This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

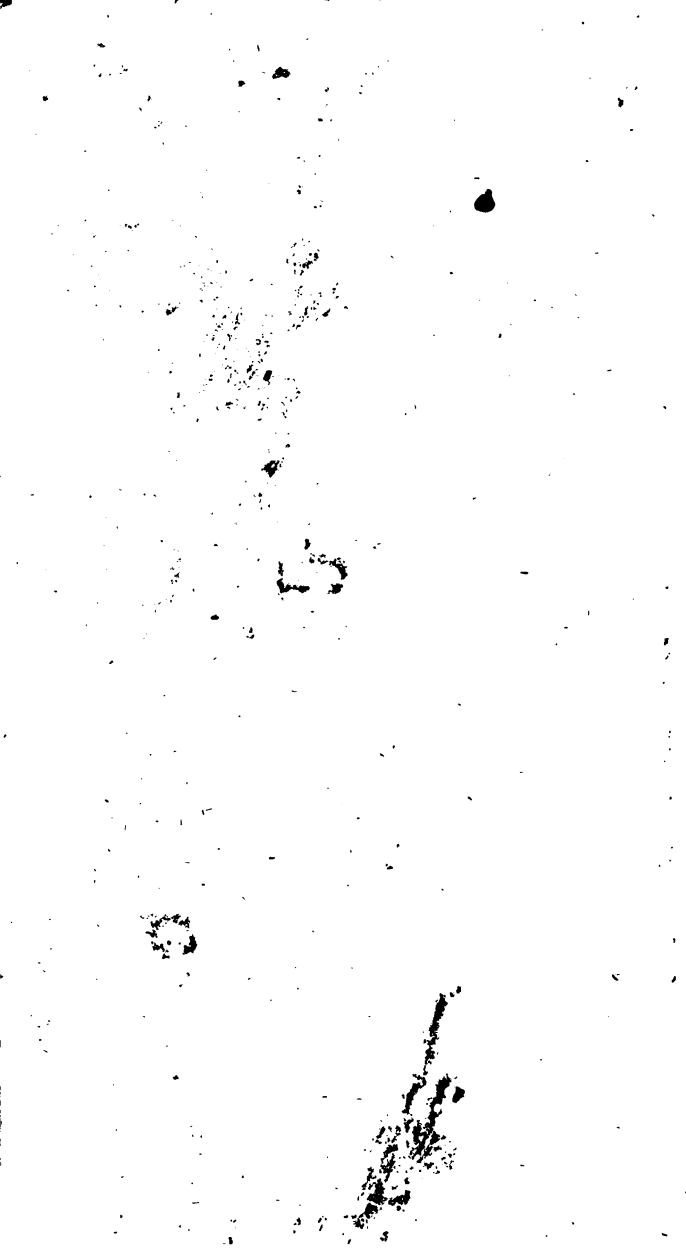
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. II B. 1176

ZAHAROFF
FUND



BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE, ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Perſonnes Illuſtres,

AVEC

Un choix des meilleures Piéces de Poëſie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de penſées ingénieuſes propres à orner l'eſprit; d'Anecdoctes ſingulieres & de Remarques critiques ſur differens Ouvrages.

On y trouve auſſi un aſſemblage de Traits naïfs, Gaſcons & Comiques; des Traits d'hiſtoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition conſidérablement augmentée.

TOME CINQUIEME.

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Théodore Le Gras, au troiſiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV 1976
OF OXFORD
LIBRARY

BIBLIOTHEQUE DE COUR, DE VILLE ET DE CAMPAGNE.

Traits de l'Ecriture-Sainte.

VIDI ſub Sole in loco Judicii impietatem, & in loco Juſtitiæ iniquitatem; & dixi in corde meo: Juſtum & impium judicabit Deus, & tempus omnis rei tunc erit. Eccléſiaſte, Chap. 3. ℣. 16. 17. J'ai vu ſous le Soleil dans le Tribunal, l'impiété & l'iniquité, & j'ai dit dans mon cœur: Dieu jugera le juſte & l'impie; & alors ce ſera le tems où toutes choſes ſeront rétablies dans leur ordre. Il eſt certain qu'il faut néceſſairement penſer un Jugement univerſel que Dieu rendra, & un autre monde où tout ſera rétabli, ſi on veut concilier avec la Juſtice de Dieu

le ſpectacle de la vertu qui languit dans les fers, & du vice qui eſt ſur le trône.

Voici une expreſſion bien vive de Jérémie, qui parle à un Dieu irrité. *O mucro Domini, uſquequò non quieſces? ingredere in vaginam tuam, refrigerare & ſile.* Glaive aigu du Seigneur, quand ceſſerez-vous de vous exercer? rentrez dans le fourreau, repoſez-vous, & gardez le ſilence. *Ch.* 47. ℣. 6.

Belle penſée d'Horace.

¶ Horace met en œuvre une belle image poëtique, lorſqu'il dit que la nature de l'orgueil eſt de s'élever juſqu'au Ciel avec des ailes d'Icare juſqu'à ce qu'il rencontre la foudre de Jupiter.

¶ Titus dit dans la Tragédie de Berenice de Racine :

Ce qu'on doit juger de ceux qui ſe donnent la mort.

Pour ſortir des tourmens dont mon ame eſt la proye,
Il eſt, vous le ſçavez, une plus noble voye.
Je me ſuis vu, Madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros & par plus d'un Romain,
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,
Ils ont tous expliqué cette perſéverance,
Dont le ſort s'attachoit à les perſécuter,

Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.

Un Plaiſant a dit là-deſſus :

La mort eſt un reméde que l'on prend quand on veut ;
Il ne faut s'en ſervir que le plus tard qu'on peut.

On a prétendu que ces Romains qui ſe donnoient la mort, étoient des Héros, & je ſoutiens qu'ils étoient des lâches, parce qu'ils ne pouvoient ſoutenir leurs malheurs : ils regardoient la mort comme le terme de leur miſere, leur raiſon étoit ſans expédient ; livrée aux aſſauts de l'affliction, elle auroit ſuccombé à la fin, & n'auroit pu réſiſter à tant d'attaques. Un homme vulgaire, qui eſt dans une ſituation déplorable, qui ne voit aucun remede à ſes maux, ſe retrace tout à la fois un préſent & un avenir douloureux, une vie longue & triſte, il n'enviſage la douleur de la ſéparation du corps & de l'ame que comme un point. Quoi ! dit-il, ne vaut-il pas mieux ſupporter une douleur d'un inſtant, que d'endurer une chaîne de maux perpétuels & ſans fin ? il ne balance plus à embraſſer la mort.

Sans la Religion qui eſt un puiſſant frein, que nous verrions de ces victimes de leur déſeſpoir ! L'Angleterre fourmille de ces ſortes de Héros qui dans un violent chagrin ſe procurent la mort. Mais la fermeté n'eſt-elle pas plus grande, & n'eſt-ce pas le véritable héroïſme que de dire : Je ne vois point de remede à ce que je ſouffre, je le veux, mais ma raiſon ſupérieure à toute infortune ne veut point céder à la douleur, & cette vie triſte & affligée, cette longue carriere de malheurs, je la ſupporte conſtamment ; ſi ma patience s'ébranle, je la raffermis, ſi elle s'altere, je la rétablis par la force de mon ame : ſoit que je ſois aidé par la Philoſophie, ou par la Religion encore plus puiſſante.

Que dire de ces Amans qui ſe tuent pour leurs Maitreſſes ? Il faut conclure, dit-on, qu'ils les aiment plus qu'eux-mêmes : donc il eſt faux d'avancer que tout cede dans nous à l'amour que nous avons pour nous, & que nous rapportons notre amour à nous-mêmes ; en un mot, que nous n'aimons que pour nous. La maxime eſt toujours vraie ; car ces amans ne ſe tuent que parce qu'ils s'aiment eux-

mêmes. Ils s'imaginent que leur félicité ſouveraine eſt d'aimer & d'être aimé, que leur ſouverain malheur eſt d'être haï ; il faut bien qu'ils ayent cette idée pour en venir à cette cruelle extrêmité, ils n'ont pas la force de ſupporter ce ſouverain malheur. Ils s'aiment trop pour ſoutenir une pareille deſtinée, ils ſe déterminent à la mort, parce qu'elle leur ſauve une ſituation affreuſe. Une comparaiſon donnera une idée juſte de ces Romains qui ſe donnent la mort, & de ces amans qui embraſſent la même voie.

Selon cette idée que nous retrace notre Religion de l'enfer, ſi un homme vivant y deſcendoit, & que l'ayant éprouvé, il crût qu'en ſe procurant la mort, il ſe déroberoit à ce ſupplice, réſiſteroit-il à prendre ce parti, fût-ce l'ame la plus lâche & la plus puſillanime ? Dirions-nous que cet homme-là ſeroit un Héros, qu'il ne s'aime pas lui-même ? Or ſelon le dégré de notre imagination, nous nous faiſons de nos malheurs des idées ſi déſeſpérantes, que nous ſommes dans un enfer anticipé ; la mort s'offre à nous pour nous ſoulager, nous l'embraſſons

avec ardeur. Voilà ce qui s'eſt paſſé dans les Héros & les Amans qui ſe ſont dévoués à la mort.

Mais quel jugement porterons-nous de ces Héros qui s'expoſent à une mort certaine, du fameux Curtius qui ſe précipita dans un abyme pour le ſalut de ſa Patrie ? Cet homme-là ſans doute aimoit plus ſa Patrie que lui-même, rien ne l'obligeoit à ce ſacrifice, il n'y étoit point entraîné par les maux qu'il ſouffroit : ſuppoſerons-nous que la gloire le conduiſoit à la mort, puiſqu'il ſe privoit du fruit de ſa gloire & de ſa gloire même, s'en ôtant la jouiſſance ? L'on doit penſer que le ſeul amour de la Patrie l'animoit, & qu'il aimoit par conſéquent plus ſa Patrie que lui-même.

Non, non, il s'aimoit encore plus lui-même que ſa Patrie ; mais il étoit dans une eſpéce d'ivreſſe : le plaiſir que la gloire lui cauſoit étoit ſi grand, que quoiqu'il n'en dût jouir qu'un inſtant & aux dépens de ſa vie, il le vouloit gouter ; c'eſt une eſpéce de voluptueux qui achete aux dépens de ſa vie un plaiſir infiniment délicieux. Curtius ſe préparant à la mort, cou-

rant au ſupplice, goutoit un plaiſir ſouverain pour lui, plaiſir qui l'enivroit entiérement ; dans ce tranſport il trouvoit même la mort aimable. C'eſt donc par rapport à lui qu'il s'immoloit. On s'écria : Quelle folie, quel amour déreglé de ſoi-même ! On a raiſon de s'écrier ainſi ; mais cet amour tout déreglé eſt toujours un amour de ſoi-même, & un amour extrêmement violent ; c'eſt une faſcination de cœur & d'eſprit, c'eſt un délire, un fanatiſme de l'ame qui s'aime d'une paſſion déſordonnée.

En grandeur de courage on ne ſe connoît gueres :
Quand on éleve au rang des hommes généreux,
Ces Grecs, ces Romains, dont la mort volontaire
A rendu les noms ſi fameux,
Qu'ont-ils fait de ſi grand ? ils ſortoient de la vie,
Lorſque de diſgraces ſuivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſez de ſoupirer !
Il eſt plus grand, plus difficile
De ſouffrir les malheurs que de s'en délivrer.

Madame Deshoulieres.

Un autre Poëte a encore dit :

Mourir lorſque le ſort rend la vie importune,
C'eſt l'ordinaire effet d'une vertu commune :
Mais vivre en effuyant ſes plus funeſtes coups,
Lui faire voir un cœur plus grand que ſon courroux,
C'eſt-là que la vertu doit briller davantage ;
Dans les extrêmités éclate un grand courage.

La grande obéiſſance d'un Soldat.

¶ On rapporte comme un grand effet de la diſcipline militaire l'action d'un Soldat Grec, dont le bras prêt à donner la mort à ſon ennemi s'arrêta, parce qu'il entendit ſonner la retraite.

M. D*** Avocat fit quelque choſe de pareil : on le conſultoit ; on lui vint annoncer qu'on publioit un Arrêt qui n'étoit pas honorable à l'ordre des Avocats ; ſur le champ il interrompit la conſultation, & ne la voulut jamais finir. Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis plus Avocat, dès que je ne puis l'être avec honneur.

Style laconique.

¶ Les Lacédémoniens étoient très-concis dans leurs diſcours : on dit parler laconiquement, pour dire par-

ler briévement, ſobrement. Philippes Roi de Lacédémone, les ayant menacés dans une Lettre qu'il leur écrivit, de les ruiner de fond en comble, ils répondirent par ce ſeul mot *Si*.

¶ J'ai vu au-deſſus de la porte d'une maiſon de campagne fort jolie, quoique petite, cette inſcription latine :

Parva quidem, ſed . . . . .

Elle eſt petite, mais . . . . .

Le *Si* des Lacédémoniens, le *Mais* de la maiſon de campagne donnent beaucoup à penſer.

¶ Un beau ſentiment du Taſſe, le Virgile des Italiens, eſt celui qu'il fit éclater, lorſqu'on lui propoſa de ſe venger d'un homme qui lui avoit rendu pluſieurs mauvais offices : Je ne veux, dit-il, lui ôter, ni le bien, ni la vie, ni l'honneur, je voudrois ſeulement lui ôter ſa mauvaiſe volonté. Générosité du Taſſe.

¶ Les Gaulois penſant affamer les Romains dans le Capitole, ceux-ci leur jetterent des pains en abondance : c'eſt une ruſe de guerre qui leur réuſſit. Ruſe de guerre.

Education d'Henri IV.

¶ Antoine de Bourbon, Roi de Navarre & premier Prince du Sang, voulant accoutumer à la fatigue le Prince Henri son fils, qui fut depuis Henri IV. lui faisoit froter tous les matins les lévres d'ail, & boire du vin pur; il vouloit qu'il allât la tête découverte dans les tems les plus froids, & qu'il marchât les pieds nuds sur la neige. Il semble qu'il prévoyoit que ce Prince qui conquit son Royaume à la pointe de l'épée, auroit besoin d'être robuste & endurci à la fatigue.

Traits de ce Prince.

¶ Un Seigneur de la Cour sçachant que Henri IV. aimoit extrêmement les gens courageux, lui présenta huit Perigourdins ayant le visage tout balafré des blessures qu'il avoient reçues en différentes occasions. Je suis ravi, dit le Monarque à ce Seigneur, de les voir; mais vous m'auriez fait plus de plaisir de me montrer ceux qui les ont mis dans cet état.

¶ M. de Thou rapporte que les Jésuites ayant été chassés du Royaume, Henri IV. quelque tems après promit de les rappeller, & comme il differoit de tenir sa parole, Louis Marc qui étoit à la tête de cette So-

cieté, le preſſoit vivement de l'accomplir, en lui diſant d'un air enjoué : Sire, vous êtes plus lent que les femmes qui ne portent que neuf mois ; à quoi ce Monarque répondit que les Rois n'enfantoient pas ſi vîte que les femmes.

¶ Les Dames portent des mouches ſur le viſage : cette mode vient des Indiens qui en portent ; ils firent préſent à Julie fille d'Auguſte, de quelques inſectes ſemblables à des mouches qu'elle s'appliqua au viſage pour relever la blancheur de ſon teint. *Sur les mouches que mettent les Dames.*

¶ L'art de mettre des mouches a ſes régles : une de ſes principales loix eſt de ne point mettre des mouches ſur ces petits creux, ces agréables foſſettes où les Poëtes ont imaginé que réſidoient l'amour & les graces. La mouche qu'on met au coin de l'œil s'appelle la paſſionnée, elle releve bien l'éclat d'un bel œil ; celle qu'on met au milieu du front donne un grand air, elle s'appelle la majeſtueuſe, il la faut un peu grande ; l'enjouée eſt celle qui eſt renfermée dans les plis que forme le viſage quand on rit. La mouche qu'on place au milieu de la joue s'appelle la galante ; celle qu'on

met au coin de la bouche eſt la baiſeuſe, parce qu'elle a ſa part des baiſers que donne & reçoit la bouche. La mouche de ſympathie, quand elle eſt placée par une perſonne qu'on aime, elle reſte : mais ſi un homme qui déplaît s'ingere de la mettre, elle tombe un moment après. On ne doit point ſemer ſon viſage de mouches, deux ou trois ſuffiſent. La mouche effrontée ſe campe ſur le nez ; la coquette auprès des lévres. La receleuſe eſt celle qui recele quelque rougeur ou quelque tache.

Excès de bravoure de Gaſton de Foix.

¶ Un moment avant que Gaſton de Foix livrât la bataille de Ravenne aux Vénitiens, il diſoit : Si ma chair ſçavoit où mon cœur la conduira en peu de tems, elle tomberoit en piéces & en morceaux ; ſes actions juſtifierent ce diſcours. Il défit ſes ennemis avec toute la bravoure d'un Héros, il fut tué en pourſuivant les fuyards avec trop d'ardeur.

Quels ſont les véritables titres de nobleſſe.

¶ Le Conſul Marius diſoit hardiment dans le Sénat de Rome, que les véritables titres de nobleſſe étoient les cicatrices des bleſſures qu'on avoit reçues pour le ſervice de la Patrie.

¶ J'ai vu dans une Relation, qu'il y a dans une Isle du Nil, des peuples qu'on appelle les Tentyres, il vont à la nage à la chasse des crocodiles; s'ils en rencontrent quelqu'un, ils se jettent dessus comme s'il montoient sur un cheval; quand ces animaux renversent la tête pour les mordre, ils leur mettent dans la gueule une massue de bois où il y a deux rênes qui leur servent de bride pour les faire tourner à leur fantaisie; ils les conduisent même à terre comme leurs prisonniers, & les obligent à leur seule menace de vomir les corps qu'ils ont dévorés. Aussi les crocodiles évitent d'approcher de cette Isle. Observations curieuses.

¶ L'Ichneumon est un rat qui naît en Egypte; il est de la grandeur d'un chat; c'est le seul animal qui ait l'industrie de se servir d'armes défensives: car quand il veut attaquer un aspic, il se roule dans la boue qu'il laisse secher pour lui servir de cuirace. Il observe le tems que le crocodile est absent, il brise ses œufs sans les manger. Lorsque le crocodile dort sur le rivage du Nil, il dort toujours la gueule ouverte, l'ichneumon qui s'étoit tenu caché dans le limon, saute

tout d'un coup dans ſa gueule, pénétre juſques dans ſes entrailles qu'il ronge, puis ſe fait une ouverture en lui perçant le ventre dont la peau eſt fort tendre, & ſort impunément vainqueur par ſes ſtratagêmes, de la force d'un animal ſi terrible, dont la grandeur va juſqu'à plus de 17. coudées.

¶ Le coq eſt le ſymbole de la vigilance, auſſi met-on des coqs ſur les clochers des Paroiſſes pour apprendre aux Paſteurs des ames qu'ils doivent veiller ſur leur troupeau. La tortue eſt le ſymbole de la chaſteté; la tourterelle de la fidélité conjugale; la colombe de la ſimplicité; le tigre de la cruauté; le lion du courage; le pourceau de la gourmandiſe; le moineau de la volupté charnelle; l'âne de l'ignorance; la pie des grands parleurs; le chien de la fidélité; le corbeau d'une longue vie; le loup & le renard des ruſes & des tours d'adreſſe; la fourmi de l'économie; le mulet de l'opiniâtreté; le liévre de la timidité.

¶ Rien n'eſt plus réjouiſſant que les combats des coqs apprivoiſés en Angleterre; deux de ces animaux ſe

battent juſqu'à ce qu'il y en ait un ſur la place ; céla étant fini le vainqueur monte ſur le corps du vaincu, & chante la victoire qu'il vient de remporter.

¶ Les éléphans ſemblent connoître l'intention des hommes, lorſqu'ils ſont preſſés par les Chaſſeurs, ils ſe rompent les dents contre le premier arbre qu'ils rencontrent, comme s'ils vouloient faire entendre à l'avarice des hommes qu'ils lui abandonnent le butin qu'elle ſouhaite.

¶ Lorſque le cancre marin veut manger des huitres, il fait ſentinelle autour d'elles, & prend le tems qu'elles ſont ouvertes pour y jetter une pierre entre les écailles qui les empêche de ſe refermer, & qui donne lieu au cancre marin de les manger.

¶ Le mulet marin eſt un poiſſon plus ruſé que le Pêcheur même ; il nage autour de la ligne, il frape l'appât de ſa queue, & quand il ne peut le décrocher, il retrécit ſa gueule pour le ronger délicatement.

¶ La belette eſt le ſeul animal qui fait ſes petits par la gueule.

¶ L'Aigle pour éprouver ſes petits, leur fait regarder le ſoleil ; s'ils ne

peuvent ſupporter la ſplendeur de cet Aſtre, il les dévore, parce qu'il les regarde comme bâtards. Cet oiſeau pénétre avec ſon bec juſqu'à la moëlle des cédres; il reprend de nouvelles forces en renouvellant ſon plumage par le moyen du vent du Midi & de la chaleur du ſoleil auquel il ſe préſente fixement en déployant ſes ailes.

¶ Les Egyptiens mettent des œufs de poules dans des fours, auſquels ils ſçavent donner un dégré de chaleur ſi temperé, & qui ſe rapporte ſi bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent ſont auſſi forts que ceux qui ſont couvés à l'ordinaire. Le tems propre à cette opération, eſt depuis la fin de Décembre, juſqu'à la fin d'Avril, la chaleur étant exceſſive en Egypte le reſte de l'année. Pendant ces quatre mois, ils font couver plus de trois cens mille œufs, qui ne réuſſiſſent pas tous à la vérité, mais qui ne laiſſent pas de fournir à peu de frais une quantité prodigieuſe de volailles. L'habileté conſiſte à donner aux fours un dégré de chaleur convenable, & qui ne paſſe pas une certaine meſure. On emploie environ dix jours pour

échauffer ces fours, & autant à peu près pour faire éclore les œufs. C'eſt une choſe divertiſſante de voir éclore ces poulets, dont les uns ne montrent que la tête, les autres ſortent de la moitié du corps & les autres tout-à-fait; dès qu'ils ſont ſortis ils courent au travers de ces œufs, ce qui forme un ſpectacle ſimple.

¶ Saint Grégoire fait une image bien naturelle de l'homme : C'eſt un compoſé, dit-il, de tout ce qu'il y a de plus bizarre dans la nature, toujours en tout diſſemblable à lui-même; c'eſt un aſſemblage de qualités mortelles & immortelles; ſon corps eſt expoſé à mille ſortes d'infirmités; la chaleur naturelle qui ſoutient ſa vie dévore ſa propre ſubſtance, auſſi-tôt qu'elle manque d'alimens pour la ſoutenir; s'il ſe repoſe, la pareſſe l'appéſantit; s'il s'occupe, le travail l'épuiſe; s'il jeûne, la faim le dévore; s'il mange, la nourriture le charge, la ſoif le deſſeche, l'excès de boire l'abrutit, le ſommeil l'accable, les veilles le fatiguent, le froid le tranſit, la chaleur l'étouffe; ce qui le ſoulage d'une incommodité, le jette bientôt dans une autre.

Image de l'homme.

L'ame, continue ce Saint Docteur, n'eſt pas moins ſuſceptible de foibleſſe que le corps; vous la trouvez aujourd'hui abuſée par l'eſpérance, & demain troublée par la crainte, l'ambition la ronge, la colere la tranſporte, la triſteſſe l'abat, la joie la diſſipe, la vengeance l'enflamme, l'envie la déſeſpere, l'amour la tourmente, la préſomption l'aveugle, la ſcience l'enorgueillit: rien ne la contente, tout lui déplaît; elle n'a rien qui ſoit fixe, tous ſes mouvemens ſont déreglés, une paſſion ſuccéde à l'autre; elle entaſſe deſſein ſur deſſein, & il ne faut qu'un ſouffle pour tout renverſer. *Quid neceſſe eſt homini*, dit l'Eccléſiaſte, Ch. 7. ℣. 1. *majora ſe quærere; cùm ignoret quid conducat ſibi in vitâ ſuâ, numero dierum peregrinationis ſuæ, & tempore quod velut umbra præterit?* Quelle néceſſité oblige l'homme à chercher à connoître des myſtéres qui le ſurpaſſent, puiſqu'il ignore ce qui lui eſt propre dans ce nombre de jours deſtinés pour ſon pélerinage durant un tems qui s'enfuit comme l'ombre?

¶ M. Billete de Faniere qui ſe diſtingue par une littérature exquiſe, a

fait une Fable qui eſt bien dans le goût de ces ſortes d'ouvrages.

FABLE.

Les deux Rats.

Le quatorziéme ſiécle avoit produit deux Rats
A longue queue, à grand corſage,
Friands au dernier point, admirablement gras :
L'un d'eux partit de Gand, l'autre partit d'Arras,
Chacun de ſon côté vouloit faire voyage.
Ils avoient long-tems habité
Dans un profond repos plein de félicité,
En deux fameuſes Abbayes,
Où l'on voyoit alors des Livres manuſcrits,
Œuvres des plus fameux eſprits,
Dont la plupart depuis ſe ſont évanouies.
Ils ſe trouverent en chemin :
Gand le premier ſalue, Arras d'abord s'arrête,
Il font un entretien honnête,
Sur ce qu'ils ont mangé papier, ou parchemin.
Arras dit : J'ai mangé dans ma Bibliothéque
Les Vers du bon homme Ennius,
Les Notes de Nigidius,
Et les Oraiſons de Sénéque.
Gand dit enſuite : Et moi que n'ai-je pas mangé ?
Je ſuis commodément logé
Pour trouver un ample pâture ;
J'ai mangé tout Chriſipe, & Cléanthe, & Zenon,

J'ai mangé Théophraſte, Auteur d'un ſi
grand nom,
J'ai mangé Démocrite, Héraclite, Epicure.
Arras s'écrie alors : J'admire ton ſçavoir ;
Gand reprit : Je devrois avoir
Une érudition extrême :
Mais j'ai mangé trop goulument,
Et l'autre dit : Ma foi j'en ai bien fait de
même,
Et ne me ſouviens pas de trois mots ſeule-
ment.
Grands & goulus liſeurs, Eſope vous propoſe
L'exemple de ces deux gros Rats,
Quand vous liſez ou Vers ou Proſe,
Liſez-les doucement, ne les dévorez pas.

¶ Deux Poëtes ont traduit ces Vers de Lucain.

Deux traductions de deux Vers de Lucain.

Phenices primi famæ, ſi creditur auſi,
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

¶ Brebeuf a orné ſa traduction. Je rapporte ici les Vers que l'on a déja vus dans le premier Tome, (p. 239.) afin de les comparer à ceux du Sieur Billette de Faniere ſon rival Traducteur.

C'eſt de lui que nous vient cet Art ingé-
nieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par des traits divers & figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux
penſées.

Voici la traduction du Sieur Billette de Faniere.

C'eſt des Phéniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet Art ingénieux de parler ſans rien dire,
Et par des traits divers que notre main conduit,
D'attacher au papier la parole qui ſuit.

Donner de la couleur & du corps aux penſées, eſt une belle métaphore, qui frape d'abord. *Attacher au papier la parole qui ſuit*, cela eſt plus naturel, la traduction eſt plus littérale. Lequel vaut mieux ou s'élever au-deſſus de l'Auteur qu'on traduit, en embelliſſant ſa penſée, & en lui prêtant plus d'eſprit qu'il n'en a, ou de rendre ſa penſée telle qu'elle eſt?

¶ Le Chevalier de Guiſe étant ſur le point de partir pour voyager en Italie, alla prendre congé de Mademoiſelle; cette Princeſſe le pria de lui amener quelque petit Italien, s'il en rencontroit un qu'il crût pouvoir lui plaire & la divertir. Ce Seigneur étant à Florence y trouva Lully qui étoit de cette Ville-là; & ſur ce qu'il remarqua en lui une certaine vivacité qui témoignoit de l'eſprit, il lui pro-

Hiſtoire de Lully.

Lettres ſur les ſpectacles.

posa de le suivre, à quoi Lully consentit volontiers. Il avoit alors environ douze ans, il sçavoit déja jouer de la Guitarre, & avoit quelques principes de Musique ; ce fut un Cordelier qui lui en donna les premieres leçons : aussi sa reconnoissance lui rappelloit souvent la mémoire de ce Religieux.

Etant arrivé en France, Mademoiselle le prit chez elle ; mais soit qu'elle ne trouvât pas en lui de quoi l'amuser, ou que sa physionomie ne lui plût pas ; soit que la fortune voulût le mettre bien bas, afin de montrer sa puissance en l'élevant dans la suite bien haut, il fut réduit dans ces commencemens à servir dans la cuisine. Comme il avoit un penchant violent pour la Musique, ayant trouvé un méchant violon, il se mit à le racler dans les momens qu'il n'avoit rien à faire. Le Comte de Nogent l'ayant entendu toucher cet Instrument, dit à Mademoiselle que Lully avoit du talent & de la main : sur ce rapport la Princesse le tira de la cuisine, lui donna un Maître pour l'aider à se perfectionner. Dans peu de tems il devint un Musicien en titre, & fut regardé

comme un homme distingué dans cette profession. Mademoiselle étant dans sa garde-robe, un de ses soupirs se méprit, au lieu de passer par la bouche, il sortit par un autre conduit; il fut entendu très-clairement dans la chambre, il courut des Vers sur cet accident: Lully s'étant avisé d'y faire un air qui donnât cours aux paroles, Mademoiselle piquée le congédia sans récompense. Il entra dans les Violons du Roi; il composa bientôt des airs qui le firent connoître, & ce Monarque gouta tellement ses airs & son jeu, que pour le mettre à la tête d'une bande de Violons qu'il pût conduire à sa fantaisie, il en créa exprès une bande nouvelle qu'on nomma les petits-Violons, & qui en peu de tems surpassa la fameuse bande des vingt-quatre.

Le Roi faisoit alors de grands spectacles qu'on appelloit des Ballets; Lully fut choisi pour travailler à la Musique de ces divertissemens, & il s'en acquitta avec un succès qui lui valut la Charge de Surintendant de la Musique du Roi.

En 1672. le Roi lui donna l'Opéra,

vraie époque de sa grandeur & de celle de notre Musique.

Du jour que le Roi le fit Surintendant de sa Musique, il négligea tellement le Violon qu'il n'en avoit pas même chez lui. Lalande, Domestique du Maréchal de Grammont, jouoit assez souvent de cet Instrument en présence de Lully, qui ne manquoit pas de s'appercevoir que Lalande passoit mal quelque note; il lui ôtoit alors le Violon des mains, & quand une fois il le tenoit, c'en étoit pour trois heures; il s'échauffoit & ne le quittoit qu'à regret.

Il composoit sur son Clavecin sur lequel il avoit la main sans cesse, sa tabatiere sur un bout, & toutes les touches pleines de tabac.

A la convalescence du Roi sur la fin de l'année 1686. il fit exécuter son *Te Deum* aux Feuillants de la rue Saint Honoré. Dans la chaleur de l'action, il se donna sur le bout du pied un coup de la canne dont il battoit la mesure, il y vint un petit ciron; le mal s'enflamma tellement, qu'Alliot son Médecin lui conseilla d'abord de se faire couper un petit doigt du pied, puis

puis après quelques jours de retardement le pied entier, puis la jambe. Il se présenta un Médecin aventurier qui se fit fort de le guérir sans lui faire aucune incision : Messieurs de Vendôme qui aimoient Lully promirent à ce Charlatan, en cas qu'il vînt à bout de cette cure, deux mille pistoles; mais il mourut le 22. Mars 1687. âgé de 54. ans.

Voici une petite histoire qu'on a contée sur la conversion de Lully mourant. On n'ignoroit pas qu'il travailloit toujours à quelque piéce nouvelle. Son Confesseur lui dit tout net qu'à moins qu'il ne jettât au feu ce qu'il avoit de noté de son Opéra nouveau, afin de montrer qu'il se répentoit de tous les Opéra passés, il n'y avoit point d'Absolution à espérer. Après quelque résistance Lully acquiesça, & montra du doigt un tiroir où étoient les morceaux d'Achille & de Polixene, qu'il avoit fait copier au net. Ils furent brulés à l'instant, & le Confesseur parti; Lully se porta mieux, on le crut hors de danger. Un de ces jeunes Princes qui aimoient Lully & ses Ouvrages, le vint voir. Et quoi, Baptiste, lui dit-il, tu

as jetté au feu ton Opéra, morbieu étois-tu fou d'en croire un Janseniste qui rêvoit, & de brûler une belle Musique ? Paix, paix, Monseigneur, lui répondit Lully à l'oreille, je sçavois bien ce que je faisois, j'en avois une seconde copie. Par malheur cette plaisanterie fut suivie d'une rechute, la mort vint, il finit avec des remors & des sentimens de pénitence.

La physionomie de Lully étoit vive & singuliere ; il étoit noir, avoit les yeux petits, le nez gros, la bouche grande & élevée, & la vue courte. Il étoit plus gros & plus petit qu'on ne l'a représenté : il avoit le cœur bon, point de fourberie ni de rancune, les manieres unies & commodes, vivant sans hauteur & en égal avec le moindre Musicien.

Il laissa dans ses Coffres 63000 l. tout en or. Il avoit tant ouï-parler d'Orphée mort à l'Hôpital, qu'il cultivoit l'économie pour éviter ce malheur. Il prenoit pour ses menus plaisirs le débit de ses Livres qui lui valoient sept ou huit mille francs par an, & laissoit gouverner le reste par sa femme pour qui il avoit une grande considération. Elle étoit fille de Lam-

bert qu'il consideroit aussi beaucoup; il aimoit ses airs & non les doubles, il vouloit qu'on chantât uniment & sans broderie ses récitatifs.

Il se fit recevoir Secretaire du Roi à la pointe de l'épée, & même malgré M. de Louvois.

Quinaut qui étoit son Poëte dressoit plusieurs sujets d'Opéra, lui & Lully les portoient au Roi qui en choisissoit un.

Alors Quinaut écrivoit un plan du dessein & de la suite de sa Piéce, il donnoit une copie de ce plan à Lully, & Lully voyant de quoi il étoit question en chaque Acte, quel en étoit le but, préparoit à sa fantaisie des divertissemens, des danses, des chansonnettes de Bergers, de Nautonniers, &c. Quinaut composoit ses Scénes; aussi-tôt qu'il en avoit composé quelques-unes, il les montroit à l'Académie Françoise, il étoit Académicien. Lully examinoit mot à mot cette Poësie déja revue & corrigée, dont il corrigeoit encore la moitié, lorsqu'il le jugeoit à propos, & point d'appel de sa critique. Dans Phaëton il renvoya vingt fois changer des Scénes entieres approuvées par l'Académie

Françoiſe. Quinaut faiſoit Phaëton dur à l'excès, & diſant de vraies injures à Théone; autant de rayé par Lully, il vouloit que Quinaut fît Phaëton ambitieux & non brutal.

Thomas Corneille eſt Auteur de Bellerophon. Lully le mettoit à tout moment au déſeſpoir; pour cinq ou ſix cens Vers que tient cette piéce, Corneille fut contraint d'en faire deux mille. Le Muſicien menoit le Poëte par la main. Lully faiſoit le cannevas des Vers pour les airs. Il donnoit 4000. livres par an à Quinaut, & le Roi lui en donnoit deux.

Il avouoit que ſi on lui avoit dit que ſa Muſique ne valoit rien, il auroit tué celui qui lui auroit fait un pareil compliment.

Du moment qu'un Chanteur, une Chanteuſe, de la voix deſquels il étoit content, lui étoit tombé entre les mains, il s'attachoit à les dreſſer avec une affection merveilleuſe; il leur enſeignoit lui-même à entrer, à marcher ſur le Théâtre, à ſe donner la grace du geſte & de l'action. Il payoit un Maître à danſer à la Foreſt, & il forma ainſi de ſa main Dumeſnil qui avoit paſſé de la cuiſine au Théâtre,

ce que les railleries perpétuelles de la Comédie Italienne, & sur-tout Persée Cuisinier, ont assez appris à la France.

Théone dit à Phaëton :

Ah ! Phaëton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour un autre que moi.

Arlequin pour se moquer de Dumesnil, qui jouoit le rolle de Phaëton, dit :

Ah ! Phaëton, est-il possible
Que vous ayez fait du bouillon.

La Foreſt avoit une voix rare, & ce fut pour lui que Lully fit :

Au Généreux Rolland je dois ma délivrance.

Lully le garda cinq ou six années, après quoi il le congédia, parce qu'il étoit toujours rude & mal façonné. Baupuy jouoit d'après Lully le personnage de Protée dans Phaëton, qu'il lui avoit montré geste pour geste.

Lully avoit l'oreille si fine, que du fond du Théâtre, il demêloit un violon qui jouoit faux : plus d'une fois

en ſa vie il a rompu un violon ſur le dos de celui qui ne le conduiſoit pas à ſon gré ; la répétition finie il l'appelloit, lui payoit ſon violon au triple, & le menoit diner avec lui.

Afin d'éprouver ceux qui ſe préſentoient pour jouer de quelque inſtrument, il avoit coutume de leur faire jouer les Songes d'Atys.

Il ſe mêloit de la danſe preſque autant que du reſte. Il avoit compoſé une partie du Ballet des Fêtes de l'Amour & de Bacchus.

Il payoit à merveille les Acteurs ; mais point de familiarité ; il ne demandoit rien à Chanteuſe ni à Danſeuſe, & tenoit la main qu'elles n'accordaſſent rien à autrui, ou du moins qu'elles ne fuſſent pas auſſi libérales de leurs faveurs que quelques Actrices l'ont été depuis ſa mort. L'Opéra n'étoit pas cruel, mais il étoit politique & reſervé. Sous ſon empire, les Chanteuſes n'étoit pas enrhumées ſix mois de l'année, & les Chanteurs ivres quatre jours par ſemaine. Il ne ſeroit pas alors arrivé que la querelle de deux Actrices ſe diſputant un premier rolle, ou de deux Danſeuſes ſe

disputant une entrée brillante, eussent retardé d'un mois la représentation d'un Opéra.

Un homme qui se piquoit d'avoir la voix belle, se présenta à Lully pour entrer à l'Opéra; il avoit un habit usé & déchiré, sa culote bientôt alloit tout révéler. Il dit à Lully qu'il faisoit de sa voix tout ce qu'il vouloit. Hé morbleu, lui dit Lully, avec cette belle voix commencez donc par vous faire une culote.

Finissons l'article de cet Orphée moderne, en disant que Lully est venu en France dans un si bas âge, & s'y est naturalisé de telle sorte qu'on ne peut le regarder comme un Etranger. C'est un homme du pays d'Italie, mais un Musicien du nôtre.

Luigi Italien s'attiroit l'inimitié de tous les Musiciens Italiens, parce qu'il disoit hautement à Rome comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Musique agréable il falloit des airs Italiens dans la bouche des François.

¶ Selon Saint Evremont l'Opéra est un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un pour l'autre, se Sur l'Opéra.

donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage. Dans les Opéras où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Une sotise chargée de Musique, de danses, de machines, de décorations, est une sotise magnifique, mais toujours sotise.

Il y a une chose dans les Opéra tellement contre nature, ajoute-t-il, que mon imagination en est blessée : c'est de faire chanter toute la piéce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique les plus communes & les plus importantes affaires de leur vie. L'idée du Musicien va devant celle d'un Héros dans les Opéra. C'est Luigi, c'est Cesti, c'est Lully, qui se présentent à l'imagination ; l'esprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter, & on ne sçauroit nier qu'aux représentations du Palais Royal, on ne songe cent fois plus à Lully qu'à Thesée ni Cadmus. Ce n'est pas que vous ne puissiez trouver, dit-il encore, dans les Opéra des paroles agréables & de fort beaux airs,

mais vous trouverez plus ſurement à la fin le dégoût des Vers, où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du chant, où le Muſicien s'eſt épuiſé dans une longue Muſique.

¶ On a donné au Public une Deſcription de Paris qui a des traits ſinguliers, je me flate qu'on ſera ravi de la voir ici; les additions qu'on y verra ne la gâtent point. Un joli Ouvrage ne perd point ſon mérite, quoiqu'il n'ait plus la fleur de la nouveauté, dès qu'il a plu aux Connoiſſeurs, c'eſt par de vrais agrémens ſur lequel le tems n'a aucune priſe.

LETTRE

Ecrite par un Sicilien à un de ſes Amis, contenant une critique agréable de Paris & des François.

IL y a près de dix ans, mon cher Ami, que je ſuis à Paris, & je ne connois pas bien la Ville. Ne croyez pas que les plaiſirs qui ſont infinis dans cette grande Babylone m'empêchent de m'en inſtruire; au contraire ce ſont ces mêmes plaiſirs qui m'ont donné une extrême envie de la con-

noître. Pendant un long tems je n'ai pas eu besoin d'être Médecin, parce que je n'ai pas été malade : je rougirois de honte, si ayant passé trente ans je cherchois encore cette sorte de Philosophes. Le plus rusé de tous les Empereurs * s'étonnoit qu'après cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & conserver leur santé.

Vous qui sçavez ma maniere de vivre & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je vis ici. Ordinairement je me leve le matin aussitôt que le soleil paroît ; mais ce grand luminaire ne se laisse pas voir souvent, ce qui fait qu'il est ici en plus grande vénération que ne le sont dans leur Empire les Rois de la Chine, puisqu'il passe la moitié de l'année comme s'il étoit invisible. Je suis toujours éveillé de bon matin, le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux acheve de me tirer du sommeil. Mon principal plaisir est de lire quand je n'écris pas, ou d'écrire à mesure que je lis. Ayant fini l'étude du matin qui est le mouvement de l'esprit, je commence le mouve-

* Tibere.

ment du corps, & je ne trouve point de plus grand divertiſſement que la promenade. Quand le tems eſt beau je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres, nous appellons cela ſe promener, exercice que les Turcs ne peuvent ſouffrir, & qui paroît ridicule aux Aſiatiques. Je fais donc tous les jours pluſieurs milles ſans voyager. Pour cet effet, le Roi entretient en faveur des oiſifs le plus beau Jardin qui ſoit dans l'Europe. Je me couche le ſoir le plus tard que je puis; je m'examine ſur tout ce que j'ai fait pendant la journée, pour me rendre compte à moi-même; je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit pour me l'ouvrir le matin.

Mes beſoins ſont toujours les mêmes, du pain, un lit, des habits. Je ne déſire point les viandes que mange un plus délicat ou un plus riche que moi. En ſortant des Palais des Rois, je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite; les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps que fait un habit de laine. Si j'ai diſette de quelque choſe, je le cherche dans les Livres de Sénéque. Voulez-vous être riche, ne déſirez

rien. Je m'abſtiens de tout ce que l'on vend cher, & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette modération, je fais mourir de faim la volupté; & ſi quelquefois la chair ſe révolte, l'avarice du ſexe ſert de remede à ſa rebellion. J'aime à faire l'amour à Suzanne plutôt qu'à Dalila; & je ne donne pas volontiers mes cheveux, ſi je ne les coupe moi-même. Comme il eſt plus difficile d'être Zenocrate *, que de le paroître, nous ſerons toujours hommes tant qu'il y aura des femmes. Et le meilleur moyen eſt de nous ſoumettre le plaiſir, & non pas de lui être ſoumis. Les Etrangers ſont bien venus en ce pays-ci, pourvu qu'ils ne demandent rien. Ils n'ont d'autre emploi que de ſe divertir, & quelques-uns qui ſont de la plus vile eſpéce ſont chargés d'ôter la ſuie des cheminées, c'eſt le privilége des Savoyards qu'on voit dans les rues plus noirs que les Ethiopiens & plus puans qu'une Synagogue. Au reſte j'ai fait le ſage, quelquefois le fou, ce qui n'eſt pas un petit ſecret pour ſe faire aimer de tout le monde. J'ai écris &

* Philoſophe inſenſible.

même imprimé, & j'ai trouvé des applaudiſſemens depuis le Sceptre juſqu'à la houlette. Le Roi m'avoit donné une penſion, & la guerre me l'a ôtée; les Grands m'ont honoré de leurs paroles, & les Gens de Lettres d'encens & de fumée: les femmes m'ont preſſé d'écrire des Livres nouveaux, mais je n'ai pu faire un mot pour elles, ſi ce n'eſt quand j'ai été amoureux; alors ma muſe qui ne ſçait pas chanter, a fait des poëſies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce Pays-ci on dépenſe en tout tems & beaucoup, à moins que d'avoir deux Anges Gardiens, l'un pour le corps & l'autre pour la bourſe, la propre ſenſualité & l'avarice d'autrui, nous mettent dans peu de tems en chemiſe, & nous menent à l'Hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai dépenſé pour me délivrer de la miſere, je deviens flateur, celui que j'encenſe m'ouvre ſa bourſe.

Il faut ici louer tout & toujours, & les mauvaiſes choſes plus que les bonnes; on eſt même contraint d'applaudir le vice pour vivre en paix avec les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hypocriſie, ne pouvant

ſouffrir qu'on trompe Dieu & les hommes pour honorer les démons. Je me ſuis rendu Docteur dans les complimens, & ſur-tout à demander pardon, & ces ſortes de cérémonies ſont plus triviales en France que les ſoupirs ne ſont communs en Italie. Les amitiés, les promeſſes, les offres de ſervices ſont ici de la nature des Roſſignols, *Vox, vox præterèaque nihil.* On ne ſe fait ni compliment, ni civilité qu'on ne demande toujours pardon, après cela vous pouvez bien croire qu'on pardonne les injures, & ſi quelqu'un ſe ſouvient d'avoir été offenſé, il ne ſeroit pas bon François.

Pour ce qui eſt de Paris, je ne ſçais par où commencer pour vous faire la peinture d'une Ville dont les Habitans ſont logés juſques ſur les Ponts de la riviere, & ſur les toits des maiſons, & où les femmes qui n'enfantent que des braves commandent plus que les hommes. Cette grande Ville eſt le ſiége du tumulte; & puiſque vous en voulez une deſcription, je commencerai par le mouvement perpétuel qui regne ici le jour & la nuit.

Quand le Précepteur de Neron

écrivit de la tranquillité de la vie, il étoit sans doute fatigué du bruit des carrosses de louage de son tems, il opposoit leur fracas au repos qu'il souhaitoit. Il y a ici un nombre infini de ces voitures qui sont délabrées & couvertes de boue, & qui ne sont faites que pour fatiguer ceux qui s'en servent. Les chevaux qui tirent ces carrosses mangent en marchant, comme ceux qui menoient Sénéque à la campagne; ils sont maigres & décharnés. Rien ne prouve mieux combien la vivacité & l'activité même regnent dans Paris, puisque les chevaux n'ont pas le loisir de se reposer. Les Cochers sont si brutaux, & ont la voix si enrouée & si effroyable, & le claquement de leur fouet augmente le bruit d'une maniere si horrible, qu'il semble que toutes les furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer: cette voiture cruelle se paye par heure; si on s'en rapportoit au cocher, le jour auroit deux fois vingt-quatre heures. Les glaces de bois que l'on tire recélent des scénes où l'amour se soulage, tandis que la voiture marche ou galope; ainsi un Fiacre bruyant & rapide est le théâtre d'un

plaisir auquel on se livre ordinairement dans un lieu tranquille.

De plus, le grand nombre de grosses cloches suspendues, au haut d'une infinité de tours ôtent la tranquillité à la premiere région de l'air avec leurs retentissemens lamentables pour appeller les vivans aux prieres, & pour donner le repos aux morts. Ainsi les oreilles payent cherement les plaisirs que les autres sens peuvent prendre. Le Poëte satyrique dit en parlant des cloches :

Pour honorer les morts font mourir les vivans.

Si autrefois un Empereur eut la folie de juger de l'étendue de Rome en pesant les toiles d'araignée qu'il fit ramasser dans tout le circuit de cette grande Ville, l'étendue de Paris se pourroit mesurer à plus forte raison par la quantité extrême de Laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs & de filoux qu'on y trouve ; tous ces gens composent un tiers de ce peuple.

Ajoutez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les rues pour vendre des herbes, du laitage, des fruits, des haillons, du sable, des

Palais, du poiſſon, de l'eau, & mille choſes néceſſaires à la vie, & je ne crois pas qu'il y ait au monde aucun ſourd né ſi ennemi de lui-même, qui voulût recevoir l'ouïe pour être expoſé à entendre continuellement ce tintamare diabolique.

La privation de la vue eſt ici fort honorée : je n'ai jamais vu un ſi grand nombre d'aveugles ; ils vont par toute la Ville ſans guides, & marchent pluſieurs enſemble parmi une infinité de charrettes, de carroſſes & de chevaux, avec la même ſureté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous enſemble dans une grande maiſon appellée l'Hopital des Quinze-vingts, où ils ſont nourris des aumônes du peuple, en mémoire de trois cens Gentilshommes François à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux. Ils ſe marient, font des enfans & ſe réjouiſſent ; ſur-tout ils ne manquent pas de tourmenter dans les Egliſes les fidéles, à qui ils demandent l'aumône avec une taſſe de cuivre d'une main, & un bâton de l'autre, & d'une voix auſſi haute que ſi ces Chrétiens étoient ces mêmes ſtatues auſquelles autrefois le Cynique

d'Athénes demandoit du secours pour acquérir la patience.

Les maisons semblent ici bâties par des Philosophes plutôt que par des Architectes, tant elles sont grossieres en dehors, mais elles sont bien ornées en dedans; cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries dont les murailles sont couvertes, n'étant pas en France l'usage de les embellir par la sculpture.

Les Grands se distinguent par ne vouloir rien faire qui puisse servir aux autres, & par un grand nombre d'animaux à deux pieds qui les suivent toujours quand ils se font traîner dans leurs carrosses; les chevaux ont le pas sur les Laquais, étant la mode de les mettre ici sur le derriere du carrosse en troupe, droits sur leurs pieds comme le Coloſſe de Rhodes; & embrassés ensemble avec une posture indécente, comme s'ils entroient en triomphe dans la Ville de Pentapolis.

Ce n'est point exagerer que de dire que tout Paris est une grande Hotellerie; on voit par tout des cabarets, des hôtes, des tavernes & des tavernieres; les cuisines fument à toute

heure, parce qu'on mange à toute heure. Les François n'usent point des aromates du Levant; non qu'ils mépriſent ces aſſaiſonnemens précieux; mais parce qu'étant les délices des Italiens & des Eſpagnols, ils ne peuvent pas être les leurs; car ils ne veulent point imiter les autres Nations, même dans les bonnes choſes. Ils ne font rien avec avarice, leurs tables ſont toujours abondantes, ils ne mangent jamais ſeuls, ils aiment à boire de petits coups, mais ſouvent; & ils ne boivent jamais qu'ils n'invitent leurs convives à faire de même.

Ce peuple s'enivre les jours de Fêtes, parce qu'il eſt dans l'oiſiveté, mais il travaille aſſidument & ſans relâche les jours ouvriers. Il n'y a pas un peuple au monde plus induſtrieux & qui épargne moins, parce qu'il donne tout à ſon ventre & à ſes habits, & cependant il eſt toujours content. On peut dire que nul peuple n'eſt plus poli que le Pariſien quand on n'a avec lui aucune diſcuſſion d'intérêts; nul n'eſt plus orgueilleux, plus inſolent dès que l'intérêt oblige d'entrer en lice avec lui.

Le luxe eſt ici dans un tel excès,

que qui voudroit enrichir trois cens Villes désertes, il suffiroit de détruire Paris. On y voit briller une infinité de Boutiques où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin. Jugez du nombre des autres où l'on achete celles qui sont nécessaires.

La riviere appellée la Seine passe au milieu de la Ville, elle y apporte tout ce qu'il faut pour nourrir un million de personnes; ses eaux sont tranquilles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent; mais on les achéte toujours, soit qu'elles soient claires, soit qu'elles soient limoneuses: ce que je trouve d'injuste, c'est qu'un seau d'eau vaut autant quand la riviere est grosse que quand elle est basse; la peine du Porteur-d'eau devroit mettre la différence dans le prix.

Les choses nécessaires pour vivre se voient en abondance & dans tous les endroits de la Ville. Themistocle auroit trouvé dans plusieurs rues de Paris les trois Villes que le Roi de Perse lui donnoit, une pour le pain, & les deux autres pour le vin & les habits. Tout se prend ici dans le même lieu pour la nécessité & pour le plaisir qui

eſt auſſi recherché que le beſoin, tant ont de pouvoir ſur l'homme les choſes vaines & inutiles quand il y eſt habitué.

Quoiqu'il ne pleuve pas, on ne laiſſe point de marcher dans la boue; comme on jette toutes les immondices dans les rues, la vigilance des Magiſtrats ne ſuffit pas pour les faire nettoyer, cependant les Dames ne vont plus qu'en pantoufles. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris qu'en bottines; ce qui fit demander à un Eſpagnol les voyant en cet état le jour de ſon arrivée, ſi toute la Ville partoit en poſte.

On voit pluſieurs Ponts ſur la riviere les uns de bois, les autres de pierre. Il y en a ſur leſquels on a bâti quantité de maiſons forts agréables, & pluſieurs boutiques pleines de marchandiſes précieuſes; mais le Pont-neuf paroît plus digne de la Ville que de la riviere: il eſt ſoutenu par douze grandes arches, il eſt large & majeſtueux, & c'eſt-là principalement où les carroſſes, les chevaux, les charrettes & le peuple ſont nuit & jour dans un mouvement perpétuel; on y voit au milieu la ſtatue équeſtre d'Henri

le Grand, élevée sur un magnifique piédestal, il semble que le bronze tout froid qu'il est, respire encore l'ardeur martiale de ce Héros, tant on l'a vivement représenté. C'est sur ce Pont que l'on voit une infinité de petites maisons que la nuit fait évanouir, & qui se bâtissent de nouveau dès que l'aurore se leve.

Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême, & elles les caressent avec autant de tendresse, que s'ils étoient de la race du chien qui suivit Tobie : plusieurs leur préferent les chats, aimant mieux leur traîtrise, leur défiance, & l'inclination qu'ils ont à leur lancer un coup de grife, comme s'ils prenoient plaisir à bigarrer les belles mains des Dames, que la fidélité, la confiance, les caresses continuelles des chiens. Un Auteur a entrepris de justifier leur goût en transformant en gentillesses les défauts des chats, elles lui ont applaudi. Elles sont le plus beau & le plus laid ornement de la Ville, parce que les belles sont rares ; mais elles surpassent en agrémens toutes les femmes du monde, & voilà ce qui est cause qu'elles ont une si grande faci-

lité de perſuader, qu'elles attirent tout à elles, & qu'elles ne perdent jamais rien que leur honneur. Elles ont auſſi le privilége de commander à leurs maris, & de n'obéir à perſonne. La liberté de ce ſexe eſt ici plus grande que celle dont jouiſſent à la Campagne les Arabes qui ne couchent jamais le ſoir dans le lieu où ils ſe ſont levés le matin; elles ſont également fines & éloquentes, elles vendent publiquement les marchandiſes dans les boutiques & dans les places, & ne cedent aux hommes ni en l'art de compter, ni en celui de chicaner, & de vendre cherement les choſes même qui leur demeurent.

Il y en a qui ſe piquent d'être ſçavantes, qui écrivent, qui font des Livres, qui s'adonnent à la Poëſie, qui enchériſſent ſur les défauts qui ſont les appanages des Auteurs, l'amour-propre, l'opiniâtreté, l'entêtement. Moliere les a dépeintes par un ſeul trait:

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

Les plus ſobres mangent par jour autant de fois que les Muſulmans font oraiſon, c'eſt-à-dire, fort ſouvent;

elles saluent le Soleil levant en mangeant.

Elles s'habillent toutes avec assez de bienséance ; on les voit à toute heure ; elles aiment la conversation des personnes gaies, & le grand art de leur plaire est de s'ériger en badins, & de les divertir par des folies ingénieuses. La porte de leurs maisons est toujours ouverte à ceux qui y sont entrés une seule fois. Elles changent souvent de modes dans leurs habits, comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques-unes qui en sortant de leurs maisons oublient de fermer la porte au mépris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles traînent par-derriere une longue queue d'or, ou de soie avec laquelle elles balayent les Eglises & les Jardins. Elles ont toutes le privilege d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît ; & avec un masque de velours noir, elles entrent quelquefois dans les Eglises comme au bal & à la Comédie ; il semble qu'elles veulent être à l'Eglise *incognito*. Les plus belles commandent

mandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à leurs ſujets, & à leurs amans comme à leurs eſclaves. Elles n'alaitent point leurs enfans, elles ignorent le mérite d'être retirées dans leurs maiſons & de faire la toile de Penelope; elles ſe moqueroient d'Hercule s'il leur offroit de tourner le fuſeau, elles enfantent des guerriers, des gens de Lettres dont ce Pays abonde; on y voit plus de Soldats & de Docteurs, qu'on ne voit dans les Indes & dans l'Aſie des ſuperſtitieux & des Aſtrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement de l'amour; mais elles n'aiment pas long-tems & n'aiment pas beaucoup. Un Poëte François a traité de doyen des amours, d'amour barbon, un amour de cinq ans. Les mariages qui autrefois étoient des baux à vie, ne ſont à préſent que pour un tems limité, rien n'eſt plus commun que le divorce; le mari qui quitte ſa femme va vivre à la campagne, & la laiſſe à la Ville. Les jaloux ſont ici fort rares, parce qu'ils y ſont tournés en ridicules, & enviſagés comme des fous qu'on ne doit pas fréquenter; les hommes ne ſe croient point malheu-

reux ni dèshonorés pour avoir des femmes infidelles ; ils regardent cet accident comme un mal qui n'eſt que dans l'opinion & qui n'a aucune réalité. Le baiſer qui en Turquie, en Italie, en Eſpagne eſt le commencement de l'adultere, n'eſt ici qu'une ſimple civilité, on ne fait point de viſite où les Dames ne baiſent les hommes, ils ont même de petits jeux qui ſont des eſpéces de ballades, dont les refreins ſont des femmes qu'on baiſe. On peut dire des baiſers, qu'elles ne ſont pas avares d'en donner, & que les hommes ne ſont pas avides d'en recevoir.

La légereté eſt le cinquiéme élément des François ; ils ſont amateurs des nouveautés, & ils ſont tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conſerver long-tems un ami ; ils s'accommodent en même tems du froid & du chaud, ils inventent tous les jours des modes nouvelles pour s'habiller ; & s'ennuyant de vivre dans leur pays, on les voit aller tantôt en Aſie, tantôt en Afrique, peu en Eſpagne, pluſieurs en Italie, & en une infinité de Pays differens, ſeulement pour changer de lieu & pour ſe divertir ; ceux qui ne

peuvent voyager font de leurs maisons comme de leurs habits, ils changent souvent de demeure, de peur, disent-ils, de vieillir dans le même endroit.

Les Tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à coudre, & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît décrépit. De-là est né un peuple de Fripiers, gens vils & descendus de l'ancien Ismaël; ils font profession d'acheter & de vendre de vieux habits usés, ils vivent splendidement en dépouillant les uns & vêtissant les autres; commodité assez singuliere dans une Ville fort peuplée, où ceux qui s'ennuient de porter long-tems le même habit trouvent à le changer avec une perte médiocre, & où les autres qui en manquent ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense. Enfin ce qui est de plus incroyable, c'est que si en un seul jour cent mille Plaideurs sortoient nuds des mains des Procureurs, il y a dans cette Ville assez de chemises & d'habits pour couvrir leur nudité.

L'Idiome des François est un noble mélange du Latin, de l'Italien, de l'Espagnol, il est agréable seulement

à qui l'entend bien ; ils mangent la moitié des mots, ils n'écrivent pas comme ils parlent, & ils se font un plaisir de parler pour n'être pas entendus, tant leur maniere de prononcer est rapide & précipitée, quoique présentement leur langage soit épuré & gracieux.

Comme ils s'ennuient de s'entretenir des choses présentes, ils discourent toujours de l'avenir, rarement du passé & jamais de l'antiquité ; ils croient que c'est un vice des Espagnols d'aller déterrer les siécles éloignés, & ils ne cherchent que des Livres nouveaux, & des amis qui soient nés le même jour.

On connoît un véritable François à quatre choses, quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, & quand il parle de ses amours. A peine l'horloge commence à sonner qu'il demande quelle heure il est, il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé, il ne fait que ce qu'il ne promet pas, & il a plus de plaisir à publier les faveur de ses Maitresses qu'à les recevoir.

Ils s'habillent de laine le matin &

de soie l'après-dinée ; l'inconstance de leur esprit, l'inconstance du tems sont les causes de ce changement.

Le luxe & la bonne chere seroient ici deux biens, plutôt que des maux, s'il n'y avoit que les riches qui vécussent splendidement ; mais la jalousie oblige les gens qui ne sont pas aisés à se ruiner, afin de vivre comme les gens opulens. Ainsi il semble que Paris approche continuellement de sa fin, s'il est vrai ce qu'a dit un Ancien : *Que la dépense excessive est le signe évident d'une cité mourante.* Mais présentement que les Laquais & les Cochers commencent à porter l'écarlate & les plumes, & que l'or & l'argent sont devenus communs jusques sur leurs habits, il y a apparence que l'on verra finir le luxe excessif, n'y ayant rien qui fasse tant mépriser les habits dorés aux personnes Nobles, que de les voir sur des personnes de la plus vile condition. Le Roi seul est obéi, & il n'y a pas un grand qui ne ménage le plus petit ; quand vous avez rendu au Maître ce qui lui est dû, du reste vous pouvez vivre à la Grecque, on n'est pas obligé de saluer dans les rues personne, & on n'ôte son chapeau

devant qui que ce soit, si ce n'est devant Dieu quand on le porte aux malades. Les gens de la lie du peuple ne cedent le pas à personne, ils se font plus craindre que les honnêtes gens, & dans le sein de la misere où ils sont, ils ont toute la fierté des Bourgeois de l'ancienne Rome.

Nul peuple plus impérieux & plus hardi que les François, ils se vantent eux-mêmes de ne rien faire de ce qu'ils ont promis, ils disent qu'ils sont les seuls au monde qui ont le privilege de manquer de parole; & cela parce qu'ils croient être les seuls qui sçachent jouir de la véritable liberté.

Les pierres se vendent ici fort cher, une petite chambre vaut plus que dix maisons en Moscovie: la mienne où Platon ne voudroit pas coucher, & où Diogene même ne trouveroit rien de superflu, m'oblige à faire une dépense que dix Cyniques ne pourroient pas soutenir; cependant tout mon meuble ne consiste qu'en une médiocre tapisserie qui couvre quatre minces murailles, en un lit, une table, quelques chaises, un miroir & le portrait du Roi.

Les mauvaises choses sont plus che-

res que les bonnes, les figues ſont de ce nombre, elles ſe vendent plus que les melons en Eſpagne : Eve n'auroit pas déſobéi à Dieu, ſi le fruit défendu avoit été une de ces figues ; en récompenſe les poires ſont excellentes.

Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre les choſes qui ſe vendent cher, parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal, & ils ſont plus eſtimés que les autres fruits ; telle eſt l'inclination de l'homme qui ne trouve bon que ce qui coute beaucoup.

Le vin eſt à un prix médiocre quand il eſt aux portes de la Ville, mais d'abord qu'il eſt entré, il ſe change en or potable, une petite meſure vaut plus à Paris qu'un baril à la campagne. Les taverniers ſont en ſi grand nombre qu'ils peupleroient une grande Ville, ils renouvellent ſouvent le miracle des noces de Cana, en changeant l'eau en vin, & en rendant Bacchus adultere ; mais on leur pardonneroit cette perfidie, s'ils n'empoiſonnoient pas cette liqueur par des ingrédiens qui portent la mort dans le ſein du buveur.

Si vous venez jamais à Paris, gardez-

vous de mettre le pied dans les Boutiques où l'on vend les choſes inutiles, le Marchand a une éloquence qui lui eſt propre dont vous ne pouvez vous défendre ; il vous perſuade d'acheter bien cherement ce que vous ne voulez point, & par ſes belles paroles il veut que vous ne voyiez point ce que vous voyez, & il convertit en beautés les défauts de ſes marchandiſes ; le but de ſes civilités ne tend qu'à s'enrichir en vous ruinant. A l'égard des choſes inutiles, adoptons la maxime de Caton le Cenſeur : *Ce qui ne coute qu'un obole eſt très-cher, dès qu'il n'eſt pas néceſſaire.*

Aujourd'hui il a plu le matin, le tems a été beau à midi, enſuite il a neigé, & tout à coup il s'eſt élevé un orage avec de la pluie qui a duré deux heures ; enfin l'air a paru tranquille, & le ſoleil s'eſt montré qui a fini le jour agréablement. Tel eſt le climat de Paris, le chaud du ſoir ſuccéde au froid du matin, les élémens ſont ici dans un mouvement perpétuel, & les faiſons preſque toujours déreglées ; le Ciel n'y eſt jamais en repos, & ſes influences ſont toujours inégales : il n'y a de la perſéverance que dans l'hi-

ver qui dure ici huit mois avec toutes les rigueurs de cette saison qui se succedent les unes aux autres, pluies, neiges, grêles; gelées, frimats, & un tems noir qui cache le soleil des mois entiers. Il n'est donc pas étrange que les François s'accommodant à l'inconstance de leur climat, soient si remplis de légereté; on y voit les Dames porter en même tems un manchon d'une main & un éventail de l'autre.

Pendant le Carême le peuple court le matin au Sermon avec beaucoup de dévotion, & l'après-dinée à la Comédie avec le même empressement. Il y a ici plusieurs théâtres qui sont continuellement ouverts pour divertir ceux qui aiment ces sortes de spectacles; ces théâtres sont rivaux les uns des autres; sur l'un l'on chante, sur l'autre l'on rit & l'on pleure, sur le troisiéme qui n'est pas moins fréquenté l'on y rit seulement. Tous ces Acteurs qui travaillent pour plaire à des gens oisifs, composent une nation que l'on cherit & que l'on déteste, & qu'on regarde avec plaisir & avec horreur.

Les Solliciteurs, les Charlatans, les

Joueurs & les Laquais qui fourmillent dans Paris nous donnent de grandes leçons : les premiers nous apprennent à ne point plaider, nous menaçant d'abſorber notre bien par leurs chicanes. Les ſeconds nous enſeignent à vivre ſobrement, afin que notre intempérance ne nous expoſe pas à être tués par leurs remedes. Les Joueurs nous interdiſent le jeu où ils ſçavent bien nous dépouiller, & les Laquais ont trouvé le ſecret de nous faire gouter le plaiſir de nous ſervir nous-mêmes pour ne pas avoir, comme dit le Seigneur, des ennemis dans notre maiſon. Ils diſent que les valets Allemands ſont camarades de leurs Patrons, les valets Anglois ſont eſclaves, les valets Italiens reſpectueux, les valets Eſpagnols ſoumis; & qu'eux valets François ſont les ſeuls qui commandent à leurs Maîtres.

Le lieu où le Parlement s'aſſemble fait une Ville au milieu de la Ville même; ce lieu n'eſt fréquenté que par ceux qui défendent leur bien, ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene avec ſa lanterne n'y trouveroit pas deux amis, ni un homme content.

Avant que d'entrer dans la chambre où l'on rend justice, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse, & qui voudroient du moins lever la dîme sur des bourses destinées au gouffre de la chicane.

Les Procureurs qui sont en foule dans toutes les Villes de France, sont ici à milliers. C'est une espéce d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras, & pour empêcher que les maigres n'engraissent. Il semble que le Prince ne les souffre qu'afin d'entretenir une guerre civile parmi ses sujets, persuadé que s'ils ne passoient leur vie à demander en justice ce qui leur appartient, & à usurper ce qui ne leur appartient pas, l'autorité royale seroit en danger par leurs intrigues & leurs agitations.

TAYLOR INST. OXFORD

On a dit fort plaisamment qu'il faudroit mettre la friperie près du Palais, afin que ceux qu'on y deshabille fussent à portée de se rhabiller.

Quand j'entre dans la Grand-Sale, je vois une infinité de personnes échauffées, & une infinité de Praticiens qui soufflent le feu; leur robe

eſt noire & longue, pour faire voir combien elle eſt funeſte à tout le monde. Ils portent ſur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des Prêtres; en cet équipage ils conduiſent leurs Parties comme des victimes ſur l'autel de Juſtinien.

Leurs armes ſont la langue & la plume avec leſquelles ils défendent & ruinent leurs cliens, ils ne les abandonnent point que lorſqu'ils n'ont plus d'argent, ils leur laiſſent alors pour tout bien un amas de papiers remplis d'une eſpéce de termes magiques. Le même Poëte qui a dit en parlant du Palais :

La chicane en fureur mugit dans la Grand'-Salle.

& qui peint ſi naturellement par-là le bourdonnement qu'on entend quand on y entre, a dit auſſi, que les Plaideurs changent,

Contre des monceaux d'or des vains tas de papiers.

C'eſt dans le Palais comme dans un champ de bataille qu'on voit combattre à coup de plume le pere & l'enfant, le mari & la femme, le

maître & le valet : deux adverſaires ſollicitent le même Juge le jour & la nuit, pour demeurer en chemiſe ; car le victorieux ſe ruine par ſa victoire auſſi bien que le vaincu.

Les Livres ſont dans la Bibliothéque d'un fameux Avocat, comme on voit dans la mer les poiſſons dont une partie mange l'autre. Un million de mots ſont rangés en bataille les uns contre les autres, pour entretenir la ſédition dans toutes les familles, tant les opinions de ces Docteurs ſont douteuſes, incertaines & variables. Les Mahométans ſont bien plus heureux, leurs bâtons décident plus de procès en deux jours que tous les Docteurs en pluſieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le Barreau ; Caton vouloit que le plancher fût tout hériſſé de pointes pour déchirer les pieds des Plaideurs, & Marcellus au contraire, qu'il fût bien à l'abri des injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les conteſtations.

Les Médecins tuent ici les malades comme dans tous les lieux du monde ; quand ils approchent d'un malade au lieu de s'attacher à connoître ſon mal,

ils le lui demandent. Un Poëte Latin dit qu'un homme qui se portoit bien en se couchant, mourut subitement, parce qu'il vit en songe son Médecin. Ce que je trouve d'injuste, c'est que l'on paye également le Médecin qui tue & celui qui guérit, & qu'on ne trouve aucun Juge qui punisse un Médecin ignorant. Le Médecin a pour ses salaires le même privilege qui est donné pour les droits du Curé qui enterre; on fait aller de pair & celui qui conduit au tombeau, & celui qui ensevelit.

Les filoux volent si adroitement, que s'il n'étoit honteux de se laisser voler, ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins & si rusés, qu'Hercule n'auroit jamais sçu qui lui avoit volé ses bœufs, si Cacus eût été filou de Paris; les filoux ne sont punis par le Juge que lorsqu'ils ne font pas leur métier adroitement, parce qu'on les prend alors en flagrant délit.

Les animaux sont ici plus doux qu'en aucun lieu du monde: ce qui est admirable, c'est que les chevaux y perdent leur fierté, & sont plus doux que les ânes d'Arcadie, les François en font tout ce qu'ils veulent, il s'en

faut peu qu'ils ne les faſſent mettre à genoux, comme les Turcs font aux chameaux de leurs caravanes; ils les battent, ils les mutilent; & quand ils ne ſçavent plus comment les tourmenter, ils les réduiſent à la vilaine figure d'un ſinge, en leur coupant la queue & les oreilles: auſſi a-t-on dit que Paris *eſt l'enfer des Chevaux.* Afin de rapporter le proverbe tout au long: *Il eſt le paradis des Femmes, & le purgatoire des Hommes.*

Quant à la dévotion, je n'ai jamais vu de peuple plus dévot, de Prêtres plus retenus, de Clergé plus régulier, & de Religieux donner meilleur exemple: le peuple fréquente les Egliſes avec piété, il n'y a que les grands & les nobles qui y viennent pour ſe divertir, & pour y parler; ils n'y rendent d'autre culte qu'à des idoles de chair qui y étalent leurs appas, & qui avant que d'y venir ont ſoin auparavant de ſe faire barbouiller dans un attelier de peinture qu'elles appellent une toilette. Les Pariſiennes ne ſont point belles, on le repete; mais leur minois gracieux plaît davantage que la beauté la plus parfaite: qu'elles ſeroient dangéreuſes, ſi

le fard exceſſif de leurs viſages, ſymbole du fard exceſſif de leurs cœurs, n'étoit pas un contrepoiſon infaillible ! d'ailleurs les hommes & les femmes naturellement légers & inconſtans, ſont convenus de tourner en ridicule un amour conſtant, & de le trouver auſſi étrange qu'une fraiſe à l'antique, un vertugadin, un chapeau pointu.

Quoiqu'on vive long-tems, cependant on n'y voit preſque point de vieillards, les hommes n'y portent point de barbe, ni leurs propres cheveux, & ils couvrent avec beaucoup de ſoin les défauts des années avec les cheveux d'autrui qui leur donnent une perpétuelle jeuneſſe. Depuis que la perruque a été reçue, les têtes des morts & celles des femmes ſe vendent cher, parce qu'elles fourniſſent le plus bel ornement de la tête des hommes.

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté ; l'or & l'argent eſt devenu ſi commun, comme on a déja dit, qu'il brille ſur les habits de toutes ſortes de perſonnes, & le luxe démeſuré confond le maître avec le valet, & les gens qui rampent avec les

perſonnes les plus élevées. Tout le monde porte l'épée; & Paris reſſemble à l'Utopie de Thomas Morus, où l'on ne diſtinguoit perſonne.

C'eſt ici le Pays du plaiſir, les Amans ne ſoupirent guéres, la jalouſie ne tourmente perſonne, les Soldats François vont à la mort par divertiſſement, & les affligés ne paroiſſent point en public. Il y a des Muſiciens en ſi grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame juſqu'à la plus vile ſervante, depuis le plus noble Cavalier juſqu'au dernier Laquais, chacun ſacrifie à Orphée, c'eſt-à-dire, que chacun chante, & plus dans la place publique, dans les jardins que dans les maiſons particulieres. Les François ſe moquent du Philoſophe, qui remarque dans ſon traité de politique que les Poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme ſi le chant étoit indigne d'un Dieu.

Voici ce que dit un homme d'eſprit ſur cette grande Ville. Paris eſt peut-être la Ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs, c'eſt peut-être celle où l'on

mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieusement, il faut que cent autres travaillent sans relâche. Une femme s'est mise dans la tête qu'elle devoit paroître dans une assemblée, avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquante Artisans ne dorment plus, & n'ayent plus le loisir de boire & de manger ; elle commande, elle est obéie plus que ne le seroit notre Monarque, parce que l'intérêt est le plus grand Monarque de la terre. Il dit ensuite : Vous voyez à Paris un homme qui a de quoi vivre jusqu'au jour du Jugement, & qui travaille sans cesse, & accourcit sa vie pour amasser, dit-il, de quoi vivre.

Comme tout est cher à Paris, il n'y a pas jusqu'aux morts qui ne payent un droit pour obtenir la sépulture. Ainsi un homme qui se meurt, est moins embarrassé de mourir que de payer le Médecin qui le tue, & le Curé qui l'enterre.

Les Gens de Lettres y sont en aussi grand nombre que les ignorans à Constantinople. Il y a deux fameuses Académies, celle de la Langue Fran-

ſoiſe, & celle des Sciences; les bons eſprits s'y épurent, & les faux s'y évaporent.

On voit fourmiller les Livres nouveaux; les Auteurs qui en ſont qui ſont creux & vuides de ſens, leur donnent des titres ſinguliers: l'un appelle ſon ouvrage *Grenier à Sel:* l'autre voulant encherir là-deſſus, donne à une brochure le titre extravagant de *Magazin à Poudre pour le génie.* Ils s'imaginent qu'en plaçant de l'eſprit dans un titre, ils ſont diſpenſés d'en mettre dans le Livre. Un peuple de critiques ſans ceſſe à l'affut, fond d'abord ſur un Livre qui réuſſit pour l'étouffer, s'il pouvoit, dans ſa naiſſance.

Les Alchymiſtes y ſont en auſſi grand nombre que les Cuiſiniers, mais ils ne reçoivent de leurs travaux que de la fumée.

Je ne ſçavois ces jours paſſés ſi l'on mangeroit encore du pain; celui qui étoit allé pour en acheter, me vint dire que le pain tortillé que j'aimois n'étoit plus à la mode; c'eſt la mode qui eſt le véritable démon qui tourmente cette Nation, juſques-là qu'ils n'aiment plus les femmes comme ils

faiſoient autrefois : l'on regarde comme une imbécillité un tendre attachement. On ne finiroit jamais ſi on parloit des variétés que la mode introduit ſans ceſſe dans les habits, elle autoriſe la bizarrerie elle-même, la ſingularité, l'affectation, & elle donneroit des charmes à la difformité & au vice le plus odieux. Les François ſont ſes véritables eſclaves.

On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve ſur le champ, l'on met en uſage mille moyens pour goûter tous les plaiſirs de la vie. Les Péripatéticiens, les Stoïciens n'ont jamais tant travaillé pour réformer les mœurs, que les Cuiſiniers travaillent pour ſatisfaire le ventre. Toujours ſauſſes nouvelles, & ragouts inconnus, les François fatigués de ſe nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os décharnés des animaux, & d'en faire des mets délicieux. Le pain eſt bon, il eſt blanc, bien fait.

Quoiqu'on ſoit dans une Ville ſi abondante, qui n'a rien n'a rien ; c'eſt-à-dire, que l'eau & le feu ſont interdits à ceux qui n'ont point d'argent, comme ils l'étoient aux crimi-

nels du tems des Romains. Je ne penſe pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible que d'être pauvre à Paris, & de ſe voir continuellement au milieu des plaiſirs ſans en pouvoir gouter aucun. Parmi cette grande abondance, on y trouve une infinité de miſérables qui ſe font un art de mendier.

On vend toutes choſes excepté l'art de taire un ſecret; les François diſent que c'eſt la profeſſion d'un Confeſſeur, & que pour eux ils ne taiſent que les choſes indifférentes qu'on ne leur confie point, & dont ils ne ſentent aucune démangeaiſon de parler.

La civilité eſt plus étudiée en France, que dans le Royaume de la Chine; on la pratique avec beaucoup d'agrément parmi les perſonnes de qualité, les Bourgeois y mêlent de l'affectation, & le peuple s'en acquitte groſſiérement: chacun en fait un art à ſa mode. On trouve des Maîtres qui montrent les cérémonies, & ces jours paſſés je rencontrai une femme bien faite qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maiſons, elle y déploie ſa marchandiſe, & gagne de quoi vivre.

On aime les Etrangers, on leur procure tous les plaiſirs qui peuvent flater les ſens excepté l'odorat. Comme le Roi n'aime pas les ſenteurs, tout le monde ſe fait une néceſſité de les haïr, les Dames affectent d'évanouir à la vue d'une fleur. Ainſi les perſonnes les plus délicates refuſent de ſe ſatisfaire dans les odeurs que nous autres Italiens aimons parfaitement, & que les Eſpagnols & les Aſiatiques eſtiment ſi précieuſes. Auſſi eſt-on continuellement englouti à Paris de la mauvaiſe odeur des rues, & de la puanteur des cloaques.

On trouve pluſieurs Maîtres qui enſeignent les Langues étrangeres; l'Italienne & l'Eſpagnole ſont plus à la mode que les autres, & elles ont des ſectateurs même parmi les Dames qui en ſont curieuſes.

On tient tous les ans en Carême une Foire fameuſe appellée la Foire Saint Germain, c'eſt dans un grand lieu tout rempli de Boutiques, où une infinité de Marchands étalent toutes les marchandiſes les plus belles & les plus riches qu'on faſſe dans cette grande Ville. On y trouve auſſi toutes ſortes de liqueurs, de vins, de confitu-

res, & l'on y vend toutes ſortes de meubles précieux. Toute la Ville y va, mais bien plutôt pour ſe divertir que pour y acheter. Les Amans les plus ruſés, les filles les plus jolies, les filoux les plus adroits y font une foule perpétuelle. Il n'y a ni larcin de cœur, ni larcin de bourſe qu'on n'y faſſe; & comme l'affluence y eſt toujours grande & continuelle, il y arrive des aventures aſſez ſingulieres pour le vol & pour la galanterie: les bourſes ont le même ſort que les ames de Pythagore, elles paſſent de l'un à l'autre par une tranſmigration inviſible. Le principal divertiſſement y régne la nuit, où une infinité de lumieres rangées dans toutes les Boutiques rendant la Foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du viſage des Dames.

L'invention d'éclairer une Ville pendant la nuit dans des fanaux de verre ſuſpendus en l'air, a échapé aux Grecs & aux Romains, qui n'ont rien imaginé de pareil pour la police & la ſureté d'une Ville. Ces feux nocturnes répandus par tout, font à Paris un agréable ſpectacle.

Je reviens au Jardin des Tuileries,

dont la beauté charme juſqu'aux aveugles qui s'y vont promener : l'entrée en eſt interdite aux laquais & à la canaille ; il eſt ſitué ſur le bord de la Seine ; la vue de cette riviere, des collines & des campagnes voiſines forme une belle perſpective.

Les Dames y étalent leurs agrémens & leur luxe, les hommes n'y oublient rien pour leur plaire, tout y eſt rempli de Dianes qui charment des Endimions. Je crois que c'eſt dans ce Jardin que ſe trouva Armide pour déſarmer Renaud, & pour le mettre dans ſes chaînes. S'il y avoit une plus grande abondance d'eaux, & plus de belles ſtatues, on n'y trouveroit rien à déſirer. Ce Jardin eſt peuplé de Nouvelliſtes qui en ſont les inſectes qui le déſolent l'Eté & l'Hiver.

Jamais on ne vit tant d'Abbés, ils ſont d'une grande reſſource pour le ſexe à cauſe de leur diſcrétion ; ſi on retranchoit tous ceux qui n'ont d'Abbayes que dans le concave de la lune, on les réduiroit à un très-petit nombre : on les appelle les troupes auxiliaires de la galanterie, les Dragons noirs des Dames.

On trouve ſur le Pont-Neuf une infinité

infinité de perſonnes qui ont de beaux ſecrets ; les uns remettent les dents tombées, les autres font des yeux de cryſtal, il y en a qui guériſſent des maux incurables, celui-ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir & pour embellir le viſage ; celui-là aſſure qu'il rajeunit les vieillards, il s'en trouve qui chaſſent les rides du front & des yeux ; s'ils pouvoient ſe flater d'être crus, ils diroient qu'ils reſſuſcitent les morts.

Voulez-vous être homme de bien à Paris pendant ſix mois ſeulement, & après vivre en ſcélérat ; changez de quartier, & perſonne ne vous connoîtra. Voulez-vous vivre inconnu toute votre vie, allez loger dans une maiſon où il y ait huit ou dix familles. Celui qui demeurera le plus près de vous ſera le dernier à ſçavoir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or & demain habillé de bure, perſonne n'y prendra garde, & vous pouvez marcher par la Ville vêtu en Prince, ou en faquin.

Il y a dans chaque quartier un eſpéce de Juge qu'on nomme Commiſſai-

re, qui décide sur le champ des petites contestations, & qui contient le peuple qui est nourri dans la crainte de Dieu & du Commissaire.

Au reste le chocolat, le thé & le caffé sont extrêmement à la mode; mais le caffé est préferé aux deux autres, comme un remede qu'on dit être souverain contre la tristesse. Aussi dernierement une Dame apprenant que son mari avoit été tué dans une bataille: *Ah! malheureuse que je suis*, dit-elle, *vite qu'on m'apporte du caffé.* Elle en prit, & elle fut entierement consolée. La mode est une divinité à laquelle les François sacrifient leurs maitresses, leurs amis, je ne dis pas leurs femmes, car elles ne tiennent à rien.

Je finis ma Lettre par ce trait qui les caractérise parfaitement.

Je suis, &c.

¶ M. de Marivaux a entrepris de nous peindre les mœurs & le caractére des habitans de Paris. Nul Ecrivain ne met plus d'esprit dans ses Ouvrages, il y a dans ses portraits des traits délicats, naturels tout ensemble: mais

il y en a qui ſont ſi recherchés, qu'ils en ſont affectés; l'affectation eſt dans la choſe & dans l'expreſſion.

Il peint aſſez bien le peuple de Paris, quand il dit qu'ils ſe querellent, ſe battent, ſe tendent la main, ſe rendent ſervice, & ſe deſſervent tout à la fois; un moment voit renaître & mourir leur amitié; ils ſe raccommodent & ſe brouillent ſans s'entendre.

Le peuple a des fougues de ſoumiſſion, de reſpect pour le grand Seigneur, & des ſaillies de mépris & d'inſolence contre lui. Un denier donné par-deſſus ſon ſalaire, vous en attire un dévouement ſans reſerve; ce denier retranché, vous encourt mille outrages; quand il eſt bon, vous en auriez tout ſon ſang, quand il eſt mauvais, il vous ôteroit tout le vôtre.

M. de Marivaux peint auſſi heureuſement les femmes du peuple.

Une choſe m'a toujours ſurpris, deux femmes s'accuſent de mauvaiſe vie, citent les lieux, les circonſtances; les aſſiſtans croient tout, la querelle finit, & ne leur a fait aucun tort.

Les femmes entr'elles ne rougiſſent

pas de l'opprobre dont elles ſe chargent ; leur motif de honte, eſt d'avoir été vaincues en coups & en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuſe, plus celle avec qui elle ſe querelle a de tort. Plus une querelle a de témoins, plus elle s'échauffe ; ce n'eſt plus tant alors une vraie colere, qu'une émulation d'invectives.

On inſpire aiſément de la confiance au peuple : mais quand il la perd, il vous deshonore.

L'union des gens mariés parmi le peuple, eſt la choſe du monde la plus divertiſſante ; vous diriez à les entendre parler & ſe répondre, qu'ils ne peuvent ſe ſupporter, & qu'ils ſouffrent de ſe voir.

Un mot plus haut que l'autre, brouille des époux honnêtes gens, pourquoi cela ? C'eſt que leur commerce eſt ordinairement honnête ; cette honnêteté ceſſe-t-elle un moment, l'union s'altere ; les gens mariés d'entre le peuple, ſe parlent toujours comme s'ils s'alloient battre : cela les accoutume à une rudeſſe de manieres qui ne fait pas grand effet quand elle eſt ſerieuſe, & qu'il y

entre de la colere. Une femme ne s'alarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y eſt faite en tems de paix, comme en tems de guerre. Le mari de ſon côté n'eſt point ſurpris d'une réplique brutale; ſes oreilles n'y trouvent rien d'étrange; le coup de poing ſeulement avertit que la querelle eſt ſerieuſe, & leur façon de parler en eſt toujours ſi voiſine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Il faut que M. de Marivaux ne ſoit pas ſorti de Paris; car s'il avoit voyagé, il auroit vu en Province, que parmi le peuple les gens mariés ſont partout tels qu'il les a dépeints.

Il dit que le peuple de Paris eſt un vrai Caméléon, qui reçoit toutes les impreſſions des objets qui l'environnent; qu'il n'a pas une méchanceté de réflexion, mais de hazard; qu'il devient méchant comme il devient bon, ſans le plus ſouvent être ni l'un ni l'autre.

Il raconte enſuite qu'on alloit un jour faire mourir deux voleurs de grand chemin, il vit une foule de peuple qui couroit à ce triſte ſpectacle avec une avidité curieuſe, qui ſe

joignoit à un ſentiment de compaſſion pour ces malheureux ; qu'il vit même une femme, qui la larme à l'œil couroit tout autant qu'elle pouvoit, pour ne rien perdre d'une exécution, dont la penſée lui mouilloit les yeux de pleurs.

M. de Marivaux dit que ces mouvemens n'appartiennent qu'à la populace de Paris, qu'ils ne ſont ni dureté ni pitié. Il entreprend d'en expliquer la cauſe : Je gagerois, dit-il, que le peuple pourroit en même tems plaindre une perſonne deſtinée à la mort, avoir du plaiſir en le voyant mourir, & lui donner mille malédictions.

Il n'a pas fait attention que ce portrait du peuple de Paris eſt le portrait du peuple de Province, qui penſe là-deſſus & agit de même. On va plus loin, on lui dira que les honnêtes gens ſont la plupart comme le peuple dans cette occaſion. Dans le fond de l'ame, on déteſte, on abhorre le voleur qu'on va pendre ; mais ce voleur tient à nous par les liens de l'humanité ; ſon ſupplice nous retrace un homme qui va ſouffrir une mort infamante : eſt-il étrange que la compaſſion s'empare de notre cœur, &

qu'elle cede dans de certains momens à l'horreur que son crime nous inspire ? La singularité de l'exécution excite notre curiosité ; ainsi je parirois contre M. de Marivaux lui-même ; que dans une pareille conjoncture il seroit compatissant pour le criminel, irrité contre le crime, & curieux par-dessus le marché.

Il dépeint à merveille les Harangeres. Il dit que dans les marchés publics elles parlent comme elles veulent, & ne craignent personne. Achetez-vous quelque chose d'elles, votre honneur, votre visage, votre taille y sont à la discrétion des Marchandes ; il faut opter ou d'être dupé, ou d'être maltraité dans ces endroits qu'on pourroit appeller l'empire des Amazones. Vous avez autant de Juges & de parties qu'il y a de femmes, si la colere d'une d'entre elles vous déclare coupable, c'en est fait, toutes les autres vous condamnent sans délibérer, & vous exécutent à la même heure : toute la liberté qu'on vous laisse c'est de vous sauver, & vous ressemblez en ce cas à ces soldats qui passent par les baguettes en courant.

Ce qu'il dit ensuite de la Religion

du peuple, convient également au peuple de Province.

Une grosse voix dans un Prédicateur les persuade ; ils ne comprennent rien à ce qu'il dit, mais il crie beaucoup, les voilà pénétrés.

Je ne trouve point dans le portrait qu'il fait du Bourgeois de Paris, des traits aussi heureux que dans celui du peuple. Il a pourtant bien saisi un de ses foibles.

Il ne faut point, dit-il, le tâter sur la bourse, le Bourgeois se feroit un principe de sagesse & d'habileté de vous fuir, il se croiroit votre dupe s'il vous avoit obligé.

Je connois, poursuit-il, un homme qui avoit été long-tems en commerce d'amitié avec un Bourgeois. Il eut un jour un besoin pressant de quelque somme d'argent, il écrivit au Bourgeois, & le pria de la lui prêter ; je me trouvai chez lui quand il reçut la Lettre : il lui répondit qu'il lui étoit impossible de lui faire ce plaisir. Lorsque le Laquais fut parti, Monsieur . . . , me demande de l'argent à emprunter, me dit-il, malpeste qu'il est fin avec ses amitiés : mais j'en sçais autant que lui. Monsieur, répondis-je, il n'y a

pas grande fineſſe à avoir beſoin d'argent & à en demander à ſes amis. Bon ! ſes amis, reprit-il, il en a cinquante comme moi : mais il n'aura garde de leur propoſer la choſe, il ſçait bien qu'il n'y auroit rien à faire, & il m'a cru plus ſot qu'un autre : Peut-être plus généreux, répondis-je : Il n'y a plus que les bêtes qui le ſont, me dit-il.

Il dépeint enſuite les Bourgeoiſes, mais à mon ſens il ne réuſſit bien que dans le portrait des Marchandes.

Un jour, dit-il, un Provincial nouvellement débarqué entre dans la boutique d'une Marchande du grand air. D'abord ſalut gracieux, étalage empreſſé, la marchandiſe ne lui plaiſoit pas, il étoit déterminé à la refuſer, & n'oſoit prononcer le refus ; la reconnoiſſance des honnêtetés dont on l'accabloit, l'arrêtoit ; plus il héſitoit, plus la Marchande chargeoit le perſonnage de nouveaux motifs de reconnoiſſance. De dépit de lui voir prendre tant de peine & de n'avoir pas la force d'être ingrat, il ſe leve & tire ſa bourſe : Tenez, Madame, lui dit-il, votre marchandiſe ne me convient pas, & je n'ai nulle envie

de la prendre : vous m'avez comblé d'honnêtetés, & j'en enrage ; je n'ai pas le front de sortir sans acheter : voilà ma bourse, je vous laisse la liberté de me vendre ou de me renvoyer, le dernier m'obligera davantage. Il crut le pauvre homme avoir trouvé le secret de se tirer d'affaire avec honneur, mais il se trompa : son discours ne démonta point la Marchande. Ce que vous me dites est trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le cœur moins bon que vous, & je ne puis mieux répondre à la bonté du vôtre qu'en vous vendant ma marchandise ; j'en sçais la valeur, & vous feriez assurément trompé ailleurs. Là-dessus elle ouvrit la bourse, en prit ce qu'il falloit, fit couper la marchandise, la livra sans donner le tems au Provincial de se reconnoître.

M. de Marivaux dit ensuite que la boutique de ces Marchandes, est un coupe-gorge pour les bonnes gens qui n'ont pas la force de dire non. Etes-vous belle & jeune, elles vous cajolent sur vos appas en déployant leurs marchandises ; ces complimens ne sont point étrangers à la vente, on diroit qu'ils sont partie de la mar-

chandiſe même : vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en ſçavez gré, vous vous prévenez pour elles, tout cela ſans que vous vous en apperceviez. Etes-vous vieux ou vieille; elles ſçavent ſaiſir votre foible; êtes-vous jeune homme, elles vous amuſent par des traits de galanterie; pendant ce tems-là la bourſe ſe délie, l'argent eſt jetté ſur la table.

En parlant des femmes galantes, il dit que la vue d'une Bourgeoiſe coquette, magnifique, va triompher de la vertu de cinquante de ſes ſemblables qui la verront, & qui n'auront pas autant de parure qu'elles. Mais cette magnificence eſt le fruit des appas de cette Bourgeoiſe, & ſi celles qui lui envient ſa parure, & qui la voudront avoir au même prix, n'ont rien de ſéduiſant; elles aimeront encore mieux conſerver leur vertu, que de la livrer lorſqu'elles ne trouveront point de ſeducteur. Il falloit donc dire que la vue de cette jeune & jolie Marchande richement parée, prêchoit ſeulement d'exemple aux Marchandes aimables, & augmentoit la mauvaiſe humeur des laides & des vieilles.

M. de Marivaux fait le caractère d'un homme de qualité, infatué de son rang, & d'une femme aimable qu'on surprend dans son négligé à sa toilette. Il y a des traits heureux dans ces deux caractères, mais ils sont noyés dans un fatras d'expressions affectées qui gâtent tout.

Je ne rapporterai que les traits heureux.

L'homme de qualité, dit-il, caresse son inférieur, lui tend la main, lui sourit, familiarise avec lui, pourvu qu'il y ait des témoins; c'est un Acteur qui veut être applaudi, il lui faut du spectacle. Il vous trouve, il a des spectateurs, vous êtes la victime de sa gloire, vous êtes caressé, marqué de honte, confirmé petit, insulté par la considération que s'acquiert le perfide qui vous sacrifie, qui a joué le public, & qui s'est joué lui-même. Il jouit de l'applaudissement, sans se douter que c'est un bien mal acquis.

M. de Marivaux parle d'un homme de qualité, enivré du même orgueil, qui entra dans une compagnie où on lui prodigua des déferences. Messieurs, dit-il, point de cérémonie, je vis sans façon par tout où je vais,

c'eſt m'obliger que de n'en point faire.

Cela bien interprêté, dit M. de Marivaux, ſignifioit : On doit des reſpects à mon rang, je le ſçais, je ſuis charmé que vous ne l'ignoriez pas : mais je vous en fais grace, vous vous êtes mis en état, cela me ſuffit.

La Dame dans ſon négligé fut ſurpriſe à ſa toilette par un Cavalier : Laiſſez-moi, lui dit-elle, je me ſauve, je ſuis faite comme une folle. Voici comme M. de Marivaux interprête ce langage. Regardez-moi, je ne ſuis point parée comme les femmes doivent l'être, mon bon air & la grace de ma taille ne ſont point équivoques ; tout naît de moi, c'eſt moi qui donne la forme à mon habit, & non mon habit qui me la donne. Je ſçais combien je ſuis aimable & touchante en cet état, mais je dois paroître ne le pas ſçavoir, c'eſt une grace de plus que d'ignorer celles qu'on a ; on les voit, on les ſent, on croit qu'elles m'échapent, croyez-le de même ; je me ſauve, je ſuis faite comme une folle : j'ajouterois qu'elle penſe que dans cet état elle eſt propre à faire bien des fous.

Si M. de Marivaux lorſqu'il a peint la nature, ne l'abandonnoit pas pour nous repréſenter de fauſſes images, tracées par une imagination alambiquée; il ne ſeroit pas inférieur à la Bruyere. Il y a par exemple de l'eſprit & du naturel dans l'interprétation qu'il nous donne du langage de cet homme de qualité, & de cette femme aimable; cela eſt bien dévelopé. Cette figure plaît par la ſurpriſe qu'elle cauſe, en vous expliquant des ſentimens cachés par le voile d'une fauſſe modeſtie.

Je quitterois M. de Marivaux du portrait qu'il fait des gens d'eſprits, qui fourmillent, comme il dit, dans Paris. Il y a trop d'art dans ce tableau, & c'eſt d'un pareil ouvrage que je dirois volontiers: Il faut avoir bien de l'eſprit pour tenir une ſi fauſſe route dans l'art d'écrire.

¶ Du Freny dans ſes Amuſemens ſerieux, comiques, entreprend de nous faire un portrait de Paris; voici ce qu'il nous dit du Palais: Dans cette boutique, on vend un ruban; dans l'autre boutique, on vend une terre par décret; vous entendez à droite, la voix argentine d'une jolie Mar-

chande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche, la voix rauque d'un Huissier qui crie des encheres, quel contraste !

Il dit que la Justice est une belle Vierge déguisée, & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

Il dit en parlant des Juges, que la partie leur est suspecte, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait. A tous risques, ajoute-t-il, j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Voici comme il dépeint les habitans de l'Opéra : Ce sont, dit-il, des peuples un peu bizarres, ils ne parlent qu'en chantant, & ne marchent qu'en dansant, & fort souvent l'un & l'autre quand ils en ont le moins d'envie.

Ils relevent tous du Souverain de l'Orquestre, Prince si absolu qu'en baissant, ou haussant un sceptre en forme de rouleau qu'il tient à sa main, il regle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces

peuples ; comme ils ont la tête pleine de musique, ils ne pensent qu'à des chants, & n'expriment que des sons ; cependant ils ont poussé si loin la science des notes, que si le raisonnement pouvoit se noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

Tous ces traits-là sont ingénieux, mais ils sont un peu chargés ; ce sont des grotesques qui conservent pourtant un air de ressemblance, quoiqu'ils soient outrés.

Le même Auteur dit, qu'aux Tuileries on y est tourmenté de plusieurs insectes, des mouches en Eté, des cousins en Automne, & des Nouvellistes en tous tems.

Il nous représente les femmes qui y sont, comme une volée nombreuse d'oiseaux : Ce sont, dit-il, des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour ; ils sont volages d'inclination, foibles de tempérament & forts en ramage.

Ils ne voient le jour qu'au Soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre, & touchent les nues de leurs superbes hupes. En un mot, la plupart des femmes sont des Paons dans des promenades, quelques-

mes ſont des Pigriéches dans leur domeſtique, & des colombes dans le tête à tête. Dans le tems que du Frény les dépeignoit ainſi, elles arboroient ſur la tête de grands clochers; à préſent leurs coëffures ſont plates, mais elles ont de monſtrueux paniers dans leſquels elles emboëtent la moitié de leur corps; c'eſt une eſpéce de fort qu'elles ont conſtruit qui leur ſert plutôt d'ornement que de défenſe.

Il s'écrie fort ſpirituellement & fort ſenſément: Pourquoi faut-il que la raiſon ne vienne qu'après que la jeuneſſe, la beauté, & le péril ſont paſſés, puiſqu'elle eſt faite pour défendre la vertu?

Une jolie & jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſpérance de plaire, eſt bien embarraſſée. Quel parti prendre pour réuſſir dans le monde? Eſt-elle ſimple? on s'en dégoute; prude? on la fuit; coquette? on l'abandonne. Pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, & ſimple, & coquette tout enſemble: la ſimplicité attire, la coquetterie amuſe, & la prudence retient. La fineſſe de l'art

de l'Ecrivain s'allie dans ce morceau là heureusement avec la vérité.

Il dit encore un trait de beauté d'un grand prix, c'est la pudeur, & c'est le plus facile à perdre.

C'est avec le même art & le même naturel qu'il dépeint une coquette.

Tout est reglé chez une femme qui fçait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cede la place à celui qui prête son carrosse pour la promenade. Le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini: tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange; & quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Il remarque dans le mariage que la Bourgeoisie est plus fertile que la Noblesse; c'est peut-être, dit-il, parce que la Noblesse se plaît moins chez elle que chez ses voisins.

Tel, dit-il, qui se marie à sa fantaisie, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu. Le pays du mariage, poursuit-il, a cela de particulier, que les étrangers

ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilés.

Il dit que dans une cause de séparation le mari a tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

Il dit avec beaucoup d'esprit que le veuvage est un état fort triste, parce que les veuves sont obligées de feindre une tristesse continuelle. La même légereté de stile, la même finesse, les mêmes antithéses heureuses régnent dans ce qu'il dit de l'Université & de la Faculté de Médecine. Il compare les Médecins aux Intendans des Grands-Seigneurs : Les maisons ruinées, dit-il, enrichissent les Intendans, les corps ruinés enrichissent les Médecins.

On peut dire que les amusemens serieux, comiques, petillent par tout de traits fins & délicats, dont la pointe satyrique s'insinue agréablement dans l'esprit.

¶ L'Auteur des Lettres Persanes peint plaisamment l'inconstance de la mode qui régne en France parmi les femmes.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, & une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un

tems que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient preſque cette place, les talons faiſoient un piédeſtal qui les tenoit preſque en l'air. Qui pourroit le croire ? les Architectes ont été ſouvent obligés de hauſſer, de baiſſer, d'élargir les portes ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement, & les régles de leur art ont été aſſervies à ces fantaiſies. On voit quelquefois ſur un viſage une quantité prodigieuſe de mouches, elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avoient de la taille & des dents, aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en diſe la critique, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Le contraſte qu'il met dans le tableau qu'il fait d'une jolie femme a beaucoup de grace.

Le rolle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe ; il n'y a rien de plus ſerieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette au milieu de ſes domeſtiques. Un Général d'ar-

mée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à placer une mouche qui peut manquer, mais dont elle espére ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux, pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un & à l'autre, & se rendre médiatrice de tous les sujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire venir parties de plaisir sur parties, les faire succéder & renaître sans cesse, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre!

Les femmes qui veulent plaire sont un sujet intarissable pour un homme qui a l'usage du monde, & qui joint à cela une belle imagination; les images les plus gracieuses & les plus intéressantes s'offrent à lui.

¶ Un beau mot de Tertullien, *Nemo tam pater quàm Deus.* Personne n'est si pere que Dieu. On ne peut faire une priere plus efficace, que de nous présenter devant Dieu comme ses enfans. C'est de cette maniere que commence l'Oraison Dominicale.

heureux de Jéruſalem ; nos ennemis diſent, Anéantiſſez Jéruſalem, enſeveliſſez ſes fondemens. Ah ! mépriſable fille de Babylone, heureux qui te rendra l'horreur, la déſolation où tu nous a jettés ; heureux celui qui plein de fureur prendra tes enfans pour les écraſer contre la pierre !

Ce Pſeaume eſt ſemé d'images vives qui expriment bien l'extrême triſteſſe des Iſraëlites, & qui excitent une compaſſion qui déchire le cœur.

LETTRE CRITIQUE DE CLELIE A DAMON,

Sur les Mémoires de la Vie du Comte de Grammont.

TU me demandes, mon cher Ami, quelles ſont mes occupations ; je vais t'en rendre compte, non pas comme à un époux qui prendroit avec moi un air d'autorité : mais comme à un ami qui attend cela de ma complaiſance. Je t'ai promis que je me ſouviendrois du paſſage de S. Paul, dont les maris ſe prévalent, pourvu

S. Paul aux Ephéſiens, ch. 5.

que

que tu l'oubliasses, & que j'obéirois à tes prieres; en un mot, que je recevrois toujours tes loix, quand ton amour me les donneroit.

Après ce préambule qui est utile à mes intérêts, s'il ne l'est pas au récit que je te vais faire, je te dirai que dans les intervalles que m'ont laissé les soins de mon petit ménage, je me suis amusée à lire les Mémoires de la Vie du Comte de Grammont. Croirois-tu que j'ai fait bien des remarques sur cet Ouvrage? Je vais t'en faire part. Ne t'avise pas de montrer ma Lettre à ces femmes ensevelies dans leur ménage, qui veulent interdire à leur sexe tous les Ouvrages d'esprit; elles me regarderoient en pitié. Pour moi, je les compare à ces fourmis vigilantes & laborieuses, qui amassent du bled en été pour se nourrir pendant l'hiver. Est-ce l'instinct qui les conduit? est-ce la raison? Cela n'est pas décidé. Venons à nos Mémoires.

J'ai trouvai dans cet Ouvrage une faute essentielle dans le dessein. Le Comte de Grammont est le Héros du Livre; c'est son histoire qu'on nous promet; cependant sa vie, ses amours

ne ſont traités que légérement, tandis que l'Auteur fait une hiſtoire exacte, circonſtanciée des amours du Roi Charles II, du Duc d'Yorck, & de pluſieurs Seigneurs de la Cour d'Angleterre. Il a fait une faute pareille à celle que feroit un Peintre, qui mettroit dans le lointain celui qui devroit être le principal perſonnage de ſon tableau, pendant qu'il approcheroit ſes autres figures.

Mémoires de la Vie du Comte de Grammont, P. 100.

Voici le portrait que l'Auteur fait du Comte de Grammont. *Eſtimé des Courtiſans, recherché des beautés qu'il ne ſervoit pas, redoutable à celles qu'il ſervoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, toujours gai, toujours vif; dans les commerces eſſemiels, toujours honnête homme.* Il y a de l'art dans ce portrait & une oppoſition qui me fait plaiſir. Mais cet éloge s'accorde-t-il bien avec la vie de ce Héros? & un homme qui ne joue pas trop fidélement, mérite-t-il la derniere louange qui termine le portrait? L'Auteur ne dit-il pas: *Que le jeu rendoit à merveille, & que le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une ſeule.* Y a-t-il quelque Caſuiſte qui permette à un homme généreux de laiſ-

ſer gliſſer ſa main dans le jeu, afin de répandre enſuite ſur pluſieurs perſonnes les fruits de ſes gentilleſſes.

L'Auteur ne veut pas même que l'on puiſſe douter de l'adreſſe du Chevalier dans le jeu. Il le met aux priſes avec un habile perſonnage ; & malgré le proverbe, *Corſaires à Corſaires s'attaquant ne font pas leurs affaires*, les ſtratagêmes de l'Antagoniſte du Chevalier, mettent pavillon bas devant les ſiens, & il s'enrichit dans ce commerce : n'eſt-ce pas de ces ſortes de victoires qu'on pourroit dire au vainqueur, N'avez-vous pas honte d'avoir vaincu ? Voilà quelles ſont mes maximes. Comme je ne ſuis point dans le monde, je ne ſçais point ſi l'on n'aura pas preſcrit contre ces loix de probité, & ſi l'on n'en aura point ſecoué le joug incommode. Dans ce cas-là, je ſerois priſe pour dupe, & lon me renverroit à la probité moiſie de nos peres qui ne ſeroit pas plus d'uſage que leurs collets montés, & les vertugadins de leurs femmes.

Définiſſez-moi, je vous prie, le caractére de Matta, l'ami du Chevalier de Grammont. L'Auteur lui donne page 121

un esprit des plus fins & des plus délicats. Cependant cet homme si fin joue le rolle d'un homme naïf, auprès de la Marquise de Senante. Dès le second jour de la connoissance, il lui serre la main, & la prie d'avoir pitié
page 43. de sa souffrance. Le Chevalier de Grammont est obligé de convenir que cet homme fin est un peu naïf. Mais ne soutient-il pas bien le caractére d'un homme ingénu, quand il s'excuse auprès de sa Maitresse du compliment qu'il lui a fait ? *Il jure qu'il n'a demandé du secours que par nécessité, qu'il ne la trouvera pas plus aimable au bout d'un mois, qu'elle lui paroit dans ce moment. Il la prie de se souvenir de lui quand l'occasion s'en pré-*
pag. 46.47. *sentera.* Cette excuse seroit tout-à-fait plaisante, si on la mettoit dans la bouche d'un homme naïf ; mais on ne la reçoit point, parce qu'on la prête *à un esprit fin & délié.* Cet *esprit fin & délié* n'est pas fort souple ; car il ne peut pas prendre sur lui d'avoir la moindre complaisance pour le mari de sa maitresse. Elle a beau lui insinuer cette conduite ; envain pour la lui persuader, lui récite-t-elle un
page 52. Rondeau, Matta lui répond ; *Ma foi,*

Madame, le Rondeau dira tout ce qu'il lui plaira, il n'y a pas moyen, l'époux eſt trop ſot.

Cet eſprit fin & délié eſt trompé le plus facilement du monde par le Chevalier de Grammont qui le ſupplante auprès de ſa maitreſſe. Matta ſe perſuade que c'eſt pour ſon compte que le Chevalier de Grammont fait des préſens à cette Dame. Je ſuis très-étonné de voir un homme extrêmement fin, métamorphoſé dans un homme naïf, crédule, & un peu ſot, n'en déplaiſe à l'Auteur des Mémoires. Il me ſemble que je lis Ovide où l'on voit les perſonnages de ſes fables prendre tout-à-coup la forme d'une bête.

L'Auteur de gaieté de cœur traite fort mal la Nation Portugaiſe; car il dit de Dom Pedro Franciſco Correo de Sylva, *qu'il étoit beaucoup plus fier de ſes noms que de ſa bonne mine, & qu'il étoit plus fou que tous les Portugais enſemble.* Suivant l'Auteur, voilà un homme logé à la dixiéme maiſon de la folie; cependant il dit que le Duc de Boukinkham enchériſſoit ſur la folie de ce Portugais. Il ne me paroît pas difficile d'enchérir ſur la page 116.

sageſſe d'Auteur, qui attribue ſi légérement la folie à une Nation entiere.

J'ai rencontré dans ces Mémoires pluſieurs termes précieux; d'autres qui friſoient le galimathias, des expreſſions baſſes, plates, obſcures: il y en a même qui ne ſignifient rien. L'Auteur dit que Madame de Monſery *avoit un viſage aſſortiſſant, qui mettoit la derniere main au déſagrément de ſa figure.* Cela n'eſt-il pas précieux? page 140.

Il dit que Germain eſt *un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau ſexe.* page 327.

Mais un vrai modéle du ſtile vicieux, eſt cette période de longue halaine qui commence par ces termes: *C'eſt ce relief incompréhenſible.* Je la rapporterois ici, & tu verrois qu'elle ſe ſoutient mal dans tous ſes membres; mais je te pourrois donner la migraine. Je me contente de t'indiquer l'endroit, quand tu voudras ſatisfaire ta curioſité, arme-toi d'une grande patience, & choiſi un tems où tu auras l'eſprit ſerein & tranquille. page 3. 4.

L'Auteur ne friſe-t-il pas le galimathias, lorſqu'il dit que Milord Arling-

ton *avoit une emplâtre remarquable qui s'étoit tellement accommodée à l'air myſterieux de ſon viſage, qu'elle ſembloit y ajouter quelque choſe d'important & de capable ?* Il fait feminin *emplâtre* qui eſt maſculin. Qui comprend cet Auteur, lorſqu'il dit que ce Milord *avoit une ſtupidité impénétrable pour le ſecret ?* page 178. page 168.

J'appelle *harpiller*, une expreſſion baſſe. *La Price*, dit-il, *& la Blake s'harpilloient au ſujet de Dongam. S'accrocher de converſation*, eſt une expreſſion qui me choque. *Sa rivale*, dit-il, *n'auroit pas manqué de l'accrocher de converſation.* page 149. page 156.

Quelle expreſſion eſt-ce-là ? *Dès ce moment elle eût fait à lui.* C'eſt de la Marquiſe de Senante & de Matta dont il parle. Il dit que Madame de Monſery *avoit la taille de toutes ſans l'être.* Je donne à une perſonne plus habile que moi à deviner cette phraſe. J'ai aſſez bonne opinion de moi pour croire qu'une phraſe que je ne comprens pas eſt obſcure. Ai-je raiſon ? Qu'en penſez-vous, Monſieur mon époux ? Un Auteur obſcur me met de mauvaiſe humeur, je le trouve auſſi ridicule qu'un homme qu'on page 52. page 310.

verroit masqué dans une promenade publique.

Le terme favori de l'Auteur que j'examine, c'est *tracasserie*. Il me semble que s'il lui falloit un favori, il en devoit choisir un qui fût plus digne de ses bonnes graces.

Je n'approuve point cette expression qu'il emploie, *faire souffrir mort & passion*. Cette phrase est trop commune. Un esprit délicat évite comme un écueil des phrases usées. Rien n'annonce mieux l'indigence & la stérilité de l'esprit que de tomber souvent dans ce défaut. Les phrases sont les habits de nos pensées, & un habit usé est la livrée de la misere.

L'Auteur après avoir fait le portrait des Seigneurs de la Cour d'Angle-
page 11. terre, dit : *tels étoient les Héros de la Cour, pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en avoir*. Quoi de plus commun que cette expression, *on ne pouvoit s'y tourner ?* Elle ne peut être réclamée que par un homme du peuple. Ne dérobons point au peuple son langage, gardons-nous sur-tout dans un Ouvrage d'esprit de lui enlever les termes qui sont ses délices.

Aimerois-tu cette phrase des *caresses*

qui ne font que croître & embellir ? Elle a le don de me déplaire au dernier dégré ; j'ai fait en la lisant une mine qui ne m'embellissoit point. L'Auteur dit encore dans un autre endroit des *soupçons qui ne font que croître & embellir.* Je te dis librement ce que je pense. Le stile précieux est si contagieux, que j'ai failli à dire qu'en t'étalant la petite vanité de ma censure, je te montrois mon esprit dans son deshabiller. Quand j'ai quelque tentation d'employer une phrase trop recherchée, je pense d'abord à Moliere le fléau des Auteurs précieux, son idée seule chasse bien loin la tentation. page 213.

Ne passerai-je point pour une Provinciale, en condamnant le mot de *gracieuseté*, dont se sert l'Auteur ? Quoique je sois reléguée depuis longtems dans une des plus affreuses Villes du Royaume, dans une de ces Villes où le destin envoie les gens quand il veut qu'on enrage ; je n'ignore pas que le mot de *gracieux*, est du bel usage ; mais je ne crois pas qu'on doive écrire *gracieuseté*.

Je ne dois point laisser passer cette affectation de mettre à chaque page

du Livre plusieurs mots en italique, même les plus communs ; cela fait une bigarrure qui ne plaît point. J'approuve la délicatesse d'un Auteur qui met en italique quelques termes qu'il hazarde, ou qui ne sont pas fort usités, & l'Auteur pouvoit habiller
page 314. de cette sorte le terme de *contaminé*, qu'il a mis dans le caractére ordinaire. C'est se méprendre extrêmement, que de croire que la variété qui doit régner dans un Livre, est celle du caractére. Je me rappelle la fable du Léopard & du Singe. La variété du premier n'étoit que dans la peau ; celle du dernier qui étoit dans l'esprit, lui fit donner la préférence. On peut dire que ces pages mouchetées ressemblent à la peau du Léopard : si l'Auteur n'avoit pas joint à cette variété-là celle du Singe ; ma foi, je serois sa très-humble servante.

Un défaut, selon moi, essentiel dans un Auteur, c'est de n'avoir point de mœurs. Vous avez vu que l'Auteur des Mémoires ne blâme point dans son Héros l'art de tromper dans le jeu. Il traite fort mal Mademoiselle Jennings, à laquelle il donne la vertu
page 286. de résister au Duc d'York. *Que faire*,

dit-il, *pour apprivoiser une impertinente qui n'entendoit point raison ? Il y avoit de la honte à laisser échaper une petite étourdie, dont les penchans devoient tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans ses manieres, & qui se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.* Il appelle encore cette Demoiselle, *une malicieuse petite bête*, parce qu'elle secouoit son manchon, lorsque le Duc d'York y glissoit des billets. Voilà la vertu des filles tournée en ridicule. Que de raisons elles ont pour succomber ! Raisons de curiosité, raisons de penchant & de plaisir ; & par-dessus cela, selon l'Auteur, la crainte d'être ridicules, si elles résistent. Sérieusement parlant, cet Auteur n'est pas excusable de travailler à désarmer les jeunes filles de leur sagesse. Je m'attens bien à entendre dire à la malignité qu'il n'est pas nécessaire de leur arracher des armes qu'elles rendent souvent après un foible combat, je le veux ; mais pourquoi rendre encore plus glissant un chemin qui ne l'est déja que trop ? Si l'on n'y met ordre, on va dorénavant tomber tout d'un coup, au lieu qu'on auroit du moins balancé quel-

que tems, & qu'on auroit pu venir au secours de la vertu chancelante. Je ne ferai point lire ces Mémoires à mes filles, sans leur donner le contre-poison.

Au reste, voilà pourtant toute ma mauvaise humeur exhalée. J'ai passé légérement sur les défauts de cet Ouvrage, j'en ai même laissé échaper plusieurs : mais je m'arrêterai davantage sur les endroits excellens. Je n'ai point cette seve maligne d'Adam, qui ne fait goûter qu'un plaisir médiocre en lisant des Ouvrages bien écrits.

page 9. Voici un récit joliment détaillé : *Une grosse chere, une petite œconomie, des domestiques infidéles, une fortune ennemie ; tout cela s'unissant ensemble pour déranger le ménage ; la table alloit tout doucement se réformer d'elle-même.* Cet Auteur a certaines phrases cavalieres qui plaisent ; c'est ainsi qu'il fait raconter à son Héros son entrée

page 13. dans le monde. *On me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la campagne, & trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire.*

Il est Peintre jusques dans les moindres récits. Le Chevalier raconte com-

ment il prit à Brinon son valet l'argent qu'on n'avoit remis à ce domestique, que pour s'en servir dans les besoins pressans du maître. *Je me sentis plus léger & plus gai depuis le dépôt dont je l'avois soulagé ; lui au contraire parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avois mis* 400 *livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ces* 400 *pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il alloit pesamment ; & se retournant de tems en tems, Monsieur le Chevalier,* me disoit-il, *ce n'est pas ainsi que Madame l'entend.* page 17.

L'Auteur paroît avoir puisé dans la source de la bonne plaisanterie, il fait dire fort agréablement au Chevalier qui avoit secoué le joug que Brinon lui avoit imposé. *J'étois devenu insolent avec mon valet, depuis que je m'étois emparé de l'argent.* page 19.

Il a des expressions pleines de feu qui enchérissent sur la nature. Le Chevalier dit qu'il sentit *petiller* son argent, quand cet Etranger qui le trompa lui parla de cartes. Cette expression *petiller* est poëtique, & exprime parfaitement l'ardeur & l'impatience d'un joueur.

Mais afin de garder une espèce

d'ordre dans l'examen que je fais, je parlerai d'abord des narrations qui ſont faites avec art, & je viendrai enſuite aux portraits qui ſont le plus bel ornement de ces Mémoires.

Le récit du filou traveſti en Suiſſe qui demande pardon de la liberté grande, & qui dépouille le Chevalier, me divertit beaucoup, tout cela me paroît bien peint. J'ai ri de tout mon cœur de la réponſe de Matta, lorſque le Chevalier lui reproche d'avoir envoyé groſſiérement à ſa
page 48. maitreſſe deux perdrix rouges. *Pourquoi non!* répond Matta, *faudroit-il point qu'elles fuſſent bleues, à cauſe de la cocarde & du nœud d'épée que tu me mis l'autre jour.* Cette cocarde & ce nœud d'épée étoient bleus, & c'étoit la couleur de la maitreſſe de Matta.

La converſation de Senante & de Matta fait rire juſques dans le fond de l'ame. Senante comme un mari
page 63. commode, dit: *Je connois la tendreſſe de Madame Senante pour moi, ſa ſageſſe envers tout le monde, & plus que tout cela mon propre mérite.* Matta qui eſt à table, & qui va toujours ſon train, répond à Senante: *Vous avez-là de belles connoiſſances, je les ſalue toutes trois. A votre ſanté.*

Mais il ſemble que j'applaudis au ridicule qu'on donne aux maris commodes. Si j'étois coquette, j'entendrois mal mes intérêts; paſſons, cette matiere eſt délicate quand on la traite en préſence d'un mari. Je m'imagine que tu fais la mine, & que tu t'allonges le viſage prodigieuſement. Que de plis je te vois ſur le front! Pourquoi gâtes-tu un front que j'ai toujours reſpecté? Va, mon ami, raſſure-toi, tout mon feu eſt dans l'eſprit, & tu ſçais bien que ce feu-là éclaire ſans bruler. Reprenons le fil de notre critique.

On ne peut pas réciter plus délicatement la défaite de Madame de Senante vaincue par le Chevalier qui trahiſſoit Matta. *La tendre Senante reçut le Chevalier chez elle dans l'état où ſe met une perſonne qui veut rehauſſer le prix de ſa reconnoiſſance, & s'il y a des occaſions on l'on déteſte le traître, tandis qu'on profite de la trahiſon, celle-là n'en étoit pas.* Voilà, ſelon moi, quel eſt l'art de tout dire, en ne diſant rien, ce ſemble. Ne nous arrêtons pas là-deſſus plus long-tems que l'Auteur; franchiſſons le précipice, & laiſſons-y Madame de Senante. page 76.

Après avoir chargé le portrait de
page 141. la Blake, l'Auteur dit : *qu'elle ſe ſeroit tenue long-tems en embuſcade pour ſurprendre des cœurs ſans l'arrivée du Marquis de Briſacier, qui crut que les longues paupieres de cette Demoiſelle n'avoient jamais couché que lui en joue.* Il
page 142. dit enſuite que *ces mêmes paupieres s'humilioient par reconnoiſſance & par pudeur, lorſqu'elle entendoit des chanſons qu'elle croyoit être pour elle.* Un des ſecrets de l'art de narrer, eſt de relever quelquefois juſqu'à la moindre circonſtance.

L'Auteur ne paroît pas avoir la même eſtime pour le Duc d'Yorck que pour le Roi ſon frere. Il ne donne pas beaucoup d'eſprit au premier. Il lui fait jouer un mauvais rolle auprès de Mademoiſelle Hamilton, dont il le rend amoureux. Ce Prince parle à cette belle perſonne le langage de la chaſſe, au lieu de lui parler de ſa
page 158. paſſion. Il dépeint le Roi d'Angleterre comme un Monarque qui a de grandes qualités, il nous le montre enſuite peu curieux de la fidélité conjugale. Ce Prince s'attendrit néanmoins dans la maladie de la Reine ſon épouſe. L'Auteur dit fort plaiſam-

ment, que ce Monarque *sans s'imaginer* page 178.
qu'elle le dût prendre au mot, la conjura 173.
de vivre pour l'amour de lui.

L'empreſſement des deux Maîtreſſes du Roi pour paroître dans une caléche brillante que le Chevalier de Grammont avoit donnée à ce Monarque, eſt repréſenté fort agréablement. *La Calſtelmaine étoit groſſe, & ménaçoit d'accoucher avant terme, ſi ſa rivale avoit la préférence; Mademoiſelle Stuart proteſta que jamais on ne la mettroit en état d'accoucher, ſi on la refuſoit. Cette derniere menace l'emporta ſur l'autre.* Mademoiſelle Stuart plus habile que ſa rivale tenoit le Roi en haleine, ſage par artifice plutôt que par vertu, elle ne vouloit ſe laiſſer vaincre qu'après avoir bien enchaîné ſon vainqueur. Une coquette qui entend ſes intérêts, ſe défend de prendre de l'amour, de peur qu'il ne dérange ſes projets. Avoue que ce n'eſt pas mal entendre la théorie d'un art, dont tu ſçais bien que j'ignore la pratique. page 177.

Le morceau d'hiſtoire du ſiége de Lerida défendu par Grégoire Brice; eſt fort curieux. L'Auteur nous dit que ce brave Gouverneur fut mis à page 182.

l'Inquisition, & il nous fait un mystére de son crime. Je n'aime point ces Auteurs qui font les mystérieux, je leur dirois sans mystére qu'ils me déplaisent. Il les faut renvoyer à la civilité Françoise, qui défend de parler mystérieusement en compagnie. Un Auteur imprimé n'est-il pas en compagnie, & dans une compagnie nombreuse, puisqu'il parle au Public?

L'Anecdote de la Duchesse d'Yorck m'a fait beaucoup de plaisir. Le Duc d'Yorck incertain s'il doit épouser Mademoiselle Hyde, consulte le Comte d'Arran, Germain, Talbot & Killegrew qui avoient été amans de cette Demoiselle. Ces Seigneurs pressés de dire ce qu'ils sçavent, déposent qu'ils ont été favorisés par Mademoiselle Hyde, les uns plus, les autres moins; ils s'attendent ensuite à la disgrace de celle dont ils ont déclaré les faveurs. Le Duc d'Yorck les fait venir le même jour en présence
page 201. de cette Demoiselle. Ses yeux mouillés de larmes, l'air bouffi du Chancelier son pere, l'émotion du Duc; tout cela prépare un facheux dénouement pour elle. Le Lecteur croit deviner la catastrophe, il se trompe;

le Duc annonce à ces Seigneurs qu'il épouſe Mademoiſelle Hyde. Rien n'eſt plus grand que le procédé de cette Ducheſſe, qui ne témoigne aucun reſſentiment à ceux qui l'ont déchirée. Je ſçais que la malignité dira que la Ducheſſe étoit ravie que le Public ſçût qu'elle avoit attaché à ſon char pluſieurs Amans diſtingués par leur mérite & par leur naiſſance, que c'étoient autant de titres de ſa beauté. Que les Dames ſacrifient facilement à ces titres-là ceux de leur vertu; qu'ainſi la Ducheſſe n'avoit aucun reſſentiment d'une injure qui flatoit ſa vanité. Eſt-ce qu'il ne s'élevera point pour le ſexe quelque zelé & habile défenſeur qui fera taire la malignité? Pluſieurs Dames l'attendent comme les Juifs attendent le Meſſie. page 203.

De peur de te rendre ſerieux, je n'oſe pas dire que j'ai ri de tout mon cœur du rendez-vous du Duc d'Yorck avec la femme de Southaſk. L'Auteur dit agréablement *que le Diable qui ne devroit pas être malin dans cette rencontre amena Southask*. Ce Milord alloit interrompre ces Amans; mais Talbot qui ne le connoît point pour page 204.

être l'époux de cette Dame, & qui croit seulement qu'il en est Amant, lui apprend qu'il a un terrible rival : il le met dehors, en lui disant qu'il est trop son ami & son serviteur pour ne le pas chasser, & il lui conseille d'aller chercher fortune ailleurs. Lubin dans George Dandin chasse ce mari incommode, en lui faisant confidence de son infortune : Pardonne-le moi, si je dis que ces sortes de confidences faites à des maris dans de pareilles conjonctures sont fort réjouissantes. Entre nous tu en dois rire pour ton honneur & le mien ; car ton sérieux feroit croire d'étranges choses. L'aventure des Mémoires me paroît plus jolie que celle de George Dandin, parce que la mépriſe me plaît davantage dans un homme d'esprit que dans un sot. Je ne doute point qu'elle ne fît un grand effet sur le théâtre. Revenons aux maris, pourquoi rit-on de les voir trompés ? Pourquoi les femmes vertueuses en rient-elles ? C'est le levain d'Adam qui nous fait applaudir au crime que nous condamnons au fond du cœur. Que de gens dans qui ce levain-là a corrompu toute la masse ! A la bonne

heure que l'on rie quand l'on voit trompés certains maris jaloux, bizarres, ridicules. Ces tromperies ſont naturellement ſi plaiſantes, que le récit qu'on en fait, nous prend d'abord par les entrailles; mais de rire de voir tromper un mari honnête homme, franchement cela n'eſt pas bien. Je trouve ce ris-là féroce; c'eſt inſulter au malheur d'un homme qui ne l'a pas mérité. Tu dois d'autant plus être content de mes réflexions, que tu vois que je parle de l'abondance du cœur.

L'Auteur paroît avoir battu le pays de l'amour; c'eſt le jugement que j'en ai ouï porter à une femme plus habile que moi. Hamilton amoureux de Madame Cheſterfield, apprend qu'elle le trompe: il lui écrivit une Lettre très-piquante; mais en la lui rendant, il eſt tout d'un coup déſarmé, parce qu'elle lui ſerre la main. *Il lui ſembla alors*, dit l'Auteur, *qu'il n'y avoit rien de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit, il auroit voulu ravoir ſa Lettre.* On prétend qu'on ne peut mieux dépeindre ce qui ſe paſſe dans le cœur en une pareille conjoncture. page 220.

Rien ne me paroît plus délicat &

plus naturel que le langage que Madame Chesterfield tint le lendemain
page 221. à Hamilton. *N'est-il pas vrai*, lui dit-elle, *que vous êtes dans la situation du monde la plus sote pour un homme d'esprit ? Vous voudriez n'avoir point écrit, vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas ; cependant vous la souhaitez & vous la craignez également, je vous en ai pourtant fait une !* Ce discours de Madame Chesterfield vaut mieux que la Lettre qu'elle avoit écrite à Hamilton. Ce Seigneur y fait une réponse pleine d'excuses. L'Auteur
page 223. s'écrie : *que cette Lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon, que quand on offense.* Rien n'est plus vrai que cette réflexion. La colere prête son feu à l'imagination : d'un seul trait on fait alors une peinture ; mais le regret d'avoir fait une faute refroidit nos pensées, notre esprit nous abandonne quand il faut nous humilier.

L'Auteur s'écarte quelquefois de la nature. Car il n'est point vrai, com-
page 226. me il le dit, *que le dépit & le ressentiment s'allument dans un cœur amoureux, à mesure que la tendresse s'y éteint.*

Au contraire la tendreſſe s'augmente alors, quoique la bienveillance diminue. C'eſt un amour qui devient violent, furieux; le dépit le nourrit bien loin de l'éteindre. Jamais une infidéle n'eut aux yeux d'un Amant tant de charmes que dans le tems qu'il eſt le plus piqué. Nous ne connoiſſons véritablement le prix d'un bien que lorſqu'il nous échape. Hermione dans Andromaque aime Pyrrhus avec fureur dans le tems qu'elle croit qu'il eſt perdu pour elle. Racine ce grand maître qui ſçait ſi bien manier les paſſions, nous dépeint dans Hermione irritée toute la violence de l'amour. Elle conſpire la perte de Pyrrhus ſéduite par ſon dépit, mais dès qu'elle apprend la mort de ce Prince, elle ne lui peut ſurvivre; la paſſion peut-elle aller plus loin? Une preuve que le dépit ne fait qu'allumer la tendreſſe, c'eſt qu'on eſt déſarmé par le moindre retour de la perſonne infidelle, & c'eſt ce que ſçavent ſi bien repréſenter les Auteurs qui connoiſſent la nature, témoin Moliere. L'Auteur lui-même ne nous montre-t-il pas Hamilton déſarmé, parce que Madame Cheſterfield lui ſerre la main? Il

nous dépeint le Roi d'Angleterre saisi d'un violent dépit contre Mademoiselle Stuart ; elle le rappelle néanmoins très-facilement, & le dépit n'a
page 426. servi qu'à rendre les empressemens du Roi plus vifs. C'est dans ces occasions que l'on peut dire ce que Madame Chesterfield écrit si naturellement à
page 241. Hamilton, *que je vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur !* Aussi voit-on les habiles coquettes être si tranquilles dans les orages de dépit de leurs Amans. Elles sçavent que la même passion qui a excité la tempête rappellera le calme.

La vengeance que Madame Chesterfield prend d'Hamilton est si plaisante, qu'on aime mieux rire du tour qu'elle lui joue que de le plaindre. Ce rendez-vous qui s'évanouit, le bonheur imaginaire de cet Amant qui se dissipe, cela est assez de mon goût. Ces tours-là seroient plus fréquens s'ils ne coutoient pas tant aux coquettes. On n'aime pas à se venger quand on paye la moitié des frais de la vengeance.

L'Histoire de Marion de Lorme est un agréable Episode. Cette Anti-Vestale conserve bien son caractére, lorsqu'elle

lorſqu'elle dit au Chevalier de Grammont : *Quand je vous aurois donné cinquante rendez-vous, c'eſt à moi de les tenir, ſi je veux, & à vous de vous en paſſer ſi je ne veux pas.* Ces coquetteſ outrées ſont tort aux coquettes mitigées. Otez la peine de conquérir, vous ôtez la gloire; ôtez la gloire, vous ôtez le plaiſir. Que diras-tu de cette petite morale éveillée? C'eſt une étincelle de ce feu que j'ai dans l'eſprit qui ne s'attache chez moi qu'à la ſuperficie de l'ame. Ce ſont de ces feux follets qui voltigent ſans ceſſe, mais qui ne conduiſent Dieu merci perſonne au précipice. page 253.

Mais puiſque me voilà ſur la morale éveillée, je viens à ce joli cas de conſcience qui eſt propoſé dans ces Mémoires au ſujet d'une aimable femme. *Puiſque ſon époux*, dit l'Auteur, *aimoit mieux vaquer aux études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, ſonger à ſes amuſemens plutôt qu'à ceux de ſa femme; il lui doit être permis d'écouter quelque Amant néceſſiteux par charité réciproque, ſauf à faire les choſes à telle fin que de raiſon; de maniere que le malin eſprit n'eût rien à voir dans cette affaire.* page 334.

Qu'eſt-il beſoin d'expoſer ce cas de la maniere la plus favorable ? puiſque le ſeul Caſuiſte que les coquettes conſultent, c'eſt leur cœur, & ce Caſuiſte-là décide toujours au gré de leurs déſirs. Je voudrois du moins qu'elles ne condamnaſſent leurs maris qu'après leur avoir donné le tems de s'amender. Puiſque j'ai épouſé un Avocat, je puis bien parler chicane ; je voudrois qu'elles ne puſſent lever un défaut contre leurs époux, qu'après certains délais les maris pourroient encore purger le défaut. Ne défigurai-je point les termes de l'art ? Il faudroit donc qu'il y eût un Code pour l'amour. Mais on prendroit garde que ce Code n'eût le même ſort que celui des Ordonnances, où la chicane, comme je t'ai ouï-dire pluſieurs fois, a trouvé de nouvelles reſſources.

L'aventure de la Monſery eſt narrée avec beaucoup d'agrémens. Voici comment l'Auteur décrit la maniere dont on habilla cette ennemie des graces.

page 355. *Ce n'étoit pas trop de l'adreſſe de Mademoiſelle Hamilton & de ſa couſine Withnel pour mettre quelque ſorte de ſymmétrie dans la taille de la Monſery, dont la groſſeſſe étoit fort avancée. Mais*

ayant fait tenir un oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jetté sur la gauche, elles penserent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit la mieux du monde. Un génie plaisant, habille ses moindres récits des livrées de la plaisanterie.

Voici l'aventure du Bal. *Ce fut donc en se demenant d'une maniere peu discrete que l'oreiller de la Monsery se défit sans qu'elle s'en apperçût. Il tomba dans le beau milieu de la premiere danse, le Duc de Boukinkam qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps, & contrefaisant les cris d'un nouveau né, il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur de la Reine pour le pauvre petit Monsery.... Après cet accident, la Monsery étoit efflanquée du côté droit & biscornue de l'autre.* Rien n'est plus propre à faire rire, la gravité même, que cette petite histoire. Faire chercher au Duc de Boukinkam une nourrice parmi les filles d'honneur de la Reine; cela s'appelle servir à la malignité du Lecteur un mets bien friand. Ibid.

La description de la noce de cam-

pagne d'un Gentilhomme eſt très-
page 377. comique. *Ces livrées tranchantes, ce clinquant rouillé, ces paſſemens ternis, ce taffetas rayé.* Tout cela marque parfaitement le mauvais goût de la campagne : mais que veut dire l'Auteur avec *ces petits yeux & ces groſſes gorges que l'on voyoit par tout ?* Comme ſi la nature plaçoit plûtôt ce qu'elle a de beau, dans les femmes de Ville, que dans les femmes de campagne. Car je ne veux pas abandonner entiérement le parti de ces dernieres, puiſque ma deſtinée m'oblige de vivre à la campagne. La beauté eſt rare, & la laideur eſt commune par tout ; je dois pourtant dire que l'air & les manieres diſtinguent la Ville de la Campagne ; Paris de la Province : je m'imagine auſſi que par-là la Cour eſt diſtinguée de Paris, & qu'elle lui rend avec uſure le mépris qu'il a pour la Province.

Cette Mariée qui avoit *quatre douzaines de mouches & dix ſerpenteaux de ſes cheveux qui déroboient preſque la vue de ſon viſage* ; tout cela me paroît vraiſemblable : car je comprens fort bien qu'une femme de campagne peut pouſſer juſques-là le ridicule de ſon ajuſtement,

Je ne dois pas publier la confusion de Termes, lorsque le Chevalier de Granmont reconnoît sur le Marié l'habit que ce valet lui avoit volé. Les raisons que Termes apporte pour se justifier, sont originales. Il décharge son chagrin sur le Marié, en disant fort plaisamment, *que ces cocus-là se fourrent par tout.* Au moins ce n'est pas moi qui me sers de cette épithète à double face, car elle est triste & plaisante ; c'est Termes qui l'emploie, prens-y garde. Après tout, je puis bien avoir ce mot-là sur la langue, sans l'avoir dans la tête ; ou, si tu l'aimes mieux, sans l'avoir dans le cœur. page 284.

On peut dire en général que l'Auteur a découvert dans la plaisanterie plusieurs veines nouvelles. Il est tems de venir aux portraits, rien n'est si difficile selon moi, que ce genre d'écrire, il faut saisir l'air de la ressemblance, il faut trouver des expressions qu'il semble que la langue refuse. Le Peintre peint plus le visage que l'ame ; l'Ecrivain peint plus l'ame que le visage. On peut transporter sur la toile ce que les yeux apperçoivent : mais comment dépeindre ce qui ne tombe

pas ſous les ſens ? Il ne ſuffit pas à un Ecrivain en peignant une perſonne de dire comment elle eſt, il faut qu'il le diſe d'une maniere nouvelle. Voici comment l'Auteur peint Mademoiſelle Saint-Germain. page 40. *Elle laiſſoit aller ſes agrémens comme il plaiſoit au Seigneur, ſans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la nature. Son eſprit, ſon humeur étoient faits pour aſſortir le reſte, tout y étoit naturel, tout y étoit agréable, c'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaiſance, tout cela couloit de ſource, point d'inégalité.* Il dit plus bas de la même perſonne : page 52. *Ses agrémens multiplioient à vue d'œil, elle ſe couchoit avec mille charmes, & le lendemain elle paroiſſoit avoir quelque choſe de nouveau. La phraſe de croître & d'embellir ſembloit n'avoir été faite exprès que pour elle.*

L'Auteur dit dans le portrait de page 40. Madame Senante, *qu'elle paſſoit pour blonde*, & il ajoute finement, *qu'il ne tenoit qu'à elle de paſſer pour rouſſe :* mais continue-t-il, *elle aimoit mieux ſe conformer au goût du ſiécle, que de reſpecter celui des anciens.* Il donne à cette belle blonde, *un mari que la ſageſſe même eût fait conſcience d'épargner.*

La force de l'exagération montre bien l'excès du ridicule du mari. C'eſt dommage que l'Auteur n'ait pas une autorité ſuprême, il accorderoit facilement des lettres de diſpenſe, de fidélité aux femmes qui ont des époux ridicules.

Mais le pinceau de l'Auteur n'eſt pas ſeulement propre à peindre de belles femmes, il réuſſit également dans les portraits des grands hommes. Il dit du Cardinal Mazarin : *Que ſa politique n'étoit ni ſanguinaire ni vindicative ; que ſes maximes favorites étoient d'aſſoupir le mal plutôt que d'employer les derniers remèdes, de ſe contenter de ne rien perdre dans la guerre, ſans ſe mettre en frais pour gagner quelque choſe ſur l'ennemi ; de ſouffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amaſsât beaucoup de bien, & de pouſſer la minorité auſſi loin qu'il lui ſeroit poſſible.* page 79.

Le portrait de la Cour de Cromwel eſt bien touché. *Une partie de la Nobleſſe proſcrite, l'autre éloignée des affaires, une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale : tout cela n'offroit que des objets triſtes & ſerieux dans la plus* page 107.

belle Ville du monde. Paris ne passera pas ce dernier titre à Londres.

Le Roi d'Angleterre est peint en beau, le Duc d'Yorck n'auroit pas été content de son portrait, la Duchesse son épouse est ornée dans le sien de belles qualités ; c'est la mere de la Reine Marie & de la Reine Anne.

Rien ne marque mieux la beauté & la richesse de l'esprit que la variété que l'on répand dans un Ouvrage. Elle régne dans les portraits des Seigneurs de la Cour d'Angleterre. L'Auteur dit délicatement du Chevalier de
page 112. Barclai, favori du Roi, *qu'il étoit si poli qu'il paroissoit humilié par la faveur.*
En parlant de l'aîné des Hamilton, il
page 113. dit : *Que personne n'étoit si coquet ; mérite*, ajoute-t-il, *que l'on comptoit pour quelque chose dans une Cour qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie.*

Voici le portrait qu'il fait d'un génie borné ; c'est de Germain dont
page 114. il parle. *Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit.*

Mais venons aux portraits des fem-

mes, je les rapporte ici, parce que ce ſont des morceaux que tu ne ſeras pas fâché de voir raſſemblés. Je choiſirai les meilleurs traits. C'eſt charmer un pareſſeux comme toi que de lui faire voir pluſieurs belles choſes d'un coup d'œil.

Voici la Midleton. *On s'endormoit aux ſentimens de délicateſſe qu'elle vouloit expliquer ſans les comprendre. Elle ennuyoit en voulant briller, à force de ſe tourmenter elle tourmentoit les autres, & l'ambition de paſſer pour bel-eſprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuſe qui ſubſiſtoit long-tems après ſa beauté.* Quel ſupplice d'eſſuyer la converſation d'un génie médiocre, qui s'érigeant en bel-eſprit, eſt toujours en embuſcade d'un bon mot, d'une belle penſée ! Ce ſont des gens qui vous fatiguent la vue en vous expoſant ſans ceſſe un doigt où brille un diamant qu'ils ont emprunté. page 127

Voici la Warmeſtré. *Elle avoit des regards agaçans qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir.* La coquetterie elle-même avoit ſans doute établi ſon trône dans les yeux de cette Angloiſe. Ibid. Ibid.

L'Auteur fait d'un ſeul trait le por-

page 129. trait de Mademoiselle Stuart. *On ne peut gueres avoir moins d'esprit ni plus de beauté.* Il dit encore, *qu'elle avoit un air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape gueres.* Ce n'est pas assez d'avoir de la beauté, il faut avoir encore cet air de parure. Et les hommes conviennent qu'une femme qui rassemble ces deux présens de la nature & de l'art, est un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir.

Un beau modéle à proposer aux coquettes, c'est la Comtesse de Castelmaine, qui mépriſe les bruits desavantageux auſquels elle donne lieu par le commerce qu'elle a avec un

page 131. célébre Danſeur de corde. *En les méprisant*; dit l'Auteur, *elle n'en parut que plus belle.* Perdre son honneur, mais acquérir de la beauté, cela se compense dans l'esprit des coquettes.

L'Auteur vient ensuite à Madame Shreesbury, qu'il dit être plus fenillante qu'une autre; il donne une grande idée de sa coquetterie, en di-

Ibid. sant que, *comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir seul part à ses bonnes graces; personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.*

Mademoiselle Hamilton qui est

l'héroïne du Roman, devoit avoir le plus beau portrait, ce n'eſt pas pourtant celui qui eſt le mieux travaillé. *Le Chevalier de Grammont*, dit l'Auteur, *la vit pour la premiere fois, il s'apperçut qu'il n'avoit rien vu à la Cour avant ce moment.* Que cette phraſe eſt belle; mais qu'elle eſt uſée! où ne la trouve-t-on pas? Si je voulois être plagiaire, je ne voudrois pas voler une penſée commune. Puiſque je ſuis ſur cette matiere, je dirai qu'un Auteur doit pouſſer la délicateſſe juſqu'à ne pas ſe ſervir dans un Ouvrage des penſées qu'il a employées ailleurs. Je ne reçois point l'excuſe de cet Auteur, qui s'étant dérobé lui-même, diſoit; qu'il avoit ſuivi l'exemple d'une Dame qui avoit mis à ſa bague un diamant qui étoit dans ſon coulant. Achevons le portrait. *Elle étoit dans cet âge où les charmes du beau ſexe commencent à s'épanouir. Epanouir* eſt bien mis en œuvre. *Elle avoit le front blanc, ouvert, uni, les cheveux bien plantés, dociles pour cet arrangement naturel qui coute tant à trouver, une certaine fraîcheur que les couleurs trop empruntées ne ſçauroient imiter, ſes yeux n'étoient pas grands; mais ſes regards ſignifioient*

page 136.
page 137.

tout ce qu'elle vouloit. A l'égard de son esprit sans avoir de ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours dont la pesanteur assoupit. Sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Quand on a ce genre d'esprit, on brille par le feu même du bon sens.

J'ai observé que la conscience de l'héroïne du Roman est bien plus pure & plus nette au milieu des dangers de l'amour, que celle du Héros dans les revers du jeu. Mademoiselle Hamilton est peut-être la seule Vestale de ces Mémoires, & je me suis écrié en les lisant: Qu'on ôte ce rejetton de sagesse, de la compagnie de ces coquettes, elles le corrompront! Ne sois pas surpris de la vertu que l'Auteur lui attribue. Elle devoit épouser le Héros du Roman; l'épouse de ce César ne devoit pas être soupçonnée.

Le Comte de .... dont tu connois l'enjouement, a eu là-dessus une idée qui pourra te réjouir. Il prétend qu'un homme qui trompe au jeu, mérite d'être trompé à un autre jeu. Il faut,

dit-il, dans un Roman régulier que le vice ſoit puni ; & pour rendre la punition plus ſenſible, je choiſirois le tems que le Chevalier exerceroit ſon adreſſe dans le jeu, alors ſa maîtreſſe ou ſa femme lui feroit parcourir autant de pays qu'il en feroit voir à ceux qui jouent contre lui. Tu fais voyager ton Joueur : hé bien tu voyageras. Je placerois enſuite une moralité, c'eſt toujours le Comte de...., qui parle, je fermerois par cet exemple la bouche aux ſcélerats qui ſoutiennent que le crime eſt impuni. Que de Joueurs dupés battroient des mains pour applaudir à une morale qui feroit plus utile que celle des Quatrains de Pibrac ! mais laiſſons-là le Comte .... & ſa plaiſanterie, & revenons aux portraits.

L'Auteur peint en laid auſſi heureuſement qu'il peint en beau. Voici comme il nous repréſente Mademoiſelle Blake. *Son viſage étoit de la der-* page 140. *niere fadeur, & ſon teint ſe fourroit par tout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupieres blondes, longues comme le doigt ; avec ces attraits elle ſe mettoit en embuſcade pour ſurprendre les cœurs.* Voilà deux *avec* qui ſe ſuivent de

près. Quelle situation humiliante que celle d'une femme extrêmement laide ! Que les hommes sont heureux d'être dispensés d'être beaux ! On les tient quittes là-dessus, pourvu qu'ils n'abusent pas du proverbe qui demande que leur laideur le cede du moins à celle du Diable. Admirez l'adresse des hommes, d'avoir fait des loix fort commodes pour eux, & de les faire passer en proverbes.

page 159. L'Auteur dit qu'il y avoit dans le vieux Rousſel, *un certain mêlange d'avarice & de libéralité, ſans ceſſe en guerre l'une contre l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.*

page 160. Voici le jeune Rousſel, *il étoit taciturne à donner des vapeurs, un peu plus ennuyeux, quand il parloit. Le Duc de Boukinkam étoit le pere & la mere de la médiſance.*

page 128. Il caractériſe parfaitement les petits-Maîtres, quand il dit ; qu'ils traitoient les Anglois d'étrangers dans leur propre pays *.

page 274. Mais voici des portraits mêlés où il y a du bien & du mal. *Le viſage de Mademoiſelle Wels, fait comme ceux*

* M. de Boiſſy a employé cette penſée dans ſa Comédie du François à Londres.

qui plaiſent le plus, étoit un de ceux qui plaiſoient le moins. Le Ciel y avoit répandu un air d'incertitude, qui lui donnoit la phyſionomie d'un mouton qui rêve. Mademoiſelle Hubert avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, beaucoup de feux dans des yeux peu touchans. Il y a beaucoup d'art à exprimer de pareilles oppoſitions dans des portraits; c'eſt ſelon moi le merveilleux de ce genre d'écrire; & le portrait de Santeul, qui eſt à peu près dans ce goût-là, eſt le chef-d'œuvre de la Bruyere. page 282.

Mademoiſelle Jennings parée des premiers tréſors de la jeuneſſe, étoit de la plus éclatante blancheur, ſes cheveux étoient d'un blond parfait, quelque choſe de vif & d'animé défendoit ſon teint du fade; qui d'ordinaire ſe mêle dans une blancheur extrême. Ses yeux faiſoient un peu grace, tandis que ſa bouche & le reſte de ſes appas portoient mille coups juſqu'au fond du cœur. On ne peut pas dire plus délicatement que ſes yeux n'étoient pas ſes plus beaux traits. L'Auteur pourſuit, *avec cette aimable figure; elle étoit toute petillante d'eſprit & de vivacité.* Voici une phraſe que je n'aime point, parce qu'elle me page 282.

paroît un peu précieuſe. *Ses geſtes*, dit-il, *& ſes mouvemens étoient autant d'impromptu.* Il quitte ce ſtile-là pour en prendre un meilleur, & il continue ainſi : *Comme ſon imagination l'emportoit ſouvent, & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penſer ; ſes paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop les choſes qu'elle penſoit.* Ce pléonaſme *beaucoup trop* ne déplaît pas. A tout prendre un caractére comme celui de Mademoiſelle Jennings, eſt plus agréable dans la converſation que celui de ces génies judicieux qui ſont pareſſeux à parler ; on aime mieux dans ce tems-là une vivacité un peu déréglée, qu'un eſprit ſenſé, mais froid, qui garde ſouvent un morne ſilence.

page 282. *Mademoiſelle Blaget avoit ce teint rembruni, qui plaît tant quand il plaît.*

page 319. *Mademoiſelle Bointon avoit une figure mince & délicate, à laquelle un aſſez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près.* Ces ſortes de femmes doivent être placées dans une perſpective, celle du théâtre leur ſeroit avantageuſe.

Le portrait à mon ſens qui eſt le

chef-d'œuvre de cet Auteur, tant il paroît vrai & naturel; c'eſt celui de Madame de Withnel. *Cette Dame étoit ce qu'on appelle une beauté Angloiſe, toute pétrie de lys & de roſes, de nége & de lait quant aux couleurs, faite de cire, à l'égard des bras, des mains, de la gorge, des pieds; mais tout cela ſans ame & ſans air. Son viſage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même viſage. On eût dit qu'elle le tiroit tous les matins d'un étui, pour l'y mettre en ſe couchant, ſans s'en être ſervi toute la journée. Que voulez-vous? la nature en avoit fait une poupée dès ſon enfance, & poupée juſqu'à la mort, reſta la blanche Withnel.* Cette belle Angloiſe étoit en divorce avec les graces. Sans elles la beauté même ne peut plaire, avec elles la laideur eſt agréable, témoin cette Demoiſelle de Bretagne qu'on appelloit la belle laide, parce que malgré ſes traits irréguliers, les graces l'animoient juſques dans ſon ſommeil. Ah le beau fard que celui qu'elles donnent! page 342

Un portrait qui eſt beau, parce qu'il eſt horrible; c'eſt celui du Prince Robert. *Poli juſqu'à l'excès, quand l'occaſion ne le demandoit pas, fier, & même* page 35

brutal, quand il étoit queſtion de s'humaniſer. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son viſage étoit ſec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir; mais dans ſa mauvaiſe humeur, c'étoit une vraie phyſionomie de réprouvé. L'Auteur dit du Duc de Mont-
page 387. mouth, *que chaque trait de ſon viſage avoit ſon agrément & ſa délicateſſe particuliere.* Parler des portraits de ces Mémoires, c'eſt les montrer par le bel endroit. L'Auteur a réuſſi dans un ouvrage fort difficile, & où ce ſemble il n'y a point de régles.

Quoique je ſois une Provinciale, pour ne pas dire une campagnarde, je ſens qu'il a des expreſſions qui prouvent qu'il a un uſage du grand
page 175. monde. *Hydepark eſt le cours de Londres: tout ce qui avoit de beaux yeux & des équipages s'empreſſoit à ce rendez-vous.* Il a l'art de faire valoir une expreſſion proverbiale, en parlant de Mademoiſelle Jennings, qui ne recevoit point les lettres de ceux qui l'ai-
page 286. moient; il dit: *Le papier ſouffre tout; mais par malheur elle ne ſouffroit point le papier.*

Je ne devois pas oublier la louange délicate qu'il donne au Chevalier de

Grammont. *Les Généraux*, dit-il, *le trouvoient dans toutes les occasions où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres.* page 33.

Cet Auteur aime l'antithése : j'ai toujours pensé qu'il falloit user sobrement de cette figure, que dès qu'on l'employoit fréquemment, le stile devenoit affecté. Il se brise contre un autre écueil, il donne quelquefois dans le précieux. Je t'ai ouï-dire plusieurs fois que le sublime étoit voisin du ridicule. Je pense aussi que les expressions délicates sont voisines de celles qui sont précieuses. On veut pousser un peu trop loin la délicatesse d'une pensée, l'on tombe dans le raffinement, l'on devient précieux.

Il ne régne pas dans ces Mémoires une grande pureté de stile, & je soupçonnerois que l'Auteur est étranger, car il n'est pas encore bien familier avec le génie de notre langue. J'ai eu plusieurs scrupules, sur des constructions de phrase, sur des répétitions, qui certainement ne sont pas en grace, ces fautes-là fourmillent dans ce Livre. La discussion que j'en ferois seroit séche & te fatigueroit.

Je m'en tiens aux remarques que j'ai faites. Je penſe que dans ces Mémoires il y a d'excellens morceaux ; mais les parties de cet Ouvrage ne compoſent pas un tout fort régulier. J'en ai aſſez dit à un Docteur comme toi, je t'ai tenu ce que je t'avois promis. Je t'ai promis auſſi une Lettre tendre, mais j'ai des raiſons pour ne pas payer. Quel profit retirerois-je de ma tendreſſe ? Tu es à cent lieues de moi, cela s'appelleroit tirer des coups perdus ; approche-toi, je pourrai mieux viſer à ton cœur. Adieu, mon Seigneur & mon Maître, C. D. P.

Sur le Tombeau des Grands.

Vers grands & nobles.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flateurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Fit leurs Adorateurs.

MALHERBE.

Le bien de la Fortune eſt un bien périſſable ;
Quand on bâtit ſur elle on bâtit ſur le ſable :
Plus on eſt élevé, plus on court de dangers,

Les grands Pins sont en butte aux coups de
la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des Palais de nos Rois, que des toits des
Bergers.

RACAN.

Corneille dans Cinna en faisant raconter à ce Romain la conjuration contre Auguste, le fait ainsi parler;

Au seul nom de César, d'Auguste, & d'Em-
pereur,
Vous eussiez vu leur front s'enflammer de
fureur,
Et dans un même instant par un effet con-
traire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de
colere.

Racine fait dire à Porus sur Alexandre.

Loin de le mépriser j'admire son courage,
Je rens à sa valeur un légitime hommage;
Mais je veux à mon tour mériter les tributs,
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au Ciel on éléve Alé-
xandre:
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai des-
cendre;
Et j'irai l'attaquer jusques sur les Autels,
Que lui dresse en tremblant le reste des
mortels.

Porus dit encore :

L'honneur parle, il ſuffit, ce ſont-là nos oracles,
Les Dieux ſont de nos jours les Maîtres ſouverains ;
Mais, Seigneur, notre gloire eſt dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres ſuprêmes ?
Ne ſongeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et laiſſant faire au ſort, courons où la valeur
Nous promet un deſtin auſſi grand que le leur.

Ne trouve-t-on pas dans ces Vers que Racine eſt devenu Corneille ?

Vers tendres & naturels.

¶ On a eu raiſon de donner pour modéles de Vers tendres, ces Vers que Segrais met dans la bouche d'un Amant qui veut fléchir ſa Maîtreſſe.

Arrête fugitive : Hé quoi, ſuis-je à tes yeux
Un Tigre dévorant, un monſtre furieux ?
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime & qui te rend ſi belle,
Mais il brule en tes yeux & brule dans mon cœur,
Il cauſe ta beauté comme il fait ma langueur.

¶ Voici des Vers de Quinaut, qui ſont fort naturels & fort tendres.

Vous juriez autrefois que cette onde rébelle
Se feroit vers ſa ſource une route nouvelle,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé :
Voyez couler ces flots dans cette vaſte pleine,
C'eſt le même penchant qui toujours les entraîne,
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Ce qu'il fait dire à Pluton eſt encore fort tendre.

Je ſuis Roi des Enfers, Neptune eſt Roi de l'Onde,
Nous regardons avec des yeux jaloux
Jupiter plus heureux que nous.
Son Sceptre eſt le premier des trois Sceptres du monde :
Mais ſi de votre cœur j'étois victorieux,
Je ſerois plus content d'adorer vos beaux yeux,
Au milieu des enfers dans une paix profonde,
Que Jupiter le plus heureux des Dieux,
N'eſt content d'être Roi de la terre & des Cieux.

¶ La tendreſſe anime ces Vers de Bachaumont & de la Chapelle.

Sous ce berceau qu'amour exprès,

Fit pour toucher quelqu'inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Assis près de cette fontaine,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces Vers sur un Cyprès.
Hélas! que l'on seroit heureux,
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Sylvie,
L'on pouvoit toujours amoureux
Avec elle passer la vie.

¶ Voici une Poësie naturelle qui fait une peinture bien gracieuse.

Tantôt il se promene au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines,
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons:
Tantôt il se repose avecque les Bergeres,
Sur des lits naturels de mousse & de fougere,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

RACAN.

Vers qui sont vrais.

¶ Regnier le Satyrique fait une peinture bien naturelle de ces Poëtes, qui comme dit Boileau, *pour un mot vont perdre vingt amis.*

Il parle librement, il a le mot pour rire;
Mais au reste après tout c'est un homme à Satyre;

Vous

Vous croiriez à le voir qu'il vous veut adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous deshonorer.
Ces hommes médisans ont le feu sous la lévre,
Ils sont patelineurs, prompts à prendre la chevre,
Et tournent leur humeur en bizarres façons,
Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.

Despréaux dit fort naturellement :

La simplicité plaît sans étude & sans art;
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sçait d'un air innocent bégayer sa pensée.

¶ Voici des Vers qu'on peut appeller vrais, semblables à ces tableaux dont la vérité fait le principal ornement.

Nous autres faiseurs de chansons
De Phébus sacrés nourrissons,
Peu prisés au siécle où nous sommes,
Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.

VOITURE.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat,

Ce ſeroit paroles exquiſes,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

MOLIERE.

Je ne prens point pour vertu
Les noirs accès de triſteſſe
D'un Loup garou revêtu
Des habits de la Sageſſe.
Plus légere que le vent,
Elle fuit d'un faux Sçavant
La ſombre mélancolie,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la folie.

ROUSSEAU.

Aux ardeurs de mon bel âge,
L'Amour joignit ſon flambeau,
Mes ans de ce Dieu volage
Ont fait tomber le bandeau:
J'ai vu toutes mes foibleſſes,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidelles Maitreſſes,
Envié de leurs careſſes,
Je ne les poſſedois pas.

CHAULIEU.

¶ Moliere fait parler dans ce caractére de vérité Chriſale un bon Bourgeois, à des Sçavantes ridicules.

Vos Livres éternels ne me contentent pas;
Et hors ce gros Plutarque à mettre mes rabats,

Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiſſer la ſcience aux Docteurs de la Ville.

Mes gens à la ſcience aſpirent pour vous plaire,
Et tous ne ſont rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raiſonner eſt l'emploi de toute ma maiſon,
Et le raiſonnement en bannit la raiſon.
L'un me brule mon rôt en liſant quelque Hiſtoire,
L'autre rêve à des Vers quand je demande à boire :
Enfin je vois par eux votre exemple ſuivi,
Et j'ai des ſerviteurs, & ne ſuis pas ſervi.

Et le raiſonnement en bannit la raiſon.

Voilà d'où le Grondeur a tiré cette penſée, lorſqu'il dit :

J'aime bien un Valet raiſonnable, mais non pas un Valet raiſonneur.

¶ Chriſale défend ſa ſervante que ſa femme veut chaſſer, parce qu'elle a dit un mauvais mot.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuiſine elle ne manque pas.
J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant les herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et rédiſe cent fois un bas ou méchant mot,

Que de bruler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe & non de beau langage;
Vaugelas n'apprend point à faire un bon potage,
Et Malherbe & Balsac si sçavans en bons mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.

¶ Voiture dit fort sensément au grand Prince de Condé:

Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort,
Et Seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un demi Dieu quand il est mort.

¶ L'Abbé de Chaulieu dit avec beaucoup d'agrément qu'il se laissa gagner par Bacchus & par l'amour.

J'avois juré, quelque cher qu'il m'en coute,
De par le Chef de Monsieur Saint Martin,
Que pour guérir les douleurs de ma goute,
Je ne boirois de mes jours plus de vin.
Bien me trouvois de ce sage régime.
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà * ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans Ai ne faisoit que de naître:
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!
A peine le vis-je paroître,

* *Jà*, vieux mot, qui signifioit ou maintenant ou déja.

Que soudain de ma bouche il passa dans mon cœur,
Il y remit battement & chaleur;
Puis réchauffant tout à coup ma pensée,
Par l'eau déja toute glacée,
Il rappella par ces douces vapeurs,
Muses & Vers, d'aimables rêveries;
Les bois, les fleurs, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs:
Mieux fit encor, me rappella vos charmes;
De nos plaisirs le tendre souvenir.
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant qu'autrefois tant de larmes,
Entre nous deux n'avoient pu retenir,
Et jurai bien, soit folie, ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là,
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Le triste hiver qu'on appelle vieillesse.

¶ On trouve dans Quinaut plusieurs Vers purs & harmonieux, témoins ceux-ci : Vers purs & harmonieux.

Les superbes Géans armés contre les Dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante,
Ils sont ensevelis sous la masse pésante
Des Monts qu'ils entassoient pour attaquer les Cieux,
Nous avons vu tomber leur Chef audacieux,
Sous une montagne brulante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mouvante.

Ce dernier Vers est d'une grande beauté.

¶ J'aime bien encore ces Vers du Marquis de la Fare.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ſes travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille & délicate,
Qui lui fit ſavourer la molle oiſiveté.

Paſſages de l'Ecriture Sainte.

¶ Je l'ai déja dit, & je ne me puis paſſer de le redire. Nulle part on ne trouve des images plus vives & de plus beaux traits de Poëſie que dans l'Ecriture-Sainte. C'eſt la ſource des penſées ſublimes & des figures nobles. Dieu dit dans Iſaïe, ch. 66. ℣. 1. *Hæc dicit Dominus: Cœlum ſedes mea, terra autem ſcabellum pedum meorum; quæ eſt iſta domus, quam ædificabitis mihi?* Le Seigneur dit, Le Ciel eſt mon trône, & la terre l'eſcabeau de mes pieds; quel Temple m'éleverez vous? Pour exprimer la joie extrême dont Jéruſalem ſera remplie, le Seigneur dit dans le même chapitre, ℣. 10. 11. 12. 13. 14. *Lætamini cum Jeruſalem, ut ſugatis, & repleamini ab ubere conſolationis ejus: ut mulgeatis & deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus. Ecce ego declinabo ſuper eam quaſi fluvium pacis,*

& quasi torrentem inundantem gloriam gentium, quam sugetis : ad ubera portabimini, & super genua blandientur vobis. Quomodo si cui mater blandiatur, ego consolabor vos, & in Jerusalem consolabimini : videbitis, & gaudebit cor vestrum, & ossa vestra quasi herba germinabunt. Réjouissez-vous avec Jérusalem, afin que vous suciez & que vous vous rempliſſiez du lait de l'alégresse qui est dans sa mammelle, & qu'en étant alaités vous soyez enivrés de délices, vous regorgiez de toute sa gloire. Je répandrai sur Jérusalem comme un fleuve de paix, comme un torrent qui l'inondera & où se perdra la gloire de toutes les autres Nations : vous vous en nourrirez, & vous vous attacherez aux mammelles de Jérusalem, qui comme une mere tendre vous tiendra sur ses genoux & vous caressera. Je conspirerai avec Jérusalem pour vous rendre heureux, & votre cœur sera livré à la joie, & vos os même germeront comme une plante nouvelle.

Y a-t-il rien de plus éloquent que cette plainte que le Seigneur fait contre Jérusalem dans Jérémie, ch. 2. ℣. 12. 13. *Obstupescite Cœli super hoc,*

TAYLOR INST. OXFORD

& porta ejus desolamini vehementer ; dicit Dominus : duo enim mala fecit populus meus : Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. Cieux, soyez frapés d'étonnement, portes du séjour céleste, quelle doit être la véhémence de votre désolation ! Mon peuple a commis deux grands maux, il m'a abandonné, moi qui suis la vraie source d'une eau vive & pure, & il s'est creusé des citernes qui sont comme des vaisseaux percés, dont l'eau s'échape de tout côté. Voilà des images qui se gravent profondément dans l'esprit & dans le cœur.

Cette expression : Il est couvert d'ignominie, est tirée de l'Ecriture-Sainte. *Operiet nos ignominiâ nostrâ.* Jérémie, ch. 3. ℣. 25.

Sur Corneille & sur Racine.

¶ Racine a été plus jaloux de sa gloire que Corneille ; il n'a rien voulu donner de médiocre au Public. Il fut si mécontent du discours qu'il fit à sa réception à l'Académie, qu'il ne l'a point fait paroître, quelque instance que lui fît là-dessus l'Académie, qui lui témoigna même qu'elle étoit offensée de son refus. Mais peut-être

que ſa gloire ſouffre autant par le préjugé qu'il a donné contre ce diſcours, que s'il l'avoit fait imprimer. Nul ouvrage plus difficile que le diſcours qu'un nouvel Académicien doit faire à ſa réception. Il faut louer le Cardinal de Richelieu, le Chancelier Seguier, Louis XIV. dont les éloges ſont épuiſés. Il faut pourtant, ſi l'on veut briller, dire des choſes nouvelles : quel écueil ! Quoi de plus pitoyable que le diſcours que fit le grand Corneille lorſqu'il fut inſtallé dans la place d'Académicien. Deſpréaux, ce grand Critique, ſi amer, ſi épineux, quel remerciment à l'Académie nous a-t-il donné ? Rien n'eſt plus commun, on y cherche Deſpréaux ſans le trouver. Racine nous a bien dédommagé du diſcours dont il nous a privés, puiſqu'il nous a donné celui qu'il prononça lorſque Thomas Corneille fut reçu : là, il a déployé les tréſors de l'éloquence ; louant le grand Corneille, il a atteint ſon ſujet, & ſon éloquence eſt de niveau avec le mérite de ce Poëte.

¶ Le grand Prince de Condé demanda un jour à Racine ce qu'il penſoit de Corneille ; Racine lui répon-

dit qu'il s'eſtimoit heureux que ſon nom marchât après celui de ce grand Poëte. Vous le dites par modeſtie, lui repartit ce Prince; mais je ne vous diſſimulerai point que vous ne nous paroiſſez un grand Tragique, que parce que vous avez eu l'adreſſe de monter ſur les épaules de Corneille.

¶ Ce grand Prince aimoit Nicomede; quand il alloit à la Comédie, il demandoit toujours qu'on joüât cette Piéce; elle ne ſe ſoutient que par la nobleſſe des ſentimens. Laodice qui aime Nicomede, eſt une Héroïne que l'amour qu'elle avoit pour ce Héros a formée. Elle penſe & parle comme lui; l'Héroïſme frape extrêmement dans une femme. Nicomede étoit la Piéce favorite de Corneille; ce n'eſt pourtant pas ſa plus belle Tragédie. Ainſi un pere a une prédilection pour un de ſes enfans qui ne ſera pas le plus parfait. Deſpréaux qui a cru bien louer Racine en lui diſant, qu'il ſçavoit conſoler Paris de la vieilleſſe de Corneille, a voulu inſinuer que Racine étoit ſupérieur à Corneille, en diſant que non-ſeulement on ne trouvoit point mauvais qu'on lui comparât Corneille; mais qu'il ſe trouvoit

même quantité de gens qui le lui préféroient. Tant pis pour ceux qui donnent cette préférence à Racine qui en auroit rougi lui-même. Je dirai avec un Poëte qui parloit d'une représentation d'Andromaque où il assista :

Qu'on mette en un creuset Racine & tous ses Vers,
Pour qui ses partisans ont tant crié merveille,
On n'en tireroit pas une once de Corneille.

Corneille sera toujours Corneille, c'est-à-dire, supérieur à Racine, malgré Despréaux & quelques zélés partisans de ce dernier Tragique.

¶ Rien n'est plus éloquent que le plaidoyer du vieux Horace, qui est obligé de défendre son fils victorieux, dont on demande la mort, parce qu'il a tué sa sœur qui lui a reproché sa victoire.

Lauriers sacrés, rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchans sous la main du Bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme,

Sans qui Rome aujourd'hui ceſſeroit d'être Rome ?

Il s'adreſſe enſuite à celui qui pourſuit la mort de ce Héros, il lui dit :

Di, Vaſere, di-nous, puiſqu'il faut qu'il périſſe,
Où penſe-tu choiſir un lieu pour ſon ſupplice ?
Sera-ce entre les murs que mille & mille voix
Font réſonner encor du bruit de ſes exploits ?
Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces places,
Qu'on voit fumer encore du ſang des Curiaces ?
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur,
Témoin de ſa vaillance & de notre bonheur ?
Rien ne peut dérober l'éclat de ſa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire.

Cette interrogation eſt peut-être un des plus grands mouvemens que l'éloquence ait jamais produit.

Une imprécation pouſſée avec la derniere force, eſt celle que Camille fait éclater dans cette Piéce, lorſque Horace ſon frere lui apprend qu'il a tué ſon amant pour ſauver la gloire de Rome.

Rome l'unique objet de mon reſſentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler ton amant,
Rome qui ta vu naître, & que ton cœur adore,
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés,
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés!
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'Univers,
Paſſent pour la détruire, & les Monts & les Mers,
Qu'elle même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles!
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feu!
Puiſſai-je de mes yeux voir tomber cette foudre,
Voir ſes maiſons en cendre & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

Voilà le comble de la fureur. L'amour dans les accès d'un violent déſeſpoir ne peut s'exprimer avec plus d'énergie.

¶ Mademoiſelle Princeſſe de Dombes préſenta à Louis XIV. M. de Seve-Laval, Premier Préſident de ſa Souve- Mademoiſelle appellée Madame.

raineté. Ce Magiſtrat en la remerciant devant le Roi, l'appella Madame ; les Courtiſans ſe mirent à rire : Vous vous trompez, leur dit le Roi, M. de Seve en parlant à Mademoiſelle doit l'appeller Madame, parce qu'il parle à ſa Souveraine.

Quel eſt le rolle du mari & de la femme.

¶ Un Artiſan battoit ſa femme, je voulus mettre les holas, j'appaiſai la querelle ; je demandai enſuite au mari pourquoi il en étoit venu à cet excès : C'eſt parce que, dit-il, ma femme ne veut pas être la Maitreſſe ; ce ſujet-là me parut nouveau. Oui, Monſieur, reprit le mari, elle veut être le Maître & ne veut pas être la Maitreſſe, elle veut repréſenter mon perſonnage, au lieu de jouer le ſien.

Caractére d'un Sçavant.

¶ M. Hacode eſt un abyme de ſcience, mais dans le commerce ordinaire de la vie, il ſemble qu'il n'ait pas le ſens commun. Son eſprit élevé dans les plus hautes régions des ſciences n'en deſcend jamais qu'il ne rempe à terre ; il ne s'abaiſſe point qu'il ne faſſe une chute pitoyable ; il eſt naïf, ingénu, crédule, badin, mauvais plaiſant. On a dit de lui, Otez-lui ſa ſcience, c'eſt l'homme du monde le plus ſtupide.

¶ Le Théâtre Italien fait cette définition bizarre d'une femme. Portrait d'une femme.

Voulez-vous ſçavoir ce que c'eſt qu'une femme, figurez-vous un joli petit monſtre qui charme les yeux & qui choque la raiſon, qui plaît & qui rebute, qui eſt Ange au-dehors, Harpie au-dedans : mettez enſemble la tête d'une linote, les yeux d'un baſilic, la langue d'un ſerpent, les inclinations nocturnes d'un hibou ; joignez-y le brillant du Soleil & les inégalités de la Lune ; envelopez tout cela d'une peau bien blanche, donnez-lui des bras, des jambes, *& cætera* ; & vous aurez une femme bien complette. Voilà un groteſque bien capricieux. J'aime mieux la définition que le même théâtre Italien fait d'un Amant :

C'eſt un animal qui s'approche en chien couchant, qui mord en mâtin, & qui s'enfuit en lévrier.

¶ Ailleurs, le Théâtre Italien définit une femme, une machine parlante qui met tout en mouvement, & qui s'émeut par les reſſorts de la tendreſſe.

¶ Arlequin dit que c'eſt un petit animal doux & malin, moitié caprice

& moitié raiſon. C'eſt un compoſé harmonique où l'on trouve quelquefois bien des diſſonances. Il pourſuit en diſant : C'eſt un animal timide qui ne laiſſe pas de ſe faire craindre.

Beau trait d'un Magiſtrat.

¶ M. Dugas Prévôt des Marchands à Lyon, raſſemble les qualités d'un parfait Magiſtrat. Les Boulangers ſe flatant de le gagner, lui demanderent la permiſſion d'enchérir le pain : il leur répondit, qu'il examineroit leur demande. En ſe retirant ils laiſſerent nonchalamment ſur la table une bourſe de deux cens louis ; ils revinrent ne doutant point que la bourſe n'eût plaidé efficacement leur cauſe. M. Dugas leur dit : Meſſieurs, j'ai peſé vos raiſons dans la balance de la Juſtice, & ne les ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût par une cherté mal fondée faire ſouffrir le peuple : au reſte, j'ai diſtribué votre argent aux deux Hôpitaux de cette Ville ; je n'ai pas cru que vous en vouluſſiez faire un autre uſage. J'ai compris que puiſque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas comme vous le dites dans votre métier. Voilà un exemple à propoſer à ceux qui diſpenſent la Juſtice.

¶ Cette figure de l'Ecriture-Sainte eſt belle. *Extenderunt linguam ſuam quaſi arcum mendacii.* Ils ont tendu leur langue comme l'arc du menſonge. *Jérem. ch. 9. ℣. 3.* Paſſages de l'Ecriture-Sainte.

Ces idées que ce même Prophête donne de la puiſſance de Dieu ſont frapantes. *Qui facit terram in fortitudine ſua, præparat orbem in ſapientia ſua, & prudentia ſua extendit cœlos. Ad vocem ſuam dat multitudinem aquarum in cœlo, & elevat nebulas ab extremitatibus terræ: fulgura in pluviam facit, & educit ventum de theſauris ſuis*, ch. 10. ℣. 12. 13. Le Seigneur en déployant ſa force a créé la terre, il l'a préparée & formée par ſa ſageſſe & par ſa prudence; il a donné aux Cieux une étendue immenſe. Par une ſeule parole il tient une mer ſuſpendue dans l'air. Il éleve de toutes les parties de la terre des nuages, il les réſout en pluies précedées d'éclairs, il tire les vents de ſes tréſors.

Une comparaiſon ſenſible qui perſuade bien ce que Dieu veut dire à ſon peuple, eſt celle-ci: *Si mutare poteſt Æthiops pellem ſuam, aut pardus varietates ſuas: & vos poteritis bene-*

facere, cùm didiceritis malum. Jéremie, ch. 13. ℣. 23. Si l'Ethiopien peut devenir blanc, & ſi le léopard peut n'avoir pas la peau bigarrée & mouchetée, vous pourrez pratiquer la vertu, quoique vous ſoyez formés dans l'école du vice.

Rien ne marque mieux la dépendance où nous ſommes à l'égard de Dieu, que cette comparaiſon du même Prophête. *Et deſcendi in domum figuli, & ecce ipſe faciebat opus ſuper rotam: & diſſipatum eſt vas, quod ipſe faciebat è luto manibus ſuis: converſuſque fecit illud vas alterum, ſicut placuerat in oculis ejus ut faceret: & factum eſt verbum Domini ad me, dicens: Nunquid ſicut figulus iſte, non potero vobis facere, domus Iſrael, ait Dominus? ecce ſicut lutum in manu figuli, ſic vos in manu mea domus Iſrael.* Jérem. ch. 18. ℣. 3. 4. 5. 6. Je ſuis entré dans la maiſon du Potier qui travailloit ſur ſa roue; le vaſe d'argille qu'il avoit formé dans ſes mains, il l'a détruit, & il en a fait un autre vaſe tel qu'il a voulu. Le Seigneur me dit alors: Ne ſuis-je pas comme ce Potier, & le peuple d'Iſraël n'eſt-il pas dans ma main comme l'ar-

gille à qui je puis donner la forme que je veux ?

Il n'eſt pas poſſible de lire les Lamentations de Jérémie ſans être pénetré d'une vive douleur ; puiſque c'eſt la douleur elle-même qui a pris le pinceau pour exprimer la déſolation de Jéruſalem. *Jérem. Lam. ch.* 1. ℣. 12. 14. 16. 17. 20. *ch.* 2. ℣. 1. 4. 11. 13. *O vos omnes, qui tranſitis per viam, attendite ... ſi eſt dolor ſicut dolor meus : quoniam vindemiavit me, ut locutus eſt Dominus, in die iræ furoris ſui.* O vous tous qui paſſez ſans vous arrêter, conſiderez s'il y a une douleur pareille à la mienne ; triſte exemple de la fureur du Seigneur ; j'ai été, ainſi qu'il l'a dit, vendangée & foulée aux pieds dans le jour que ſa colere a marqué. Les verſets ſuivans ſont des tiſſus d'expreſſions vives qui repréſentent le ſort lamentable de Jéruſalem. Cette déplorable Sion dit que ſes iniquités l'ont accablée ſous le joug, que ſes élus ont été foulés dans un preſſoir. *Vigilavit jugum iniquitatum mearum, ... impoſitæ ſunt collo meo . . . . . ut contereret electos meos : torcular calcavit.* Que ſes yeux verſent des torrens de larmes, parce que ſon

consolateur l'a abandonnée. *Oculus meus deducens aquas : quia longè factus est à me consolator.* Qu'elle a étendu en vain ses mains vers le Seigneur qui ne l'a point consolée. *Expandit Sion manus suas, non est qui consoletur eam.* Mon cœur, poursuit-elle, est renversé au-dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume. *Subversum est cor meum in memetipsa, quoniam amaritudine plena sum.*

Puis le Prophète s'écrie : Comment le Seigneur dans sa fureur a-t-il couvert la fille de Sion d'épaisses ténèbres ? *Quomodo obtexit caligine in furore suo Dominus filiam Sion ?* Comment a-t-il fait descendre du Ciel & jetté contre terre celle qui étoit si brillante dans Israël ? Comment a-t-il oublié dans le jour de sa fureur celle qui lui servoit d'escabeau à ses pieds ? *Projecit de cœlo in terram inclytam Israel, & non est recordatus scabelli pedum suorum.* Il a tendu son arc comme un ennemi implacable, il a livré aux horreurs de la mort tout ce qui charmoit les yeux dans le tabernacle de la fille de Sion. Son indignation s'est répandue & a fait le même progrès que le feu. *Tetendit arcum suum,*

quasi inimicus, ... occidit omne quod pulcrum erat visu in tabernaculo filiæ Sion; effudit quasi ignem indignationem suam. Puis le Prophète revient toujours aux expressions de sa douleur. *Conturbata sunt viscera mea, defecerunt pra lacrymis oculi mei: effusum est in terra cor meum super contritione filiæ populi mei.* Mes entrailles frémissent, mes yeux sont éteints à force de répandre des larmes, mon cœur est serré & flétri en voyant la consternation de la fille de mon peuple. Il dit ensuite : A qui te comparerai-je ? à qui t'égalerai-je, fille de Jérusalem ? ta douleur est grande comme la mer ; qui sera ton Médecin ? *Cui comparabo te ? cui exæquabo te ? magna est velut mare contritio tua ; quis medebitur tui ?* Tout le reste des Lamentations est sur ce ton vif, il est semé d'images qui saisissent & frapent le Lecteur.

Dieu nous menace du Médecin comme d'un fléau de sa colere. *Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus Medici.* Celui qui péchera en présence de celui qui l'a créé, tombera entre les mains du Médecin. *Ecclésiastique, Chapitre* 38. *v.* 15.

Naturellement un homme eſt ennemi d'un autre homme, les liens du ſang les plus forts n'étouffent point cette inimitié, elle n'eſt que déguiſée, ou ſuſpendue, elle ſe réveille de tems en tems. *Quia filius contumeliam facit patri, & filia conſurgit adversùs matrem ſuam, nurus adversùs ſocrum ſuam: & inimici hominis domeſtici ejus.* Michée, chap. 7. ℣. 6. Le fils injurie ſon pere, la fille s'éleve contre ſa mere, & la belle-fille contre ſa belle-mere, les ennemis de l'homme ſont ceux qui habitent avec lui. Dans le verſet précédent le même Prophête dit: *Nolite credere amico, & noliteconfidere in duce: ab eâ, quæ dormit in ſinu tuo, cuſtodi claustra oris tui.* Ne vous fiez point à votre ami, ni à celui qui vous gouverne, défendez la barriere de votre bouche contre celle qui dort dans votre ſein. Le Prophête veut déſigner une épouſe, ce conſeil eſt fort ſalutaire. Une bouche qui en baiſe une autre laiſſe ſortir dans ce moment le ſecret qui eſt ſur la langue.

Le Prophête Nahum fait une deſcription horrible de Ninive. *Væ civitas ſanguinum, univerſa mendacii dilaceratione plena: non recedet à te rapina.*

Malheur à vous Ville de sang, toute remplie des cruautés de la calomnie; la rapine ne s'éloignera point de vous. Chap. 3. ℣. 1.

Rien n'est plus propre à bannir la défiance de la bonté de Dieu dans quelque déréglement que nous soyons plongés, que ce que dit Tobie, ch. 3. ℣. 13. *Cùm iratus fueris, misericordiam facies.* Lorsque vous serez irrité contre nous, vous nous ferez miséricorde.

¶ La politesse veut qu'on ne dise rien dans une conversation qui rappelle l'idée des défauts du corps des personnes à qui nous parlons. Un Magistrat borgne étoit en dispute avec un Commissaire de quartier qui étoit boiteux; ils prirent pour Juge un de leurs amis qui leur dit d'abord: Je ne vous flaterai point, je ne suis ni pour le borgne, ni pour le boiteux; l'ardeur de plaisanter lui fit lâcher ce Proverbe. Ce même Magistrat voulant décider seul une contestation épineuse, le même Plaisant lui dit: Croyez-moi, empruntez les lumieres d'un de vos Confreres, deux yeux valent mieux qu'un.

On ne doit point plaisanter sur les defauts du corps.

¶ Damon jouant à l'Ombre avec le

Noble, accuſé de crime pendable, manqua de lui faire faire la bête ; il lui dit enſuite ſans y faire attention : Vous avez bien friſé la corde ; le Noble pâlit & rougit ; quand on a fait de pareilles fautes, il faut bien ſe garder de faire des excuſes ; ce ſeroit une ſeconde faute pire que la premiere.

Le Noble avoit beaucoup d'imagination ; mais ſon feu n'étoit pas réglé : dans une de ces aventures galantes dont il a regalé le Public, il a peint d'après le Ragotin du Roman Comique de Scarron, un de ſes perſonnages qu'il appelle Siflotin : rien n'eſt plus plaiſant que la deſcription qu'il fait de cet original qui étoit à cheval.

On vit venir de loin un cheval qui s'avançoit au trot, & ſur lequel on ne découvroit qu'un grand chapeau qui ſe remuoit au mouvement de la bête ; à meſure que cet objet s'avança, ils découvrirent que deux grandes jambes armées de bottines ſe balançoient des deux côtés comme des reſſorts de pendule : ce qui fit juger que quoiqu'ils ne viſſent point de corps, il devoit y en avoir un auquel ces jambes étoient

étoient attachées ; & en effet la monture étant plus à portée du discernement, ils reconnurent que c'étoit M. Siffotin qui pour venir à Antoni avoit emprunté l'un des plus gigantesques chevaux que la Frise eût jamais porté. Sur le dos de ce cheval il avoit fait mettre une large & profonde selle, dans l'abyme de laquelle il avoit tellement emboëté ses deux bosses, que l'arçon de derriere couvroit le chignon de son cou, & celui de devant touchoit son menton, ce qui faisoit que son chapeau rasant presque la selle de son cheval, servoit de couvercle à son petit corps, & le déroboit aux yeux. Cela est peint & bien recherché. Ce qui frape dans ces sortes de descriptions, c'est lorsque l'Ecrivain saisit jusqu'aux moindres choses, & qu'il les représente avec des expressions vives & naturelles tout à la fois.

¶ Rousseau fait une peinture naturelle & poëtique tout ensemble de l'amour. Peintures vives & naturelles.

D'un foible enfant il a le front timide,
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Protée à toute heure, en tous lieux,

Sous un faux masque il abuse vos yeux;
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble, captif, il rampe, il s'insinue.
Puis tout-à-coup impérieux, vainqueur,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur,
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte au regard effaré,
Suivent son char de soupçons entouré.

Peut-on mieux peindre l'hypocrisie que l'a fait ce même Poëte.

Humble au-dehors, modeste en son langage,
L'austere honneur est peint sur son visage,
Dans ses discours régne l'humanité,
La bonne-foi, la candeur, l'équité,
Sa cruauté parêt douce & tranquile,
Ses vœux au Ciel semblent tous adressez,
Sa vanité marche les yeux baissez,
Le zéle ardent masque ses injustices,
Et sa molesse endosse les cilices.

Tour d'un filou.

¶ Un filou étoit à Paris dans une boutique, où plusieurs personnes étoient assemblées, le Marchand à cause de la nuit venoit de fermer, & comme il alloit congédier tout le monde, on entama une conversation qui suspendit son dessein, on parloit des tours subtils, adroits des voleurs; le filou alors prit la parole, & dit: Messieurs, je vais vous raconter une

gentillesse d'un voleur assez plaisante. Il étoit dans une Boutique comme celle où nous sommes ; voici comme il s'y prit pour voler deux flambeaux d'argent. Le filou feignant de représenter ce qu'il racontoit, mit son chapeau sur un bureau, prit les deux flambeaux d'argent qui y étoient, il les éteignit, en disant que le voleur en avoit usé ainsi, & puis, dit-il, il les emporta : notre Historien les emporta aussi gagnant l'allée qui conduisoit dans la rue. Il se déroba bien vîte à ses Auditeurs, qui attendant qu'il revînt, furent quelque tems sans s'imaginer que le voleur eût voulu faire un larcin ; quand ils ouvrirent les yeux, il ne fut plus tems de courir après lui.

¶ Le Guignard, dit-on, est un manger délicieux ; on ne trouve cette espece d'oiseau que dans le Pays de Chartres. Deux Gascons qui aimoient les bons morceaux, se rendirent exprès dans cette Ville pour y manger du Guignard. Mais ils y arriverent lorsque la saison de ces oiseaux étoit passée ; ils ne purent en trouver qu'un, quelque perquisition qu'ils fissent ; alors l'un deux dit : Il ne faut point Gasconnade.

le partager, il faut que l'un de nous le mange tout entier, gardons-le pour le lendemain, celui qui aura fait le plus beau ſonge mangera ſeul ce mets friand ſans en faire part à l'autre ; la propoſition eſt acceptée. Nos Gaſcons après avoir ſoupé ſe couchent. Le plus gourmand ſe leva fort matin, fit rôtir le Guignard & le mangea ; il alla enſuite éveiller ſon camarade, qui dès qu'il ouvrit les yeux lui dit : Le Guignard doit être pour moi, car j'ai ſongé qu'un chœur magnifique d'Anges m'enlevoit & me conduiſoit avec pompe dans la gloire ; l'autre l'interrompit, en lui diſant : Je t'ai vu quand tu prenois ton eſſor vers le Ciel, & alors ai-je dit, il ne ſe ſoucie pas du Guinard, il aura bien d'autres mets délicieux dans la gloire, & je ſuis allé dans la cuiſine, où j'ai fait mettre le Guignard à la broche ; dès qu'il a été rôti je l'ai mangé en admirant le bonheur ſuprême dont tu jouiſſois.

Bon conſeil donné à un Plaideur.

¶ M. le Premier Préſident de Lamoignon avoit un Gentilhomme de ſes parens pour qui il s'intéreſſoit extrêmement : ce Gentilhomme avoit deux grands procès ſur les bras. M. de

Lamoignon assembla chez lui trois fameux Avocats, à qui il demanda leur sentiment sur les deux procès; ces Jurisconsultes après les avoir bien examinés le Gentilhomme présent, jugerent que l'un des deux étoit bon, & que l'autre étoit mauvais. Dès qu'ils se furent retirés, M. de Lamoignon dit à son parent, voici ce qu'il faut faire, accommodons le bon procès, il ne le faut pas hazarder: dans un accommodement vous aurez toujours un parti avantageux, parce qu'on ne choisira que des arbitres habiles, au lieu que dans la Justice on compte les voix, on ne les pese point, les suffrages des ignorans prévalent par le nombre, & font gagner de mauvaises causes. A l'égard du mauvais procès, il le faut plaider, nous le gagnerons peut-être, on le sollicitera, on se servira d'un habile Avocat qui pourra faire illusion aux ignorans. En un mot il le faut risquer, parce que par l'accommodement on ne vous feroit pas un grand avantage; le conseil fut suivi, l'événement le justifia, l'accommodement rendit presque autant au Gentilhomme que s'il avoit gagné sa cause, & le mauvais procès réussit par

hazard, grace à l'ignorance des Juges. Je regarde le procès comme un jeu, où le plus habile, où le plus heureux gagne la partie.

Trait d'un Gascon.

¶ Un Gascon Parasite qui étoit dans le Service avoit soin de se trouver toujours à la table du Général ; il étoit si diligent & prenoit si bien ses mesures, que malgré la foule des aspirans il sçavoit toujours occuper une place. Le Général fatigué des assiduités de ce Gascon, voulut adroitement le chasser. Monsieur, lui dit-il, dès que le Gascon fut assis à table : Sçavez-vous faire l'Exercice ? Apparemment qu'oui, dit le Gascon. Hé bien, dit le Général, faites donc un demi-tour à droite. Le Gascon toujours assis sans quitter sa chaise fit le demi-tour : Faites un demi-tour à gauche ? continua le Général. Le Gascon exécuta l'ordre : Allez-vous-en, poursuivit le Général. Ah ! Monsieur, lui dit le Gascon, vous avez oublié l'ordre de l'exercice, il falloit me dire, Remettez-vous : en disant cela il se remit à table avec une extrême promptitude.

¶ Bouchet rapporte ce Quatrain.

Au tems passé dans l'âge d'or,
Crosse de bois, Evêque d'or ;

En ce tems sont autres les loix,
Crosse d'or, Evêque de bois.

¶ Un Payſan alla conſulter un Avocat, ſur un Procès qu'il vouloit entreprendre. Il tenoit ſon écu à la main, & il témoignoit qu'il ſouhaitoit avec ardeur, que le conſeil fût conforme à ſon envie. L'honneur d'un Avocat ne lui permet pas d'avoir cette lâche complaiſance pour le client qui le conſulte, dût-il être privé de ſon honoraire. Le Payſan s'adreſſa à un Avocat, qui ſourd à tous les ſignes muets qu'il lui faiſoit, le condamna. Il rengaina ſon écu, tira ſa revérence, s'en alla. L'Avocat piqué de l'injuſtice du Manant, vit bien qu'il falloit ruſer pour n'être pas dupe : Il appella le Payſan qui étoit dans ſa cour, & le fit remonter : Mon ami, dit-il, dès qu'il le vit, toutes les affaires ont deux faces ; je viens de refléchir ſur la vôtre, & en la regardant ſous un certain côté, je juge que vous la pourrez gagner : il lui apporta une raiſon frivole qui parut excellente au Payſan, qui charmé du conſeil doubla la doſe ; au lieu d'un écu, il en donna deux à l'Avocat.

Leçon donnée à un Payſan.

Celui-ci lui dit alors : Je vous ai donné deux conſeils, vous n'avez pas payé le premier, vous avez payé le ſecond ; gardez-vous bien de le ſuivre : car il eſt mauvais, mais ſuivez le premier, c'eſt le bon. Si le Payſan eût oſé, il auroit demandé qu'on lui rendît ſes deux écus, mais il fut ſi étonné qu'il ſe retira ſans rien dire.

Palaprat met cette hiſtoire ſur le compte de ſon pere qui étoit Avocat.

La valeur des Cloches.

¶ M. Maſure, Curé de Saint Paul, diſoit en parlant des cloches de ſon Egliſe : *Tantùm valent quantùm ſonant.* Elles ne valent qu'autant qu'elles ſonnent.

M. de Sillery ne veut pas être jugé.

¶ M. de Sillery Chancelier, accuſé auprès d'Henri IV. de concuſſion, de péculat, dit à ce Monarque qui lui demanda s'il vouloit qu'on lui fît ſon procès : *Non intres in judicium cum ſervo tuo, quia non juſtificabitur in conſpectu tuo omnis vivens.* N'entrez pas en jugement avec votre ſerviteur, parce que nul ne peut être juſte en votre préſence. Apparemment M. de Sillery ne ſe ſentoit pas la conſcience fort nette.

Bon mot de Pie IV.

¶ On parloit de la pluralité des Bénéfices devant Pie IV. & comme on la

condamnoit : Je ne ſuis pas dans ce cas, dit le Pape, car je n'en ai qu'un.

¶ Alfonſe Roi d'Arragon, diſoit : Les Livres ſont parmi mes Conſeillers ceux qui me plaiſent davantage ; la crainte ni l'eſpérance ne les empêchent point de me dire ce que je dois faire. Sentimens d'Alfonſe Roi d'Arragon.

Le même Roi diſoit que les Conſeillers des Princes pour ſe bien détacher des intérêts particuliers devroient ou être Rois, ou en avoir l'eſprit & le cœur.

¶ M. de Lamoignon Premier Préſident, diſoit que la plus facheuſe circonſtance d'un procès criminel pour un accuſé coupable, étoit ſa préſence dans le tems qu'on inſtruiſoit ſon procès.

¶ Un Poëte préſentant des Vers Latins rimés à Léon X. qui étoit Poëte, ce Pape lui repartit ſur le champ en mêmes rimes. Ce Poëte fit cet impromptu : Heureuſe repartie.

Si tibi pro numeris, numeros fortuna dediſſet,
Non eſſet capiti tanta Corona tuo.

Si le ſort eût payé tes Vers par d'autres Vers,
On ne te verroit pas maître de l'Univers.

Le Pape excité fit sentir sa libéralité au Poëte.

Jolie pensée du Cardinal du Perron.

¶ Le Cardinal du Perron est le premier qui a dit en parlant d'une réponse de Coëffereau : Elle n'auroit pas été si longue, s'il eût eu le loisir de la faire plus courte. Pascal dans sa seiziéme Lettre des Provinciales a mis en œuvre la même pensée. Je suis surpris que le Pere Bouhours qui s'est fait un plaisir de découvrir les larcins de plusieurs Auteurs, ait passé celui-là sous silence ; il étoit bien dispensé de traiter Pascal en ami.

Plaisanterie d'un Poltron.

¶ Le célébre Duc de Guise qui fut Chef du Triumvirat Catholique, reprocha à Villandry, que quoiqu'il fût armé de toutes piéces, on ne l'avoit trouvé nulle part dans un combat qui venoit de se donner. Je vous prouverai, lui dit fierement Villandry, que je m'y suis trouvé, & même dans un endroit où vous n'eussiez osé paroître. Le Duc piqué de ce reproche lui alloit répondre vivement, lorsque Villandry l'appaisa en lui disant : J'étois, Seigneur, avec le bagage, où votre courage ne vous eût jamais permis de vous cacher.

¶ Un jeune Seigneur disputoit contre le Cardinal de Berulle, & soutenoit qu'il ne croyoit point de démons; sa grande raison étoit qu'il n'en avoit point vûs. Si cette raison-là étoit bonne, lui dit le Cardinal, je serois bien fondé à croire que vous n'avez ni esprit ni jugement, car je ne vois rien de tout cela.

Bon mot du Cardinal de Berulle.

¶ Le Marquis de Leganès Gouverneur de Catalogne ne réussit point dans la défense de cette Province; il écrivit à Philippe IV. Sire, deux personnes ont gâté toutes vos affaires; le Comte Duc d'Olivarès en me promettant merveilles, & moi en le croyant.

Le Marquis de Leganès avoue sa faute.

¶ La Marquise de Liche ayant été avertie que son mari faisoit venir pour sa Courtisane un étoffe magnifique, elle la fit enlever & s'en fit faire un habit: elle le montra ensuite à son mari, & lui en demanda son sentiment. Voilà un belle étoffe, dit le mari piqué, mais elle est mal employée. Tout le monde en dit autant de moi, repartit froidement la Marquise. Elle n'étoit pas de l'humeur de la Duchesse d'Holstein, dont le mari étoit fort coquet, elle disoit: Je ne

Femmes dont les maris sont coquets.

me ſoucie pas que mon mari promene ſon cœur pendant tout le jour, pourvu que le ſoir il me le rapporte.

Grands appointemens mal payés.

¶ Deux jeunes Seigneurs s'entretenoient ſur les gages qu'ils donnoient à leurs domeſtiques; l'un d'eux dit: Je donne cent piſtoles à mon Maître-d'Hôtel, un autre dit qu'il en donnoit deux cens; Et moi, dit un de ces Meſſieurs: Je donne quatre mille livres au mien. On ſe récria là-deſſus, ces gages parurent exhorbitans. Quelqu'un de la compagnie s'aviſa de lui demander; Mais le payez-vous? Oh non, dit-il.

Bon mot ſur Philippes II.

¶ Un homme de qualité voyageant en Eſpagne, alla voir l'Eſcurial; & comme il viſitoit ce Couvent ſuperbe, le Supérieur qui le conduiſoit lui dit, que le Roi Philippes II. l'avoit fait bâtir pour ſatisfaire à un vœu qu'il avoit promis d'accomplir, s'il étoit victorieux à la bataille de Saint Quentin. Mon Pere, dit le Voyageur, il falloit que ce Roi eût bien peur lorſqu'il fit un ſi grand vœu.

Bon mot de Louis XI.

¶ Louis XI. compara un homme qui avoit un belle Bibliothéque qu'il ne liſoit point, à un boſſu qui porte ſa boſſe derriere le dos ſans qu'il la voie jamais.

¶ Ce Prince qui n'avoit d'autre conſeil que ſa tête donna lieu à un bon mot du Sénéchal de Brezay, qui lui dit le voyant monté ſur une haquenée : Sire, vous êtes monté ſur la plus forte bête de votre Royaume : Comment cela ? dit le Roi : C'eſt qu'elle porte Votre Majeſté & tout ſon Conſeil.

Bon mot ſur Louis XI.

¶ Le Cardinal de Mazarin faiſoit long-tems attendre les graces qu'il promettoit : on diſoit qu'on lui étoit plus obligé qu'à un autre, parce qu'en faiſant plaiſir de ſi mauvaiſe grace, il diſpenſoit de la reconnoiſſance.

Le Cardinal de Mazarin obligeoit de mauvaiſe grace.

¶ M. le Maréchal de la Meilleraye paſſant par Angoulême, fut harangué par le Maire de la Ville qui lui fit un beau diſcours, dont le Maréchal fut fort ſatisfait : en repaſſant par la même Ville le même Orateur le harangua ; mais ce ſecond diſcours étoit très-inférieur au premier ; le Maréchal lui témoigna ce qu'il en penſoit. Ce n'eſt pas ma faute, Monſeigneur, dit naïvement le Maire, c'eſt la faute de celui qui m'a compoſé ces deux harangues, prenez-vous-en à lui.

Orateurs dont on compoſe les harangues.

¶ M. de Verdun Premier Préſident

tint à-peu-près le même langage : sa mémoire lui fit faux bond dans une harangue qu'il prononçoit. La peste, dit-il, de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il fait si longue ?

Modestie d'un Officier.

¶ Un Colonel avoit battu un gros parti ennemi avec une petite troupe. Il avoit fait des merveilles, & avoit joué parfaitement le rolle de Capitaine & de Soldat. Comme chacun racontoit ses exploits au Général, le Colonel gardoit le silence. A en juger par le récit que cette troupe faisoit, toute la gloire étoit pour elle, sans qu'on en fît aucune distribution au Colonel ; le Général lui demanda à la fin : Et vous, Monsieur, qu'avez-vous fait ? Pour moi, Monsieur, dit-il, j'y ai été tué.

Tout le monde craint la mort.

¶ On dit, Cet homme ne craint pas la mort. Cette expression peut avoir deux sens. Cette crainte comprend ou la séparation de l'ame d'avec le corps, ou les suites de cette séparation qui font le passage à un autre vie, ou si l'on veut le séjour dans un autre monde. Nul homme, quelque intrépide qu'il soit, qui ne frémisse dans le moment de cette séparation, s'il n'a pas perdu le sentiment ; ainsi il est faux

que dans ce sens-là on ne craigne pas la mort.

Dans la seconde opinion on s'attache à la Religion : l'on craint toujours la mort, parce que notre Religion nous inspire de faire notre salut avec crainte & tremblement, qu'elle nous dit que personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine ; & qu'on peut par conséquent appréhender d'entrer dans une vie malheureuse ; mais la crainte que la Religion nous inspire est toujours mêlée d'espérance, elles subsistent ensemble & s'entretiennent l'une & l'autre.

On peut toujours assurer que dans quelque sens qu'on entende cette expression, *la mort*, ou la séparation de l'ame d'avec le corps, ou ses suites, dans quelque état que l'on soit, quelque opinion qu'on ait embrassée, l'on craint la mort. Que veut-on dire quand on dit d'un brave homme, d'un Chrétien parfait qu'ils ne craignent pas la mort ? On veut dire que cet intrépide, quoique sensible à cette séparation, ne perd pas le jugement, & ne laisse pas de faire son devoir dans un grand danger ; que le Chrétien parfait, quoiqu'il tremble, ne se dé-

courage point dans les horreurs de la mort, & entre avec confiance dans la région de l'éternité.

¶ Arlequin en parlant d'un Eſpagnol qui avoit une Litanie de noms, dit : Il faut que cet homme-là ait eu bien des peres, puiſqu'il porte tant de noms. J'aime mieux la réponſe naïve que fit un Hôte à un Eſpagnol qui heurta la nuit à ſon hôtellerie : il lui demanda par la fenêtre qui il étoit, l'Eſpagnol enfila la Kirielle de ſes noms. L'Hôte l'interrompit en lui diſant : Retirez-vous, je n'ai point de lit pour tous ces gens-là. §

Eloge de M. de Meſmes, Premier Préſident.

¶ M. de Meſmes Premier Préſident du Parlement avoit gagné tous les cœurs. Une politeſſe exquiſe faiſoit ſon caractére. Voici l'éloge que Damon a fait de ce premier Juge :

Tu vois un Magiſtrat digne Tuteur du Roi *,
Chef du Sénat auguſte où Themis rend ſa loi :
Du célébre Davaux nous retraçant la gloire,
Il finit le tableau que nous en fait l'hiſtoire,
Les eſprits ſont frapés d'un rapport ſi parfait,
L'on diroit en voyant ce fidéle portrait,

§ Malgré la plaiſanterie nous n'avons qu'un pere.
* Le Parlement prend le titre de Tuteur des Rois pendant leur minorité.

Que l'esprit de Davaux chez de Mesmes repose,
Platon croiroit y voir une Metempsycose.

¶ Le Prince de Conti bisaïeul de celui-ci, porta ce jugement sur les fameux Sonnets de Voiture & de Benserade qui étoient en concurrence. Jugement du Prince de Conti sur deux Sonnets célebres.

L'un est plus grand, plus achevé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Le premier jugement est pour le sonnet de Voiture, & le second jugement est pour le sonnet de Benserade. C'est donner une préference délicate à ce dernier ouvrage. Le Pere Tarteron Jésuite qui nous a traduit Horace & Juvenal, a appliqué ces deux Vers à ces deux Auteurs : le premier est pour Horace, & le second pour Juvenal.

¶ Il faut plutôt songer à amasser du bien pour mourir que pour vivre, parce que le bien est nécessaire pour être malade tranquillement & mourir sans inquiétude. Réflexion sensée.

¶ Voici la peinture qu'on a faite de la vie que menent ceux qui prennent les Eaux à Bourbon. La vie de ceux qui prennent les Eaux à Bourbon.

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chere,

Du Médecin Griffet demander le conseil,
Voir de mille perclus le funeste appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misere.

Si-tôt qu'on a diné ne sçavoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du Soleil,
Se garder du serein, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire.

Quoi qu'on meure de faim n'oser manger son sou,
Tendre docilement les pieds, la main, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braise.

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise:
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

Femme hautaine mise à la raison.

¶ Une femme hautaine avoit épousé un Gentilhomme; elle avoit pris un si grand empire sur son mari, qu'il souffroit d'être traité comme un domestique, elle l'avoit relégué dans un grenier; dans les écussons de leurs armes adossés l'un contre l'autre, elle avoit fait mettre le sien à droite; elle ne vouloit pas que son mari commandât à ses enfans, qu'il leur parlât mê-

me familiérement : Point de comparaiſon, lui diſoit-elle, entr'eux & vous, ne vous oubliez point. On ne ſçavoit ce qu'on devoit le plus admirer ou l'extravagance de cette femme, ou la docilité du mari qui dégéneroit en imbécillité. Etant devenue veuve, elle épouſa un Officier qui entreprit de domter ſon arrogance. Dès le lendemain de ſa noce il lui dit : Madame, je veux partir pour ma campagne, diſpoſez-vous à y aller ; elle réſiſta ; l'Officier lui dit, Je le veux, vous partirai abſolument, ou vous éprouverez, je ne dis pas ma colere, mais ma fureur. Il monte en même tems à cheval, il fait prendre ſa femme & la fait mettre en croupe derriere lui malgré elle. Je vous prie, Madame, lui dit-il d'un ton ſec, ne m'obligez point à venir à des extrêmités fâcheuſes. Dans ce tems-là un fort beau chien de chaſſe d'un grand prix faiſoit fête à ſon Maître qu'il voyoit à cheval, il s'élançoit ſur lui pour le careſſer, & exprimoit ſa joie par ſes aboiemens réitérés ; le Maître lui dit bruſquement : Retire-toi, & comme le chien n'obéit point, il lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, &

l'étendit roide mort. Cela rabatit la fierté de la Dame, elle rentra dans elle-même, & craignit un pareil sort si elle résistoit davantage à son mari; elle se laissa conduire en gardant un profond silence. Quand il fut à deux cens pas de son Château, il descendit de cheval, & aida sa femme à descendre, sous prétexte qu'il avoit bronché plusieurs fois, il lui fit la même destinée qu'au chien. La femme fut alors entiérement vaincue par ces deux exemples d'une insigne brutalité. Ils arriverent enfin au Château: après le souper il s'allerent coucher, il s'enferma avec elle dans la chambre, il se fit déchausser par sa femme qui n'osoit pas lever les yeux sur lui, & qui ne faisoit aucun mouvement qu'il ne l'eût ordonné. Ensuite il lui dit: Madame, asseyez-vous; quand elle eut pris un siége il la déchausa à son tour. Je suis bien aise, lui dit-il, Madame, de vous apprendre que je vous rendrai les mêmes devoirs que vous me rendrez. Je ne veux point dominer sur vous, mais je ne veux pas que vous dominiez sur moi. Je ne vous souffrirai pas la moindre hauteur, je ne m'en permettrai aucune à

vôtre égard ; ſoyez raiſonnable, je le ſerai, ſoyez déraiſonnable, je ſerai le plus brutal de tous les hommes, je meſurerai ma complaiſance à la vôtre, & je vous prendrai pour modele de mes bonnes manieres. Il fit ſuccéder enſuite le rolle d'un amant à celui d'un brutal, & dans les tendres careſſes du mariage, il ſe montra un mari paſſionné. Elle comprit qu'elle ſeroit très-heureuſe ſi ſa raiſon prenoit le deſſus. Elle ſe fit autant eſtimer qu'elle avoit été mépriſée.

Naïveté.

¶ Les Négres qui ne comprennent point l'art d'écrire, croient qu'une lettre eſt une eſpéce de magie. Un Négre dans la Martinique qui avoit fait un vol à un François, fut envoyé avec une Lettre à un autre François pour être châtié. Celui-ci, à qui la Lettre s'adreſſoit, l'ayant lue, lui particulariſa d'abord toutes les circonſtances de ſon vol : le Négre qui le vit ſi bien inſtruit diſoit, Le papier eſt ſorcier, à peine ce Monſieur l'a-t-il vu qu'il a ſçu tout ce que j'ai fait : il fut puni comme il le devoit être.

¶ Le même Négre fut chargé de porter ſix bouteilles de vin à un François, il fut tenté en chemin d'en boire

une : afin de tromper la vigilance de la Lettre qu'il portoit qu'il appelloit le papier ſorcier, il la cacha bien, il expédia enſuite ſa bouteille, & l'enterra, après quoi il alla reprendre ſa Lettre ; quand il fut arrivé, celui à qui il la rendit ne voyant que cinq bouteilles, lui demanda où étoit la ſixiéme ? Comme il vit le Négre embarraſſé : Ah ! lui dit-il, tu l'as bue ; alors le Négre qui avoit apperçu que ce François n'avoit eu cette connoiſſance qu'après avoir lu la Lettre, s'écria : Ce diable de papier, quoique je l'euſſe caché, a deviné ce que j'ai fait.

Homme qui entend bien raillerie.

¶ Le Sieur de Sauverin entend bien raillerie, on ne le déconcerte pas facilement. On entreprit dans une compagnie de le faire paſſer pour impuiſſant. En bute à tous les traits de pluſieurs Cavaliers & de pluſieurs Dames, il ſoutint l'aſſaut avec beaucoup de fermeté, & faiſoit de tems-en-tems de vigoureuſes ſorties ſur ſes adverſaires ; l'un lui diſoit : Perſonne n'eſt plus propre que vous à être Juge, car on dit qu'un Juge doit toujours être neutre, voilà votre caractére. L'autre lui diſoit : Comme dans le Jugement

dernier tous les hommes reſſuſciteront, & que ceux qui ont quelque imperfection auront alors un corps parfait, je crois que vous attendez ce jugement-là avec une grande impatience. Une Dame ajouta : Monſieur, qu'on peut dire mort, quoiqu'il ſoit vivant, fera alors deux réſurrections. Une autre Dame dit : On pourroit faire l'Epitaphe de Monſieur dès à préſent en écrivant ſur lui-même : Cy gît juſqu'au jour du Jugement. Comme on le traita d'original, la même Dame qui venoit de le railler : C'eſt un original, dit-elle, dont on ne peut tirer de copies ; enfin il tint toujours bon, & ne s'étonna pas de l'orage des railleurs ; il le ſoutint parfaitement bien tant qu'il dura.

¶ Un Gentilhomme étoit fort exact à payer l'argent qu'on lui prêtoit ſur ſa parole ; mais il ne payoit qu'à la derniere extrêmité celui qu'on lui prêtoit ſur ſon obligation. Il diſoit que l'argent prêté ſur ſa parole étoit prêté à ſa perſonne, mais que l'argent prêté ſur une obligation étoit prêté à la Juſtice, ainſi que c'étoit à elle à faire payer ces ſortes de créanciers.

Débiteur exact à payer quand on ſe fioit à lui.

Le faste inconnu dans le dernier siécle.

¶ M. de Longueil a un bail de son Trisaïeul maternel Premier Président, passé avec son Fermier, où il est stipulé que ce Rentier sera tenu la veille des quatre bonnes Fêtes de l'année, & au tems des vendanges de lui amener une charrette couverte avec de bonne paille fraîche dedans; afin que Marie Sapin femme de ce Magistrat, & Geneviéve sa fille puissent s'asseoir commodément; comme aussi de lui amener une ânesse pour porter leur Chambriere, pendant que lui Premier Président marcheroit devant monté sur une mule, accompagné de son Clerc qui iroit à pied à ses côtés. Quelle distance de la simplicité de nos peres au luxe qui régne à présent!

Caractére d'un bon ami.

¶ M. N**, Avocat au Parlement, est le plus cordial de tous les amis. Il semble que la Fontaine ait fait son portrait dans ces Vers:

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même,
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Convenons que les qualités du cœur parent

parent bien un honnête-homme. M. N**, selon moi, est orné superbement.

¶ Voici une relation de la premiere campagne de Damon. Il a composé cette Lettre à dix-huit ans. Il faut observer que l'enjouement qui y régne est celui d'un homme qui est dans la premiere jeunesse.

Recit de la premiere Campagne de Damon.

A Monsieur l'Abbé Cotton.

J'ai été tenté, mon cher Abbé, de faire un petit apprentissage de guerre, & de marcher sur les pas des Césars. M. des Brosses mon ami, Lieutenant des Grenadiers du Régiment de Navarre, m'inspira le dessein de faire la guerre avec lui. Je mis la main plusieurs fois sur mon cœur. Je sentois que j'avois des élancemens de courage qui pouvoient être funestes à nos ennemis. Je m'imaginai que la nature qui ne fait rien en vain, ne m'avoit donné de la bravoure que pour l'employer au service du Roi & de la Patrie. J'allai à la Cour pour me présenter à M. de Barbezieux Ministre de la guerre: Je trouvai plusieurs jeunes gens qui vouloient entrer dans

la même carriere que moi : nous allâmes tous enſemble à l'audience du Miniſtre. Un jeune Gentilhomme dont l'eſprit étoit enſeveli dans la matiere, vouloit être Cornette dans le Régiment de Danlezy, mais il ne pouvoit point retenir ce nom-là : un domeſtique l'exerça en vain pour lui apprendre à le répéter. Je m'offris d'être ſon ſouffleur dans l'occaſion. Alors le Miniſtre parut : ayant demandé à ce ſtupide perſonnage le Régiment où il vouloit entrer, ce Gentilhomme étonné défigura tellement le nom de Danlezy, qu'il le rendit entiérement méconnoiſſable. Je pris la parole, & je dis au Miniſtre hardiment que ce jeune homme avoit le défaut de ne pouvoir pas prononcer, qu'il étoit né bégue, & qu'il avoit voulu dire Danlezy. Cette excuſe fut reçue. Le Miniſtre vint à moi, je ſatisfis aux demandes qu'il me fit ; mais je ne ſçais à quoi je penſai, je ne lui donnai jamais le titre de Monſeigneur, mais ſimplement celui de Monſieur. Le Miniſtre fut ſurpris qu'un aſpirant à la Soulieutenance, tînt avec lui un pareil procedé. Comme il me trouvoit de la hardieſſe & quelques lueurs

d'eſprit, il crut d'abord que j'agiſſois par affectation. Il me fit pluſieurs queſtions pour me déconcerter : il me demanda ſi je voulois ſervir dans le corps, où dans des bataillons de campagne. Ma foi cette demande paſſa ma capacité ; le hazard voulut que je répondiſſe aſſez juſte, en diſant que je voulois ſervir dans le ſecond bataillon. M. de Barbezieux qui dans toutes mes réponſes ne put point arracher le titre de Monſeigneur, jugea que ma faute n'étoit qu'un pur oubli ; il m'accorda ce que je demandois. Tous mes concurrens qui avoient ſollicité comme moi qu'on leur ouvrît la carriere de la gloire, me firent après le départ du Miniſtre remarquer la faute que j'avois commiſe. Je pris le carroſſe d'Arras pour joindre en Flandres le Régiment où je devois entrer : je trouvai dans cette voiture ſept femmes, dont quatre étoient reſpectables par leur vieilleſſe, & trois autres étoient aimables par les agrémens de la beauté & de la jeuneſſe. Je fus placé à la portiere avec une de ces belles perſonnes : c'étoit une griſette qui avoit beaucoup d'éclat, j'en fus d'abord ébloui : je lui fis un petit com-

pliment galant ; elle me répondit en jettant les yeux sur sa mere qui étoit une des vieilles vénérables : Monsieur, laissez-moi. Je continuai la fleurette, la belle me repartit grossiérement, *arimais*. Je fus d'abord étourdi en voyant sortir un si vilain mot d'une si belle bouche : je repris cependant mes esprits, & je poursuivis le langage des douceurs : mais la belle sauvage me regardant avec une fierté stupide, me dit brusquement, *or ça. Arimais* & *or ça* éteignirent mon feu, & je sentis que tous mes sens étoient refroidis auprès de cette belle grossiere. A diner, je liai conversation avec les deux autres jeunes personnes ; c'étoient deux Dames mariées, dont l'une étoit une beauté très-réguliere ; elle étoit très-mélancolique, mais fort judicieuse : la seconde avoit tous les agrémens d'une jolie personne, beaucoup de vivacité dans l'esprit qui la servoit à point nommé dès qu'elle vouloit parler, & lui fournissoit mille plaisanteries, dont les dernieres encherissoient toujours sur les premieres. Ces deux belles me rebuterent d'abord, & me renvoyerent à la grisette qui m'avoit lâché *arimais* & *or*

ça : mais je ne pris point mon congé ; l'on me pardonna la mépriſe que j'avois faite, nous ne ſongeâmes qu'à nous réjouir. La belle enjouée m'excita tellement, que j'étois ſurpris de tous les traits de belle humeur qu'elle m'inſpiroit. Au milieu de tout cela je crois que j'eus quelques impreſſions d'amour : mais à mon âge on ne connoît cette paſſion que par les ris & les jeux. Je fis juſqu'à Lille un voyage fort agréable : la belle mélancolique défraya pluſieurs fois avec eſprit la converſation. Le chagrin des vieilles que nous ne daignions pas appeller dans notre petit commerce, donna encore une nouvelle pointe à nos plaiſirs. Je n'eus pas le loiſir de voir ce qui diſtingue la belle Ville de Lille : je remarquai ſeulement que les rues ſont larges, les maiſons régulières : tout ce qui s'offrit à ma vue m'annonça une Ville digne de ſa réputation. Je pris congé des belles voyageuſes, je fis des complimens reſpectueux aux vieilles, je me rendis à Ypres. Un *Sarabas*, c'eſt-à-dire, une charrette couverte fut la magnifique voiture qui me conduiſit dans cette Ville. Je mangeois à tout moment ; parce que

les cahots terribles qu'on eſſuie ſur le pavé dans le *Sarabas*, précipitent la digeſtion. N'attendez pas, mon cher Abbé, que je vous faſſe une deſcription de la Ville d'Ypres; je vous renvoie aux Dictionnaires Hiſtoriques & Géographiques: mais qu'eſt-il beſoin que je vous y renvoie, vous qui les avez lus & relus? Je vous dirai ſeulement que j'obſervai que dans un cabaret où je logeai, qu'on appelle la Châtelenie, il y a une porte qui s'ouvre également des deux côtés; il ne paroît pas qu'elle ait des gonds: mais quand on l'ouvre d'un côté, elle tient de l'autre, & fait tout le jeu d'une porte qui a des gonds ſcellés dans la muraille. Je joignis l'armée commandée par M. le Maréchal de Villeroy: elle étoit campée à Winandal; elle n'a fait que trois campemens cette campagne; d'abord à Till, puis à Maclem, & enfin au dernier endroit que je vous ai nommé. Le camp de Maclem a fait beaucoup d'honneur à M. le Maréchal de Villeroy: la ſcience avec laquelle il a ſçu s'emparer de ce camp, & s'y maintenir malgré l'ennemi, a perſuadé à tout le monde que ce Général poſſedoit l'art de bien cam-

per, qu'on prétend être une partie des plus utiles de l'art militaire. A votre avis, pour un apprenti guerrier, je crois que je ne défriche pas mal le langage de la guerre, ma foi je n'en défriche pas si bien le Pays. Je fus de *chambrée* avec M. Desbrosses, je reçus presque en arrivant mes Lettres de Soulieutenant: je fus ravi de me voir en commerce avec la Cour, & je commençai à bâtir en idée l'édifice d'une grande gloire. Je voyois de loin le bâton de Maréchal de France, il me paroissoit si petit, que j'avois peine à le discerner. La grande distance qui étoit entre cet objet-là & moi produisoit cet effet. Un Soulieutenant qui veut devenir Maréchal de France a bien du chemin à faire; c'est un voyageur que la nuit surprend avant que d'arriver au gîte, à moins qu'il ne vole avec les ailes de la Fortune.

Je fus reçu Soulieutenant à la tête de la Compagnie: M. Raoussset Major du Régiment pour m'enflammer le courage, me dit que cette nouvelle dignité me mettoit au-dessus de plus de deux cens mille hommes que le Roi avoit sur pied; que j'avois droit de leur commander suivant les occa-

sions. Auriez-vous cru qu'un emploi aussi mince que celui de Soulieutenance fût si élevé ? On peut le comparer à ces feux qui s'élevent au-dessus de la terre à une certaine distance, & qui sont infiniment éloignés des astres du firmament : ces astres, imaginez-vous que ce sont les Officiers Généraux d'une armée. Vous me direz que vous êtes le très-humble serviteur de la Métaphore ; pardonnez-moi celle-là, redressez-moi comme il faut, si je fais une rechute.

Le lendemain de ma réception on m'apprit que je commandois la Compagnie, parce que le Capitaine & le Lieutenant étoient absens. Il me sembloit que la fortune me conduisoit par la main aux honneurs : je me trouvai environné à mon lever d'une troupe de soldats, dont l'un me demanda des souliers, l'autre des bas, celui-ci un chapeau, celui-là du linge. Je fus surpris de me trouver à mon âge pere de famille & d'une famille si nombreuse : mais comme je voulois avoir les honneurs sans avoir les charges, j'envoyai tous ces enfans que la guerre me donnoit se pourvoir ailleurs. M. Desbrosses me représenta que mon

procedé n'étoit pas dans les régles, que je devois prendre un état de cette petite oie dont chaque ſoldat avoit beſoin, & qu'enſuite je m'adreſſerois au Major, afin qu'il y mît ordre.

Je paſſai quelques jours aſſez tranquillement dans le camp : le métier de la guerre me paroiſſoit fort doux : Quoi ! diſois-je, ſi on fait ſon chemin de la ſorte, voilà un chemin bien uni. Il y avoit cinq ou ſix Officiers ſubalternes du Régiment qui rodoient autour de moi, je les trouvois à tous momens aux environs de ma perſonne, ils vouloient ſonder ma bravoure. Quand on entre dans un vieux Régiment, il faut faire ſes preuves de courage comme on fait ſes preuves de Nobleſſe quand on veut entrer à Malte, & il faut dans le Régiment de Navarre que vos titres de bravoure ſoient en bonne forme. Dès que la valeur cloche un peu on la congédie ; elle peut, ſi bon lui ſemble, aller boiter dans quelque Régiment de Salade : Je me tins cela pour dit, & je cherchai les occaſions de perſuader que j'avois du courage. J'appris bientôt chez le Major qu'on devoit faire un détachement de l'armée pour ſou-

tenir un grand fourrage, & qu'une partie de ce détachement qui étoit de ſix cens hommes, ſeroit compoſée d'une troupe du Régiment de Navarre. Je ne fus pas commandé, mais je demandai d'aller comme volontaire dans cette partie d'honneur : on m'accorda ma demande.

Nous partîmes ſur le ſoir, & nous marchâmes tout le reſte du jour. Je crus que nous irions coucher ou dans quelque Ville ou dans quelque Village, où nous pourrions faire bonne chere, & nous repoſer commodément. M. Deſbroſſes qui marchoit avec moi, avoit la petite malice de me diſſimuler notre ſort. Quel fut mon étonnement ! quand je vis que nous fîmes alte en pleine campagne pour y paſſer la nuit ; & que nous étions deſtinés à avoir la terre pour matelats, des petites collines qui nous environnoient pour rideaux, & pour ciel-de-lit, le ciel même avec toutes les étoiles. Comment, diſois-je, la gloire & la miſere logent également leurs Officiers. La dureté de mon lit fut cauſe que je dormis d'un ſommeil fort léger. Je m'attendois que j'allois être viſité de quelque fluxion ou de quelque

rhume, & j'aurois volontiers composé pour un simple enchifrenement, dont j'aurois été quitte par quelques éternuemens qui m'auroient procuré bien des saluts à droite & à gauche : mais ma bonne fortune me sauva non-seulement le rhume, mais encore la petite oie du rhume. Le jour en se levant nous vit en marche. Aussi il faut tout dire, nous ne fûmes pas long-tems à notre toilette. Nous fûmes éveillés, habillés & à cheval en aussi peu de tems qu'on emploieroit à vous dire, La peste vous creve, M. l'Abbé. Excusez la comparaison, c'est pour vous rendre la chose plus sensible. Tréve de plaisanterie, nous entrons dans le serieux.

Nous avançons & nous arrivons enfin auprès de l'Abbaye d'Ingelmunster, où il étoit question de faire le fourrage. M. Saillant Capitaine aux Gardes, & M. Dupont Capitaine de Grenadiers du Régiment nous rangerent en baraille. Je remarquai que les Officiers étoient placés quelques pas devant les Soldats, & étoient par conséquent plus exposés qu'eux.

On se disposa ensuite à forcer le Château. Il me sembla que tous les

Officiers étoient recueillis, & qu'ils donnoient toute leur attention à l'affaire à laquelle ils alloient travailler. Je trouvois que cette attention leur allongeoit le visage, que leurs traits se grossissoient, ils étoient pâles. Quelque brave que l'on soit, ma foi dans le danger nature pâtit, mais le courage surmonte tout; & cette premiere crainte dont l'ame est saisie n'altere point le jugement, & lui laisse toute la liberté d'agir & de prendre le meilleur parti. J'ai ouï-dire aux plus braves gens que ceux qui disent que le danger ne fait sur eux aucune impression, sont des fanfarons. Nous mîmes une marque blanche à nos chapeaux, & je me dis à moi-même:

Allons ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

Les ennemis qui étoient dans le Château au nombre de 150, nous firent d'abord essuyer le feu d'une petite mousqueterie qui ne fut pas indifférente. Je causois avec un Grenadier du Régiment qui s'étoit approché de moi, lorsqu'une balle de mousquet le vint apostropher, & lui donna directement au beau milieu du front. J'en-

tendis le bruit ſourd de la balle qui me ſiffla aux oreilles, puis mon homme après que ſa tête eût fait quelques mouvemens, comme ſi elle eût menacé quelqu'un, tomba roide mort. Je ne pouvois pas croire que la mort pût jouer de pareils tours ſans dire gare. Je dis à M. Deſbroſſes : Je crois, mon Dieu, que ce Grenadier eſt ivre. Il me dit : Hé oui, nous pourrions bien vous & moi tomber dans une pareille ivreſſe, tenons-nous bien. Dans le moment j'apperçus que ce Grenadier avoit de cette même débauche pluſieurs camarades qui tomboient çà & là dans les rangs. J'admirai ſur-tout la diligence avec laquelle les valets-de-chambre déshabillent à l'armée. Car tous les Soldats qui étoient tombés morts furent dans un inſtant dépouillés. Je ne crois pas que la mort puiſſe ſe vanter de s'être emparée d'eux lorſqu'ils étoient habillés. Elle les frapoit, ils étoient nuds.

Comme nous allions eſcalader le Château, j'étois en vérité beaucoup embarraſſé du rolle que j'allois jouer dans cette eſcalade ; c'eſt une confidence que je vous fais, mon cher Abbé, n'allez pas revéler mon ſecret. Je

dis à M. Dupont que je le priois de me dire comment je devois m'y prendre dans cette attaque. Il me répondit en m'appellant par mon nom, vous n'avez point d'eſponton, mais votre épée vous ſuffit, vous monterez une des échelles que nous allons faire dreſſer, vous franchirez les échelons avec une extrême diligence. Le premier ennemi qui ſe préſentera à vous, vous lui plongerez votre épée dans le corps, il tombera : il s'en offrira un autre à qui vous ferez le même *plongement*. Ainſi voilà tout le myſtere, plonger dans le corps de l'un, plonger dans le corps de l'autre : vous voyez bien que cela n'eſt pas difficile à comprendre. J'en conviens, Monſieur, lui répondis-je, toute la difficulté n'eſt que dans l'exécution, nous allons voir comment tous ces *plongemens*-là réuſſiront : je répons pourtant du ſuccès, pourvu qu'on ne plonge pas le plongeur. Je crois que j'aurois parlé plus juſte ſi j'euſſe dit le plongeant : mais on ne choiſit pas les mots dans ces occaſions.

Tout étoit diſpoſé lorſque les ennemis quitterent la partie, ils abandonnerent le Château, ils gagnerent

une redoute qui étoit à un demi-quart de lieue de-là. M. Dupont m'appella & me dit, qu'il me vouloit faire voir l'ennemi dans une mauvaise posture. J'allai à lui. Il me mena sur une petite hauteur où j'apperçus les ennemis qui me fuyoient ; car je m'attribuois cette fuite. Puisque je suis en train, Monsieur l'Abbé, de vous faire des confidences, je vous dirai naturellement que je fus ravi de leur voir prendre ce parti. Je sentis que cela me rafraîchissoit le sang ; encore une fois, cela soit dit sous le sceau de la Confession. Nous fîmes un fourrage très-abondant, & nous retournâmes à notre camp. Cette expédition n'a pas laissé de me faire beaucoup d'honneur, & à bon marché : comme vous voyez. On observa ma contenance, & on jugea, soit que je me fusse bien déguisé, ou soit, comme cela se peut, que je sois brave réellement, on jugea, dis-je, que je m'étois comporté comme un homme plein de courage ; & on disoit que pour un jeune Officier qui voyoit le feu la premiere fois, j'avois bien payé de mine, & on jugeoit encore que j'aurois bien pu payer de ma personne. Si l'on étoit content de moi,

je l'étois bien auſſi. Après cette épreuve, je me confirmai dans la penſée que j'avois d'abord eue que le chemin des Céſars n'étoit point ſi raboteux qu'on le faiſoit. On veut ſans doute, diſois-je en moi-même, faire valoir les Héros par les exagérations que l'on fait des dangers de la guerre, qui dans le fond ne ſont que des jeux.

La Campagne finit peu de tems après, nous nous cantonnâmes, & puis notre Armée prit ſes quartiers d'hiver : notre Régiment fut mis à Béthune, où je me rendis avec mes lauriers qui étoient d'autant plus verds qu'ils n'avoient point été teints de ſang. On m'avoit fort recommandé de veiller ſur la Compagnie, & d'arrêter tous les déſordres. On me dit même que dans les occaſions qui ſe préſenteroient, j'avois au défaut des Officiers une pareille inſpection ſur les Soldats des autres Régimens, je retins bien cette leçon. Un jour que je vis dans la rue pluſieurs Soldats qui avoient l'épée à la main, je courus à eux, ma préſence ſuſpendit le combat. Ils voulurent tous parler à la fois pour me dire leurs raiſons, je

leur imposai silence, & leur ordonnai de me suivre, ils exécuterent mon ordre. Je les menai à la prison où je fis entrer tous les combattans l'un après l'autre, après leur avoir fait rendre leurs armes. Cette autorité d'Officier, sous le joug de laquelle ces Soldats plierent le cou sans peine, flatoit ma petite vanité. Mon cœur étoit aussi enflé, & peut-être davantage que celui d'un Général d'Armée. Après avoir resté quelques jours en garnison, j'obtins mon sémestre, je pris la poste, j'allai me dédommager à Paris des fatigues de la guerre. Voilà la vie d'un Officier, il y a bien du haut & du bas. Dans une Campagne ils encheriront sur les austérités d'un Anachorete : mais dans un quartier d'hiver ils imiteront, & peut-être surpasseront la molleſſe d'un Financier.

Voilà, mon cher Abbé, le récit de ma premiere Campagne. Avouez que c'est-là un petit morceau d'histoire qui pourroit être cousu à la vie d'un Héros ; mais ôtez-en les confidences que je vous ai faites. Si dans la suite quelque Poëte s'avise de faire un Poëme épique de toutes les actions que

je ferai, pourvu que Dieu me prête vie, cette premiere Campagne pourroit donner de la matiere à un premier chant de douze cens Vers tout du moins, qu'en penſez-vous?

Je me ſuis arrêté ſur beaucoup de petites circonſtances: mais paſſez cela à un nouvel Officier charmé de ſon métier. Vous me trouverez plus raſſis dans le récit des Campagnes ſuivantes, & vous admirerez mon phlegme. Pardonnez ici mon feu en faveur de l'ardeur avec laquelle je ſuis,

Votre très-humble, &c.

A Paris, ce 24 Février 1694.

Prédicateur trompé.

¶ Un Prédicateur qui prêchoit l'Avent dans une Paroiſſe de Paris, avoit un génie porté à faire des exagérations outrées. Il dit en parlant contre l'impureté: Autant de coups de pinceau qu'un Peintre donne à une nudité, autant de péchés mortels. Autant de coups de ciſeau qu'il en faut pour conſtruire une ſtatue impure, autant de péchés mortels. Des Peintres & des Sculpteurs qui étoient à ce Sermon eurent recours à un Poëte

pour les venger. Le lendemain dans le tems que le Prédicateur montoit en chaire on lui donna un papier plié ; croyant que c'étoit quelque pauvre famille à recommander aux charités de ſon auditoire, ou quelque dévotion à annoncer ; d'abord qu'il eut achevé l'*Ave Maria*, il l'ouvrit : comme il ſçavoit le ſtile : Meſſieurs, dit-il par avance, vous êtes avertis que .... que .... il ne voulut pas dire le reſte, & fit bien. Au lieu de ce qu'il croyoit trouver dans ce papier, il y avoit ces quatre petits Vers :

Mon Pere, vous êtes ſçavant ;
Mais vous ne prêchez pas de même.
Nous nous contentons de l'Avent,
Ne revenez pas le Carême.

Bourſaut qui eſt le conteur de cette hiſtoriette, a ſans doute été le Poëte.

¶ Le larcin eſt la paſſion dominante des Payſans ; quand on ſe plaint de leurs vols, ils répondent effrontément : Nous ne pouvons prendre qu'où il y a. Quand on conſidere leurs mœurs & leurs caractéres, on juge que ce ſont des hommes manqués, que la nature a ébauchés à la hâte. Paſſion dominante des Payſans.

SECONDE LETTRE.

De Clélie à Damon ſon époux, ou jugement ſur les Poëſies de Madame Deshoulieres.

JE me ſuis nourrie depuis quelque tems des Poëſies de Madame Deshoulieres, & pour t'ôter le goût du mauvais repas que tu as fait, en liſant les Poëſies de Gacon, je te vais regaler de celles d'une Dame qui fait tant d'honneur à mon ſexe.

Je ne trouve point de meilleur modéle que ſes Vers, ils ont l'air d'une belle Proſe ſans être proſaïques, & le coloris le plus beau & le plus gracieux de la Poëſie; ſon expreſſion eſt noble & naturelle, ſans être ni faſtueuſe ni guindée, elle a quelquefois un éclat qui frape. Son principal objet eſt de nous peindre la nature, & de nous en faire des peintures, où la force & la grace ſoient réunies. Quand on voit cette Poëſie où les rimes ſe placent ſi naturellement; & ces Vers, où l'on ne voit ni gêne ni contrainte, on ſouhaiteroit que la Proſe de nos

Orateurs lui reſſemblât. Je ne ſçais s'il y a quelque Poëte qui ait mieux trouvé qu'elle ce caractere d'expreſſion, qui en diſtinguant la Poëſie de la Proſe, les fait reſſembler, ce feu à qui le bon ſens ſert d'aliment, qui brille dans un Vers toujours égal, toujours ſoutenu, & qui aſſujettit ſi bien la rime à la raiſon, que dans le tems qu'elle lui obéit, elle la pare & l'embellit. Mais la vérité de cet éloge ſe ſentira mieux par des exemples.

Dans cette belle imitation que Madame Deshoulieres fait de la premiere Ode d'Horace, elle dit :

Gouverne qui voudra cet immenſe Univers,
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le buveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique,
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Ce morceau nous fait d'abord connoître quel eſt ſon caractére de Poëſie qui n'eſt pas trop *ſaillante*, & qui plaît par une noble ſimplicité. Voulez-vous une deſcription où l'on voye une belle imagination qui brille ſans être trop échauffée ?

Je décrirai dans mes Vers
Entre de haut rochers dont l'aſpect eſt terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds,
Une ſource orgueilleuſe & pure
Dont l'eau ſur cent rochers divers
D'une mouſſe verte couverts
S'épanche, bouillonne, murmure,
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les ruſtiques concerts.

Cela eſt peint avec vivacité: mais les coups de pinceau ſont ſages au milieu du feu qui tranſporte Madame Deshoulieres.

Ce qui donne du relief à cette peinture, c'eſt qu'elle met des ſentimens dans cet ouvrage; elle parle de la Fontaine de Vaucluſe, où Petrarque qui aimoit la belle Laure alloit ſouvent avec elle.

Le tems qui détruit tout, reſpecte leurs plaiſirs,
Les ruiſſeaux, les rochers, les oiſeaux, les Zéphirs
Font tous les jours leur tendre hiſtoire.
Oui, cette vive ſource, en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports

Que Petrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine & son ardeur,
Que Laure malgré sa rigueur
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Voilà le Poëte qui donne une ame aux choses insensibles. Madame Deshoulieres leur en donne une pour inspirer de l'amour. Elle nous fait deviner la défaite de la belle Laure.

Et fit peut-être plus encore.

Ce Vers-là laisse pourtant douter de toute la fragilité de la belle Laure : mais voici cette fragilité bien dévelopée :

Dans cet antre profond où sans autres témoins,
Que les Naïades & les Zephirs,
Laure sçut par de tendres soins
De l'amoureux Petrarque adoucir le martyre.
Dans cet antre où l'amour fut tant de fois vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.

Madame Deshoulieres veut que les lieux témoins des jeux de l'amour

l'enſeignent à qui veut les entendre ; les oiſeaux mêmes travaillent à nous ſéduire.

Les Roſſignols, les Serins, les Pinçons
Repetent ſur un verd ombrage,
Je ne ſçais quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms ſur ces rochers peuvent encor ſe lire,
L'un avec l'autre confondus,
Et l'ame à peine peut ſuffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inſpire.

Quel charme eſt ici répandu !
A nous faire imiter ces amans tout conſpire ;
Par les ſoins de l'amour leurs ſoupirs conſervés
Enflamment l'air qu'on y reſpire,
Et les cœurs qui ſe ſont ſauvés
De ſon impitoyable empire,
A ces déſerts ſont réſervés.

Rien n'eſt plus poëtique, & je ne penſe pas qu'on voye ailleurs une fiction plus tendre & plus gracieuſe... Qui peut ſe défendre de ſe laiſſer gagner à la beauté de ces Vers ? Jamais Madame Deshoulieres ne réuſſit mieux que

que lorſque ſa poëſie reſpire la tendreſſe; elle en rend les ſentimens les plus délicats avec un art qui eſt de la même délicateſſe.

Pourquoi me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir?
Hélas! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre,
Pour remplir vos déſirs, j'attens un moment tendre,
Que ne le faites-vous venir.

Quand une Bergere parle de la ſorte, ſon cœur eſt atteint; pour peu que le Berger étudie les yeux de ſa Belle, il trouvera facilement ce moment dont parle Madame Deshoulieres.

On ne peut pas mieux repréſenter ce qui ſe paſſe dans le cœur d'une femme qui aime bien un infidéle.

Il ne ſent plus pour moi ce qu'on ſent quand on aime,
L'infidéle a paſſé ſous de nouvelles loix,
Il me dit bien encor que ſon mal eſt extrême,
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le diſoit autrefois.

Revenez dans mon cœur paiſible indifférence,

Que l'amour a changée en de cuiſans ſoucis,
Je ne reconnois plus ſa fatale puiſſance,
Et grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tyrcis.

Je ne veux plus l'aimer, ah diſcours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur ;
Amour redonnez-lui le deſſein de me plaire,
Mais quoi que l'ingrat puiſſe faire,
Ne ſortez jamais de mon cœur.

Voilà comme l'amour ſe joue de toutes nos réſolutions ; dans le tems même qu'il nous déchire le cœur, nous ne voulons pas nous défaire de lui. Quel ſecret a un ennemi ſi cruel pour ſe rendre ſi aimable ?

Madame Deshoulieres a bien exprimé encore le même ſentiment dans une Chanſon :

Je croyois que la colere
Avoit dégagé mon cœur ;
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas un fidéle amant
Se propoſe vainement
De m'aimer plus ce qu'il aime ;
S'il ſe mutine aiſément,
Il s'appaiſe tout de même.

Ce combat de la pudeur & de l'amour, d'abord la pudeur a l'avantage; mais l'amour se venge bien, tout cela est bien rendu par ce Madrigal.

Alcidon contre sa Bergere
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit plutôt que le sien,
Un flageolet caché sous la fougere.
La Bergere perdit, & pour ne point payer;
Elle voulut tout employer:
Mais contre un tendre amant c'est en vain qu'on s'obstine,
Si des baisers gagnés par Alcidon,
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

L'amour a besoin de la pudeur pour faire valoir ses graces; peu reconnoissant des services qu'elle lui a rendus, pour récompense il la sacrifie, il l'égorge; quelle ingratitude! la rougueur du visage d'une Belle qui est la couleur de la pudeur, est précisément ce qui la trahit, c'est ce que dit si bien Madame Deshoulieres.

Dans un bois sombre & solitaire,
Iris seule avec son Berger,
Sentit que s'il osoit devenir téméraire,
Elle courroit un grand danger.
La charmante couleur qu'un peu de honte attire,
Sur son beau teint se répandit,

Et le Berger entendit
Ce que la rougeur vouloit dire.

C'eſt une paſſion bien dangereuſe que l'amour, il ſe ſert de tout. Perſonne n'a mieux poſſedé l'art de tout dire ſans rien dire, que Madame Deshoulieres, de mettre un Lecteur ſur les voies, de lui laiſſer deviner ce qu'on ne doit pas dire plus clairement. Qu'on lui ſçait bon gré de ce ménagement! Qu'elle a bien connu notre goût & notre caractére, & qu'elle a bien conſervé les bienſéances du ſexe! c'eſt un grand modéle dans cette fineſſe de l'art d'écrire. Ce qui donne beaucoup de prix à ſes Ouvrages galans, ce ſont les maximes qu'elle y a répandues.

Un peu de jalouſie éveille
Un amour heureux qui s'endort,

Un amant ſur d'être aimé,
Ceſſe toujours d'être aimable.

Quand le cœur ſe tait, Climene,
Tout parle inutilement.

Il en coute moins pour aimer,
Qu'il en coute pour être ſage.

Le deſſein général de plaire,
Fait que nous plaiſons beaucoup moins

Quelque jeune qu'on ſoit quand on a ſçu
bien vivre,
On a toujours aſſez vécu.

Les meſures qu'on prend pour paroître
moins vieux,
Font qu'on le paroît davantage.

Hé qu'il faut de raiſon & de force,
Quand on eſt né voluptueux,
Pour faire avec les ſens un éternel divorce !

Mais une Ode qui reſpire la galanterie, la tendreſſe, & dont les Vers ont beaucoup de douceur & d'harmonie, eſt l'Ode à Climene ; elle lui dit :

On fait bien quand on évite
Une tendre paſſion ;
Mais hélas en eſt-on quitte
En fuyant l'occaſion ?

Votre déſert eſt ſauvage,
Dans un plus ſauvage encor
Angelique fiere & ſage,
Rencontra le beau Medor.

Tout aime dans la nature,
Dans le barbare ſéjour
Où régne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'amour.

Mettez votre cœur en proye,
Aux amoureuſes langueurs,
Il n'eſt de ſolide joye
Que dans l'union des cœurs.

Ce qui eſt de ſingulier dans cette Ode, c'eſt que le Berger dit à ſa Bergere tout ce que l'amour lui peut inſpirer de plus éloquent pour l'engager à aimer ſans la perſuader ; cette éloquence perſuadera pourtant plus d'une Lectrice.

En voilà aſſez pour faire voir que Madame Deshoulieres a manié ce qu'il y a de plus flateur & de plus délicat dans la tendreſſe. Sa Poëſie a des graces ſi naturelles & ſi touchantes, qu'elle inſinueroit la tendreſſe dans le cœur le plus dur.

Mais à mon ſens ce qui éleve Madame Deshoulieres peut-être au-deſſus de tous nos Poëtes, (on me doit paſſer cet éloge en faveur d'une femme, qui eſt la gloire de mon ſexe) c'eſt ſa morale habillée des ornemens de la Poëſie.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont de fauſſes louanges !
Heureux qui ne croit point à de flateurs diſcours !

Penſer trop bien de ſoi fait tomber tous les jours,
En des égaremens étranges.
L'amour propre eſt hélas ! le plus ſot des amours,
Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſes, en crédit,
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

On croit être devenu ſage ;
Quand après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaiſſant feuillage,
On quitte des plaiſirs le dangereux uſage.
On s'abuſe, d'un libre choix
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage.
Et ce n'eſt que l'orgueil dont l'homme eſt revêtu,
Qui tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon eſprit au déſeſpoir,
A quoi donc nous ſert-elle ? à faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir ;
Eſt-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque régle certaine
Qui pût les écarter de nous,

Je trouverois les ſoins qu'elle donne aſſez doux :
Mais rien n'eſt ſi trompeur que la prudence humaine,
Hélas ! preſque toujours le détour qu'elle prend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Eſt le chemin qui nous y mene !

Je tranſcrirois volontiers toute cette Piéce, qui a pour titre *Réflexions diverſes*, parce que toutes les ſtrophes ſont d'un goût exquis. Comme je n'aime pas les Pédans, je te rapporterai ce qu'elle dit dans cet Ouvrage contre eux :

Qui dans ſon cabinet a paſſé ſes beaux jours
A pâlir ſur Pindare, Homere, Horace,
Devroit y demeurer toujours ;
S'il entre dans le monde avec un tel ſecours,
Il y fera faute ſur faute ;
Il portera par tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain ſçavoir vivre, un eſprit agréable
A la honte du Grec & du Latin fait voir
Combien doit être préferable
L'uſage du monde au ſçavoir.

Ailleurs dans une Piéce qu'elle adreſſe à Mademoiſelle Cheron, elle dit avec tant de nobleſſe :

Vaine réflexions, inutile discours!
L'homme malgré votre secours,
Du frivole avenir sera toujours la dupe,
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair,
Et dans la vanité qui sans cesse l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.
N'être plus qu'un peu de poussiere,
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein,
Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang froid une telle matiere.
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver,
Que par un nom célébre il cherche à se sauver
D'une destruction entiere.

M. Nicole dans ses excellens Essais ne traite pas la morale avec cet art & cette délicatesse. Quelque peu de goût qu'on ait pour la Poësie, il n'est personne qui ne soit tenté d'apprendre par cœur ces strophes morales qui ont une si grande beauté. Une mémoire pleine de pareils Vers seroit un trésor.

On croira peut-être que j'ai montré la Poësie de Madame Deshoulieres, sous sa plus belle forme, & que je viens d'étaler ce qu'elle a de plus riche, on se trompe. Là où elle est originale, où l'on ne trouve aucun modéle parmi les Anciens, & où elle n'a

encore eu aucun imitateur, c'eſt dans ſes Idylles. Elle compare les hommes tantôt aux moutons, tantôt aux fleurs, tantôt aux oiſeaux, & tantôt à un ruiſſeau. Elle anime tout cela des traits de la plus belle morale. Qui ne ſçait pas par cœur ſon Idylle ſur les moutons, qui d'une voix unanime a paſſé pour un chef-d'œuvre de Poëſie ?

Son Idylle aux fleurs a de grands charmes pour moi, elle leur dit :

Plus heureux que nous, ce n'eſt pas le trépas
Qui vous fait perdre vos appas,
Plus heureux que nous, vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions, inutiles ſouhaits!
Quand une fois nous ceſſons d'être,
Aimables fleurs, c'eſt pour jamais.

Nous rentrons pour toujours dans le profond repos,
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuſe nuit qui confond les Héros,
Avec le lâche & le parjure.

Elle dit plus bas :

Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs!
Cependant, agréables fleurs,

Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

L'Idylle aux oiseaux commence par une peinture, qui après avoir embelli son imagination, embellit celle de ses Lecteurs :

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides Palais,
L'hiver ne retient plus les Nayades captives;
Les Bergers accordant leur Musette à leurs voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante,
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits,
Mille & mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois,
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.

La Poësie n'a point de pinceau qui peigne plus gracieusement. Madame Deshoulieres s'écrie :

Quel Dieu chasse l'horreur qui regnoit dans ces lieux !
Quel Dieu les embellit ! le plus petit des Dieux,

Fait seul tant de métamorphoses,
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas,
Si l'amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.

Il est l'ame de l'Univers,
Comme il triomphe des hivers,
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs;
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hiver est pour la terre.

Cette comparaison est si sensible qu'elle frape, mais elle frape encore plus un cœur tendre qu'un autre.

Que nous servent, hélas! de si douces leçons!
Tous les ans la nature en vain les renouvelle,
Loin de la croire à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contr'elle,
Nous aimons mieux par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premieres loix.

Que votre sort est différent du nôtre!
Petits oiseaux, qui me charmez,
Voulez vous aimer, vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre,
On ne connoît chez vous, ni vertus, ni défauts,

Vous paroiſſez toujours ſous le même plumage,
Et jamais dans les bois on n'a vu les Corbeaux
Des Roſſignols emprunter le ramage,
Il n'eſt de ſincere langage,
Il n'eſt de liberté que chez les animaux.

C'eſt cette morale qu'elle amene avec tant de graces qui enleve dans ſes Idylles.

Dans ſon Idylle au Ruiſſeau elle commence en diſant :

Ruiſſeau, nous paroiſſons avoir un même ſort,
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre!
Vous vous abandonnez ſans remors, ſans terreur,
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle,
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur;
Près de la fin de votre courſe,
Vous êtes plus fort & plus beau,
Que vous n'êtes à votre ſource.
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

Elle pourſuit la deſcription du Ruiſſeau, & dit enſuite :

Avec tant de bonheur, d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux,
Taiſez-vous, Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature ;
De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une,
Qui ne traîne après ſoi le trouble & la douleur
Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maîtreſſes ;
Mais de ces fatales foibleſſes,
La plus à craindre c'eſt l'amour.
Ses douceurs même ſont cruelles,
Elles ſont cependant l'objet de tous les vœux,
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles,
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de Ruiſſeaux infidelles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre onde :

Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus,
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose,
Dans votre sein il cherche à s'abymer,
Vous & lui jusqu'à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

Après avoir traité les rapports que l'homme a avec le ruisseau & les differences qui les distinguent, elle brode son sujet d'une morale touchante; elle est la premiere qui ait imaginé ce genre d'ouvrage moral allégorique où elle excelle.

Ce qui distingue encore les Ouvrages de Madame Deshoulieres sont les louanges de Louis-le-Grand qu'elle y a répandues par tout; aussi dit-elle dans sa Préface:

Le grand nom de Louis mêlé dans mes Ouvrages,
Les conduira sans doute à l'immortalité.

Il est vrai que ses louanges sont excessives & dégénerent en flaterie; elle met ce Monarque sans façon au-dessus de tous les Héros de l'Antiquité.

Ces Conquérans qu'eurent Rome & la Gréce,
Ces demi-Dieux sur cent lyres chantés,

On eu le ſort que trop de gloire laiſſe ;
On les a crus ſervilement flatez :
Tant de vertus qu'en eux l'hiſtoire aſſemble,
Eſt, diſoit-on, le prix de leurs bienfaits,
Et ſi vous ſeul ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous aſſure,
Vous la rendez croyable en l'effaçant,
Un tel ſecours chez la race future,
Sera pour vous un ſecours impuiſſant.
Quelques efforts que la nature faſſe,
Pour les Héros que ſa main formera,
Loin d'en trouver qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

Voyez de combien Louis-le-Grand, ſelon Madame Deshoulieres, ſurpaſſe tous les Héros, puiſqu'on peut être au-deſſous de lui & les ſurpaſſer : c'eſt ce qu'elle dit au Duc de Bourgogne devenu depuis Dauphin de France.

Tu peux ſans être égal à ton auguſte Ayeul,
Paſſer tous les Héros que l'antiquité vante,

Quelque harmonieux que ſoient ces Vers, quelque grandes que ſoient ces penſées, elles n'ont pas une vraie beauté dès qu'elles ſont outrées. Deſ-

préaux n'a eu garde de donner dans cet écueil, il a comparé Louis XIV. à Auguſte, à Alexandre : mais il ne l'a point mis au-deſſus de ces Héros. Madame Deshoulieres parle ſouvent ſur ce ton flateur quand elle veut louer ce Monarque, non qu'il n'y ait de grands traits dans ſes louanges. Elle dit de lui après avoir loué ſes grandes qualités :

Quoi que le Diadême ait de grand, d'agréable,
Des préſens dont aux cieux on te voit redevable
Le moindre eſt de t'avoir fait Roi.

Et ailleurs :

Quelque ſoit le péril qui menace ſes jours,
On ne ſçait où l'homme ſe cache,
Mais le Héros paroît toujours.

Elle ne parle pas de la ſorte des anciens Conquérans, qu'elle ſemble n'abaiſſer que pour élever Louis XIV. comme ſi elle ne le pouvoit louer qu'à leurs dépens.

Ces ambitieux Conquérans
Pour qui la terre eût été trop petite,
N'étoient pas des Héros véritablement grands,
Une valeur feroce étoit tout leur mérite.

S'ils n'avoient pris le cruel soin
De porter au bout de la terre,
Sans droit & sans pitié le flambeau de la guerre,
Leurs noms si respectés n'auroient pas volé loin.
Athènes dans ses murs, Persepolis & Rome
Ont vu par la grandeur des vices, des forfaits,
Que dans l'oisiveté d'une profonde paix,
Le Héros n'étoit plus qu'un homme.

Cette pensée n'est-elle point l'original de celle de Rousseau ?

Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le Héros s'évanouit.

D'abord on juge que la pensée est plus brillante dans Rousseau, mais on pense toujours que Madame Deshoulieres l'a dit avant lui. Cependant qui le croiroit ? ce brillant même n'appartient pas à Rousseau, il l'a volé à Madame Deshoulieres, en voici la preuve. Elle parle du Philosophe dans une Ode qu'elle adresse à M. L. D. D. L. R. Elle dit qu'aux approches de la mort,

Malgré sa force il montre
L'homme à travers le Héros.

Elle dit plus bas :

C'eſt-là que l'orgueil ſuccombe,
C'eſt-là que le maſque tombe,
Qui couvroit tous ſes défauts.

N'eſt-ce pas la même penſée de Rouſſeau ?

Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le Héros s'évanouit.

Lucrece avoit mis en œuvre la même penſée.

Eripitur perſonâ, manet res.

Rouſſeau ne s'amuſe pas à voler une Hapelourde, mais un Diamant d'un grand prix ; & comment pendant que les Poëſies de cette Dame ſont entre les mains de tout le monde, n'a-t-on pas apperçu le larcin de Rouſſeau ? Convenons que Rouſſeau eſt un heureux voleur : car la ſtrophe où il a mis en œuvre cette penſée qu'il a dérobée, vaut elle ſeule toute l'Ode dont elle fait partie.

Madame Deshoulieres nous a montré qu'elle avoit l'art de badiner, & qu'elle poſſedoit diverſes ſortes de badinages, l'un qui ne fait rire que

dans l'ame, & l'autre qui fait rire du bout des lévres; l'un qui plaît par des images naïves, gracieuſes, heureuſes, l'autre qui ſaiſit par des traits ridicules, facétieux, comiques. Voici un exemple du premier badinage.

Madame Duſſé, fille de M. de Vauban, étoit extrêmement vive, elle étoit dans les premiers jours du printems d'une riante jeuneſſe. M. de Vauban pour exprimer la vivacité de ſa fille, dit: Elle *papillone* toujours, & il pria Madame Deshoulieres de la corriger de ce défaut. Voici comme elle raconte la choſe à Madame Duſſé.

Quelqu'un qui n'eſt pas votre époux,
Et pour qui cependant, ſoit dit ſans vous déplaire,
Vous ſentez quelque choſe & de vif & de doux,
Me diſoit l'autre jour de prendre un ton ſevere
Pour... mais dans vos beaux yeux j'y vois de la colere,
Loin de gronder appaiſez vous;
Ce quelqu'un n'eſt, Iris, que votre illuſtre pere.

Elle *papillone* toujours,
Me diſoit ce grand homme, & rien ne la corrige;

En attendant qu'un jour la raiſon la dirige,
Elle auroit grand beſoin de quelqu'autre ſecours;
Employez tous les traits que fournit la ſatyre,
Contre une activité qui du matin au ſoir
La fait courir, ſauter & rire:
Aſſez imprudemment je lui promis d'écrire.

Elle s'acquitte fort mal de ſa commiſſion, car elle loue l'activité qu'elle eſt chargée de blâmer,

Avecque * quatorze ans écrits ſur le viſage;
Il vous ſeroit beau voir prendre un air ſérieux.
Ne renverſez point l'ordre établi par l'uſage;
Hé, que peut-on faire de mieux
Que de folâtrer à votre âge?
Vous avez devant vous dix ans de badinage,
Qu'il ne s'y mêle point de momens ennuyeux.
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule & ſe partage
Un tems ſi beau, ſi précieux.
Vous n'en aurez que trop, hélas! pour être ſage.

M. de Vauban n'a pas mal choiſi Madame Deshoulieres pour prêcher ſa fille. Mais voici bien pis.

* Avecque quatorze ans, *que qua* Cacophonie.

Tout bien consideré, qu'est-ce que gâte en vous
L'activité qu'on vous reproche ?
Votre esprit n'en est pas moins doux,
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups,
L'insensible qui vous approche.
Vous mene-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il ne faut ?
Non Iris, & plus je raisonne,
Et moins je trouve qu'un tel défaut
Ote les agrémens que la nature donne.
Par exemple voici des faits
Assez connus pour qu'on s'y fonde.
Les Zéphirs, les Ruisseaux ne s'arrêtent jamais,
Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?
Contre elle est-il quelqu'un qui gronde ?
Et voit-on qu'on trouve mauvais
Que ce Dieu que déja vous fourniſſez de traits,
Aille sans cesse par le monde
Troubler des cœurs l'heureuse paix ?

Rien n'est plus ingénieux, & je ne sçais si l'on trouveroit parmi les Anciens des exemples de ce badinage galant. Elle ne s'en tient pas là, elle attaque M. de Vauban.

Que sur ses procedés, Iris, il reflechisse,
Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit permis
De considerer comme un vice
Ce courage agissant qu'en lui le Ciel a mis;

Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque
justice,
Ce ne ſont que nos ennemis.

L'exemple du ſecond badinage, ce ſont des Vers qu'elle envoie à M. Caſe le jour de ſa fête, qui étoit celle de Saint Jean, elle paroît d'abord fort embarraſſée.

Je ne ſçaurois tirer un ſeul Vers de ma tête,
Jean, que dire ſur Jean? c'eſt un terrible
nom,
Que jamais n'accompagne une épithéte
honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne.., où vais-je?
trouvez bon
Qu'en ſi beau chemin je m'arrête.

Elle ſe jette ſur les rapports que pourroit avoir M. Caſe avec les Saints qui portent ce nom, elle ne trouve aucun trait de reſſemblance entre Saint Jean l'Evangéliſte & M. Caſe. Elle dit enſuite du divin Précurſeur :

Il prêchoit au déſert, & vous dans les ruelles,
Une peau de chameau faiſoit tous ſes habits,
Vous donnez volontiers dans les modes
nouvelles.
Il ſe déſalteroit dans un courant ruiſſeau,
Se nourriſſoit de ſauterelles;
Vous ne quitteriez pas les Ortolans pour
elles,

Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que
l'eau,
Que boivent à longs traits les neuf doctes
pucelles.

Madame Deshoulieres fachée de ne pouvoir rien trouver sur le nom de Jean, dit fort plaisamment :

Si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithétes.

Elle dit ensuite dans sa colere :

Ah ! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage.
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloir vous faire une injure.
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais
augure !
Croyez-moi, débaptisez-vous.

Les beaux-esprits qui sont un peu peuple, & pour qui la Comédie Italienne a de grands attraits, aimeront beaucoup mieux ce second badinage que le premier ; mais les beaux-esprits qui ne sont pas si rieurs préfereront le premier badinage qui est beaucoup plus fin & plus délicat, c'est une raillérie exquise.

Dans le Soleil de la Poësie de Madame Deshoulieres qui paroît avec tant

rant d'éclat, ne trouverons-nous point de taches ? Oh qu'oui ! premiérement je ne lui pardonne point ſes bouts rimés, toutes ſes piéces ſur les mêmes rimes en *ouille*, en *aille*, en *eille*, *ille*, *age*, bon Dieu ! pourquoi augmenter la gêne de la rime ? Ne fatigue-t-elle pas aſſez la raiſon ? Veut-on qu'elle l'enchaîne comme une eſclave, & la faſſe ſervir à ſon triomphe ? Voyons où a conduit Madame Deshoulieres la loi qu'elle s'eſt faite de ne verſifier une Piéce que ſur les rimes en *age* : elle dit au Duc de Vivonne.

Et ſon renom n'eſt noirci
Par aucun vilain tripotage.

Quelle expreſſion en Vers *tripotage* ! comment peut-elle échaper à une Muſe auſſi délicate que celle de Madame Deshoulieres ?

Dans un autre Ouvrage dont toutes les rimes feminines ſont en *ille*, elle dit de Louis XIV.

Que ce Monarque eſt grand, que ſon courage brille !
Ne l'avons-nous pas vu montrer un front ſerein
Dans de vives douleurs, dans un péril certain,

Et ne s'en ébranler non plus que la Baſtille ?

Quelle comparaiſon triviale ! voilà où la fureur de rimer en *ille* pouſſe un bel-eſprit. Elle a fait un Sonnet en bouts-rimés ſur ces rimes *omnibus*, *fâche*, *relâche*, *tribus*, *lâche*, *phœbus quibus*, *mâche*, *item*, *tu autem*, *ire*, *amo*, *lire*, *calamo*. Comment ſur de ſi bizarres rimes Apollon lui-même pourroit-il penſer & s'exprimer avec juſteſſe ? Madame Deshoulieres qui, ſelon moi, vaut bien Apollon, dit néanmoins baſſement au Duc de Saint Agnan, à qui elle adreſſe ce Sonnet groteſque, cet avorton de Poëſie :

Tu ſcais l'art d'employer noblement tous *quibus*.

Que ſignifient ces Vers ?

Le ſort pour toi conſtant t'aime, te rit *item*;
Te deſtine un tréſor, c'eſt-là le *tu autem*.

Qui croiroit que la Muſe qui a fait ces Vers-là ait fait ceux-ci ?

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paiſſez dans nos champs ſans ſoucis, ſans alarmes ;
Auſſi-tôt aimez qu'amoureux,

On ne vous force point à répandre des
larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la
nature,
Sans ressentir ses maux, vous avez ses
plaisirs.

Cependant nous avons la raison pour par-
tage,
Innocens animaux n'en soyez point jaloux ;
Cette fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sur remède,
Un peu de vin la trouble, un enfant la sé-
duit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

Quelle Poësie, quel tour heureux, quelles images, quelle peinture ! les rimes *quibus*, *tribus*, *amo*, *calamo*, se seroient-elles ajustées à de si belles pensées ? & auroient-elles fait une Poësie si coulante, si gracieuse ? en lisant ces Poësies, où le génie de Madame Deshoulieres se force pour ne rien produire, je lui ai dit vingt fois : *Retournez à vos moutons.*

Ce qui me met dans une vraie colere, je la mesure à la haute estime que j'ai pour Madame Deshoulieres ; c'est que ses Ouvrages sont farcis de

ces piéces, où il y a des tirades sur les mêmes rimes ; il faut qu'elle ait fait soit en bouts rimés, soit dans ces sortes d'Ouvrages une dépense de près de mille Vers. Dans son Sonnet en bouts rimés adressé à Louis XIV. elle lui dit élégamment :

Toi seul aux autres Rois tu sers de Pédagogue.

Plus bas :

De vices & d'erreurs son Etat écuré.

Je sçais qu'on m'opposera que c'est un jeu qu'elle a voulu faire ; mais je m'écrierai toujours, le vilain jeu ! d'où vient que Racine & Despréaux n'ont jamais joué de la sorte ? je voudrois bien sçavoir comment elle auroit pu rendre sur des rimes si bizarres, cette comparaison qui nous enleve dans ses Ouvrages.

Ainsi quand des hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à sortir de ses bords,
De ce fleuve irrité fameux par ses ravages,
On croit par une Digue arrêter les efforts :
Mais bien loin que son Onde à ce frein s'accoutume,
Sa colere s'accroît, il mugit, il écume,

Il renverſe demain ce qu'il laiſſe aujourd'hui,
Et plus fort que la digue à ſon cours oppoſée,
Elle n'eſt ſur la roue où l'on l'avoit poſée,
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

C'eſt l'image qu'elle nous donne de la ſage valeur de Louis XIV. Ne ſois point ſurpris, ſi tu me vois ſi animée contre une Muſe que j'eſtime tant. Imagine-toi que je ſuis comme un amant bien épris d'une beauté parfaite, qui voit qu'elle la néglige & l'expoſe aux injures de l'air qui l'alterent, dans quelle colere ne ſe met-il point contre ſa maitreſſe qui gâte un chef-d'œuvre des Dieux? Madame Deshoulieres a une Poëſie que je voudrois, ſi je pouvois, convertir dans la ſubſtance de nos Poëtes modernes qu'on admire tant; ce grand talent, elle l'étouffe, pour ainſi dire, en l'aſſerviſſant à des rimes fantaſques, burleſques, pénibles; elle gâte cette belle Poëſie, & l'altere par des rimes laponnes, ſauvages. Je ne trouve point de termes pour exprimer mon indignation; il m'échaperoit quelque expreſſion extravagante. Je rentre dans mon admiration pour cette aimable Muſe.

Je te rapporterai ici trois de ſes Rondeaux ; je te dirai franchement que le premier n'eſt pas celui que j'eſtime le plus.

Le bel-eſprit au ſiécle de Marot,
Des dons du Ciel paſſoit pour le gros lot :
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Et qui plus eſt faiſoit bouillir le pot.
Or eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance, ou Dixain, on payoit ſon écot,
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel-eſprit.

A prix d'argent, l'Auteur comme le ſot,
Boit ſa chopine & mange ſon gigot,
Heureux encor d'en avoir ſuffiſance,
Maints ont le chef plus rempli que la panſe,
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel-eſprit.

Quelque naïveté qu'ait ce Sonnet, je voudrois qu'il eût l'air moins antique, quoiqu'on ait affecté de le lui donner ; les expreſſions ſont ſi naturelles qu'elles en ſont populaires ; c'eſt pourquoi je m'accommode encore mieux des deux Rondeaux ſuivans :

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous de voir & d'entendre,

Gens dont le cœur s'explique avec eſprit ;
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux ſoins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il n'en faut rien attendre ;
Trop de malheurs n'ont ſçu que trop apprendre,
Qu'elle n'eſt rien, dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit,
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Taiſez-vous, tendres mouvemens,
Laiſſez-moi pour quelques momens,
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'amour inſpire
Pour le plus parfait des amans.
A quoi ſervent ces ſentimens ?
Dans mes plus doux emportemens,
Ma raiſon vient toujours me dire,
Taiſez-vous.

La cruelle depuis deux ans . . . .
Mais, hélas ! quels redoublemens ?
Sens-je à mon amoureux martyre,
Mon Berger paroît, il ſoupire,

Le voici, vains raiſonnemens,
Taiſez-vous.

Au reſte, je ne prétens pas te rapporter ici tous les beaux Vers de Madame Deshoulieres, je t'enverrois un volume. J'ai ſeulement voulu te citer des exemples qui juſtifieront le jugement que j'en ai porté. Je ne dirai rien ſur Genſeric, parce que le Public en a trop dit. Je ne dirai rien auſſi ſur les Poëſies de Mademoiſelle Deshoulieres, elles ont le coloris des Poëſies de ſa mere, & puis c'eſt tout. L'Ode qui a remporté le prix n'ayant point parmi les Ouvrages de cette jeune Muſe de ſœurs qui l'égalent en beauté, fait ſoupçonner qu'elle a pour ſœur l'Idylle aux moutons, & qu'elles ont une même mere. Je finirai en te diſant, que ſi j'étois bien riche, je ferois la dépenſe d'acheter pluſieurs exemplaires des Œuvres de Madame Deshoulieres, je les ferois relier en maroquin, & je ferois préſent d'un Volume à chacun de nos Poëtes modernes; je les prierois dans une Lettre très-preſſante de lire ces Poëſies; je ne puis pas croire qu'ils les ayent jamais lues, car certainement ils les

auroient admirées ; cette admiration les auroit tenté de les imiter, & cette imitation n'auroit point nui à leur gloire. Je ne répondrai point à toutes les douceurs que tu me dis ; non que je ne sois bien persuadée qu'elles sont sinceres, & que l'époux n'a point effacé l'amant ; mais c'est qu'il me semble que ceux qui ne sont qu'amans doivent s'écrire des douceurs, & les époux doivent s'en tenir au solide. Je suis avec cette solidité d'épouse tout à toi.

A Lyon, ce 16 Août 1715.

Quelle est la seule femme vertueuse.

¶ Un homme plus severe que Despréaux, vouloit qu'il n'y eût dans le monde qu'une seule femme qui eût de la vertu, & il disoit que chaque mari pour son repos devoit croire que cette femme étoit la sienne.

Pourquoi un homme évaporé l'est davantage étant vieux.

¶ Un homme évaporé l'est davantage dans sa vieillesse que dans un âge meur, parce que sa raison qui est alors plus affoiblie, ne le contient pas comme elle le contenoit lorsqu'elle étoit moins foible.

Définition de la vivacité.

¶ Il y a deux sortes de vivacités qu'il ne faut point confondre, une vivacité d'esprit, & une vivacité de tempérament. La premiere est une belle qualité, elle s'accorde avec la sagesse, elle lui donne même du lustre. La seconde qui est dans un sang bouillant, engendre souvent la folie, & ne produit que des saillies & des boutades déreglées. Le peuple souvent appelle gens d'esprit ceux qui n'ont que cette derniere vivacité qui l'éblouit.

Maxime.

¶ Damon a toujours à la bouche cette maxime : Regardons une bagatelle comme une bagatelle, une chose de conséquence comme une chose de conséquence. On observe souvent le contraire de cette maxime, voilà la source des fautes que l'on fait dans la vie civile. Un homme intéressé s'offense de la plus légere atteinte que l'on porte à son intérêt ; un prodigue ne poursuit pas un voleur qui lui a fait un larcin considérable. Une femme entêtée de sa beauté se blessera d'un éloge froid de ses agrémens, un Philosophe rira du mépris que tout le monde fait de sa figure. Un homme querelleux, pointilleux se blessera

d'une raillerie innocente, un Stoïcien ne s'offenſera pas d'une injure qui le deshonore. Notre imagination ou nous groſſit les objets, ou nous les diminue, ſelon qu'elle nous les répréſente, elle nous fait agir. Mais il faut éclairer du flambeau de la raiſon les images qu'elle nous offre, afin que nous les voyons telles qu'elles doivent être.

¶ M. le Baron de Vaux eſt un jeune Cavalier qui a gagné tous les cœurs par une politeſſe exquiſe, un eſprit brillant, & une figure très-gracieuſe. Voici des Vers de ſa façon.

Ouvrages de Poëſie de M. le Baron de Vaux.

A IRIS.

Un amour dégagé des ſens,
Ne doit ſon être imaginaire
Qu'aux faux jargon des faiſeurs de Romans;
On donnoit cœur pour cœur ſans en faire myſtere,
On s'aimoit dans le bon vieux tems.
Confondans leurs ſoupirs & ravis de ſe plaire,
Un Berger amoureux, une tendre Bergere
Ne connurent jamais ces vains raffinemens.
Jamais les beautés de nos champs
N'exigerent de leurs amans
Le fanatique effort d'une tête mal-ſaine,

Qui fit extravaguer vingt ans
L'insipide Artamene.
Ah ! si du Dieu qui me soumet à vous,
Comme moi vous portiez la chaîne,
Que bientôt dans vos yeux plus brillans & plus doux
Les miens liroient ces mots en tendres caracteres :

Tous ces Romanciers étoient fous,
L'amour ne vit pas de chimeres.

CONTE.

Certain flaireur d'amoureuse curée
Faisoit d'Alix son principal emploi,
Si bien enfin que la mere effarée
Pour Dieu, Monsieur, soyez de bonne foi,
Déclarez donc sur quel pied, de ma fille
Vous approchez, déja l'on en médit :
Vous en doutez, lui répliqua le drille,
Hé Cadedis, c'est sur le pied du lit.

Sur un Ecolier qui préferoit la Musique à la Logique.

RONDEAU.

L'Livre ouvert sans broncher sur le ton ;
Poetus vous chante air de toute façon,
Et du beau chant sçait si bien la pratique,
Que du Docteur auroit grade authentique,
Si gradué pouvoit être en chanson.
Ce n'est le tout, ce nouvel Amphion
Peut se vanter sans être fanfaron,

Au Clavecin de faire à tous la nique
A Livre ouvert.

Bref, il ſeroit parfait ſi de raiſon
Sçavoit la gamme, ou recevoit le ton,
Mais attendez, ſi l'objet de Logique,
Peut ſe réduire en notes de Muſique;
Lors il pourra raiſonner en Platon
A Livre ouvert.

Chanſon.

Petite fleur brunette,
Aimable violette,
Que ne puis-je avec vous changer mon triſte ſort?
Vous languiſſez dans le ſein de Sylvie,
Et moi je trouverois la vie,
Où vous trouvez la mort.

Voilà des Piéces de different genre qui montrent que M. le Baron de Vaux a un génie qui ſe plie aiſément aux differens caractéres des Ouvrages d'eſprit.

¶ Voici une hiſtoire rapportée dans une converſation par un célébre Comédien. Apologie du Grand Corneille.

Corneille travailloit ſur un Bureau extrêmement ſimple : lorſqu'il compoſa ces grandes Piéces, le Cid, Cinna, Horace, Pompée dont Racine dit

que la Scéne retentit encore des acclamations que ces Tragédies excitérent à leur naiſſance. Il ajoute, ces chefs-d'œuvres repréſentés depuis ſur tant de Théâtres, traduits en tant de Langues, vivront à jamais dans la mémoire des hommes. Un Financier homme d'eſprit, lui propoſa de troquer ce Bureau contre un autre qui étoit magnifique. Le troc ſe fit, Corneille travailla ſur le Bureau ſuperbe, lorſqu'il compoſa le Menteur, la ſuite du Menteur, Pertarite & d'autres Piéces très-foibles; il s'en prit au Bureau, il voulut retroquer le ſecond Bureau contre le premier, le Partiſan fut obligé d'en paſſer par-là. Alors Corneille ayant le Bureau modeſte, compoſa Heraclius, Nicoméde, Rodogune où l'on retrouva ſon ſublime.

Si Corneille eût été capable de faire un pareil honneur à ſon Bureau, on pourroit croire ce que dit la Bruyere, qu'il ne jugeoit de la bonté de ſes Piéces que par l'argent qui lui en revenoit. Et on penſeroit que Deſpréaux pourroit avoir raiſon lorſqu'il dit de Corneille :

Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Mais on ne portera jamais un pareil jugement sur le grand Corneille. Un homme peut être un excellent Critique & n'avoir pas l'art de composer, il peut connoître les bonnes choses, sans les sçavoir faire; mais il n'est pas possible qu'un homme fasse de bonnes choses sans les connoître, puisqu'avant que de les produire, il faut nécessairement qu'il commence à les connoître, autrement il s'ensuivroit qu'on pourroit faire un excellent Poëme par hazard, quelle absurdité! J'aimerois autant dire qu'un homme qui jetteroit par hazard des caractéres d'impression, parviendroit à composer un Livre entier. Despréaux & la Bruyere se jouent visiblement de leurs Lecteurs dans le portrait de Corneille; & malgré le grand nom de ces Auteurs, nul homme d'esprit ne sera leur dupe, leur paradoxe est bon à être débité à des gens qui sont la crédulité même. Mais les Ecrivains, ceux mêmes qui se distinguent, se laissent entraîner à l'ardeur de fraper les esprits par des choses prodigieuses, auxquelles il manque non-seulement la vérité, mais la vraisemblance.

Pensée galante.

¶ Un jeune homme fort galant disoit à une belle Dame : J'ai vingt-six ans, je n'en ai vécu que cinq ; car je ne conte ma vie que du jour que je vous vis.

Divers traits des errata des Livres.

¶ Scarron dans un Recueil de Poësies adressa un Madrigal à une petite Chienne de sa sœur : s'étant brouillé depuis avec elle, il fit mettre dans l'errata du Livre, au lieu de *Chienne de ma sœur*, lisez *ma chienne de sœur*. Dans un Ouvrage qu'on avoit adressé à un Docteur ignorant, qu'on appelloit docte, on mit dans l'errata *docte*, lisez *Docteur*. Despréaux dans la table de son Livre au mot de *Docteur* dit, voyez *Asne*. On va au renvoi, on trouve effectivement sous le mot *Asne* qu'il parle là des Docteurs. On dit de Desmarais qui avoit fait un grand Ouvrage sous le titre de *Délices de l'esprit*, qu'il n'y avoit dans son Livre qu'une faute, qu'au lieu de *délices* il falloit lire *délires* dans l'errata du Livre.

Trait de la Reine Christine contre Desmarais.

¶ Christine Reine de Suéde disoit que Desmarais dans sa jeunesse avoit perdu son esprit, en faisant des Livres de piété qui ne valoient rien, & qu'il avoit perdu son ame dans sa vieillesse en composant des Romans.

¶ Palaprat étant à table à côté de M. de Catinat, fit le portrait d'un grand Général, parfaitement reſſemblant à ſon illuſtre voiſin. Il finit en diſant qu'un grand Général le jour qu'il avoit gagné une bataille, ſeroit capable de deſcendre juſqu'à jouer aux quilles, tant il étoit maître de lui-même. M. de Catinat lui dit : Votre Général ſeroit encore plus admirable, s'il jouoit aux quilles le jour qu'il auroit perdu une bataille. Sentimens de M. de Catinat.

¶ On prétend que le meilleur Rondeau qu'ait fait Benſerade ſur les Métamorphoſes d'Ovide eſt celui-ci. Rondeau de Benſerade.

Deucalion & Pirra.

A coups de pierre ils ne s'attendoient guere
De repeupler l'Univers ſolitaire.
Deucalion & Pirra ſeuls reſtoient,
Et par-deſſus leurs têtes ils jettoient,
Non ſans horreur les os de leur grand-mere,
Simples cailloux en langage vulgaire,
Etoient ces os, ſur la foi du myſtere,
Le grand débris du monde ils rajuſtoient
A coups de pierre.

Tous deux avoient leurs pareils à refaire,
Ce n'étoit pas une petite affaire.
De leur travail comme ils s'y comportoient,

Corps, têtes, bras, mains, jambes, pieds
sortoient.
Ils firent là ce qu'on ne voit plus faire,
A coups de pierre.

Voici un autre Rondeau du même Poëte, qui ne déplaira pas aux Connoisseurs.

Pan & Sirinx.

A quelque usage où soit mis l'amour même,
Il a souvent une amertume extrême.
A ses plaisirs Pan un peu trop enclin
Avec Sirinx veut unir son destin,
Et quitteroit pour elle un Diadême.
Elle le fuit, elle en est séche & blême;
Lui pour la vaincre use de stratagême.
Elle est adroite, & du monde malin,
A quelque usage.

N'en pouvant plus, par la bonté suprême
Elle est changée en roseau, Pan blasphême:
De ce Roseau tendre & fin
Il fait sa flute; & n'est-ce rien enfin?
Que de pouvoir employer ce qu'on aime
A quelque usage.

Voici encore un Rondeau de Benserade, il y donne des leçons à ceux qui portent le Sceptre.

Pour être grand comme étoit Lycaon,

Il faut avoir cet odieux renom
D'être ennemi des choſes légitimes.
Empoiſonné de méchantes maximes,
Il prit d'un loup la figure & le ton ;
Et ſans jamais eſpérer de pardon,
N'en fut pas moins abaiſſé par ſes crimes,
Pour être grand.

Il vit périr ſon régne & ſa maiſon,
L'éclat du foudre alla juſqu'à ſon nom,
Lui qui des monts frapant les hautes cimes,
N'épargne point les criminels ſublimes.
Il faut qu'un Roi ſoit juſte, ſage & bon
Pour être grand.

Trait du Pere Bourdaloue.

¶ Le Pere Bourdaloue prêchant devant Louis XIV. dit avec beaucoup de feu en expliquant une vérité morale : Rois, Princes, c'eſt-là votre Evangile, vous n'en avez pas un different de celui des autres hommes.

Epithéte extraordinaire.

¶ Un Ambaſſadeur de la Porte haranguant Léon X. crut lui donner un éloge magnifique en l'appellant le grand Turc des Chrétiens.

La Nobleſſe a été ſouvent uſurpée.

¶ Un homme d'une baſſe naiſſance prenoit la qualité de Chevalier dans tous les actes ; comme on le railloit là-deſſus, il dit : Ce que je fais aujourd'hui ne vaut rien, mais dans cent ans d'ici cela ne ſe pourra payer.

Combien de maiſon de Gentilshommes dont les titres de Nobleſſe ne ſont fondés que ſur une uſurpation ancienne ?

Ironie délicate.

¶ M. de Permillac étoit à table avec de jeunes Officiers, dont la plupart étoient Roturiers, ils ne laiſſoient pas de s'appeller les uns les autres, Comtes ou Marquis. M. de Permillac qui ne put ſouffrir ce ridicule, ſe leva, & leur dit : Meſſieurs, vous êtes tous gens titrés, il n'y a que moi de ſimple Gentilhomme, je m'en vais de peur de vous faire deshonneur. La raillerie eſt le meilleur remede du ridicule.

Trait du Duc de la Feuillade.

¶ Les Princes aiment à quitter quelquefois leurs perſonnages. Louis XIV. étant avec le Duc de la Feuillade, le Comte de Grammont, & d'autres Seigneurs qu'il avoit admis à ſa table, leur dit : Soyons libres un inſtant, vous du reſpect qui vous gêne, & moi du rolle de votre maître ; il but au Duc de la Feuillade, en lui diſant : A toi Pierrot ; ce Seigneur lui répondit, en lui diſant : *A toi la France*, je te ferai raiſon ; cette épithéte Grenadiere, *la France*, qui con-

renoit si bien au Roi, fut trouvée très-heureuse.

¶ Furetiere en parlant de Quinaut dit : C'est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais fait, il oublie généreusement les outrages qu'il a soufferts de ses ennemis, & il ne lui en reste aucun levain sur le cœur ; il a eu quatre ou cinq cens mots de la langue pour son partage qu'il blutte, qu'il sasse & resasse & qu'il paîtrit le mieux qu'il peut. Furetiere faisoit allusion par toutes ces métaphores à la profession de Boulanger du pere de Quinaut. Rien n'est plus malin qu'une pareille satyre pleine de traits qui frapent des deux côtés. Allégorie maligne.

¶ Le Maréchal de la Ferté dit à Louis XIV. à l'occasion du froid violent qu'on ressentoit dans un hiver, qu'il avoit failli à mourir, parce qu'il avoit un manteau qui n'étoit point doublé : Que si Sa Majesté qui avoit eu la bonté de lui donner un bâton pour le soutenir dans sa vieillesse, vouloit lui faire doubler d'hermine son manteau, elle le garantiroit à l'avenir de ce malheur. Ce Monarque entra dans la plaisanterie, & fit le Maréchal de la Ferté Duc & Pair. Plaisanterie heureuse.

Chanſons. ¶ J'ai trouvé que dans la querelle qui s'eſt excitée entre les partiſans des Anciens & les partiſans des Modernes, ces derniers ont oublié de dire que nous avions cultivé pluſieurs genres d'Ouvrages d'eſprits, dont les beautés étoient inconnues aux Anciens. Par exemple, combien d'agréables Chanſons n'avons-nous point ? Je ne parle point du Recueil des Chanſons du Baron. . . . on en trouve peu qui mérite qu'on s'y arrête ; mais je parle de celles de pluſieurs Auteurs, dont on pourroit faire un agréable Volume, qu'on oppoſeroit aux Ouvrages les plus galans de l'antiquité. Nous avons même une infinité de Vaudevilles ſatyriques qui ont beaucoup de ſel.

Sur la priſe de Mons par Louis XIV. en préſence de l'armée ennemie.

Mons pris, hélas ! qui le croiroit ?
Toute la ligue en douteroit,
Si des Ligueurs le plus habile *
N'avoit employé tous ſes ſoins,
Pour mener devant la Ville
Quarante-cinq mille témoins.

* Le Prince d'Orange.

La rodomontade des Eſpagnols & la bravoure de M. du Montal, ſont bien dépeintes dans ces deux couplets ſur la levée du ſiége de Charleroi par les ennemis :

Montal à cette ſemonce ;
Prend ſon capel & l'enfonce :
Pon pata pon tarare ponpon.
Ah ! Meſſieurs les Hollandois,
Approchez un peu plus près,
Vous entendrez ma réponſe.
Pon pata pon tarare ponpon.

Alors l'Eſpagnol rengaine,
Prend le large dans la plaine ;
Pon pata pon tarare ponpon.
Nous ne le vons pas le pic
Nous allons prendre Maſtric,
Ce trou n'en vaut pas la peine.
Pon pata pon tarare ponpon.

Parallele du Prince d'Orange avec Céſar.

Céſar vint, il vit, & vainquit ;
Guillaume vint & vit de même :
Des trois choſes que Céſar fit
Il n'a manqué que la troiſiéme ;
Guillaume donc ſans contredit,
Eſt un vrai Céſar en petit.

On fait parler le Prince de Waldeck à ſon armée le jour de la bataille de

Fleurus ; l'ironie elle-même lui prête son langage.

Sur l'Air, Pierre Bagnolet.

Mais quoi ! les François à la nage
Ont déja la Sambre paſſé,
Quel ordre au milieu du carnage !
Amis, ne ſuis-je point bleſſé ?
Les enragés,
Les enragés !
Nous n'avons qu'à plier bagage,
Ma foi c'eſt Turenne, ou Condé.

Le Comte de Naſſau las de vivre,
Veut périr avec ſes ſoldats,
Au danger Flodorpe ſe livre,
Et Tiron cherche le trépas,
Ils ſont à bas,
Ils ſont à bas.
Au tombeau Berleau peut les ſuivre.
Pour moi je me dois aux Etats.

Non, ce n'eſt point une défaite,
Conſolez-vous, chers Hollandois ;
C'eſt une honorable retraite,
Telle que je fis autrefois.
Nos palefrois,
Nos palefrois
Feront dans ce jour une traite
A faire crever les François.

Sur l'air des Folies d'Espagne.

Le Roi d'Espagne au Prince d'Orange.

A mes Etats je vous crus nécessaire
Vous promettiez de tout faire pour moi.
Je ne suis point d'ailleurs votre beau-pere ;
Et pourquoi donc me manquez-vous de foi ?

Le mécontent de Paris & de sa femme.

Ah ! sortons de Paris,
Maudit Pays,
Méchante Ville,
Où l'on est trop habile.
Je rens graces à mon destin,
Qui me met en chemin
De revoir mes chers amis Toulousains,
Quel horrible embarras !
Quel fracas !
N'est-ce pas
Courir au trépas ?
Si-tôt qu'on fait un pas,
Tous les Diables ensemble,
Me semble,
Feroient moins de bruit :
Peut-on dormir la nuit !
Ce sont cris furieux,
En tous lieux,
D'ivrognes, d'oublieux,
De Concerts amoureux.
Au moment qu'il fait jour,
Il faut faire sa cour,
A mille Procureurs,

Chicaneurs,
Et Voleurs,
Qui ſans nulle reſſource,
Epuiſent une bourſe,
Sans qu'un Procès
Ait jamais
Un meilleur ſuccès.
Aller chez Catin,
C'eſt être fin,
D'en ſortir ſain?
Mais pour le bon vin,
On peut dire ſans façon,
Au Cabaret tout eſt poiſon.
Le meilleur Médecin,
Eſt un grand aſſaſſin,
Et les Joueurs
Sont tous pipeurs,
Et voleurs.
Quittons donc cette Ville infame.
Allons gouter en repos,
Le plaiſir
Du l'ſir,
Au milieu des pots:
Mais au pays
Je trouverai ma femme,
Ah! grands Dieux,
C'eſt encor pis,
J'aime mieux malheureux
Vivre à Paris.

Ce portrait en petit de Paris eſt agréable.

Les Chanſons ſont ſuſceptibles des plus belles maximes de la morale, témoins ces Vers,

Sur l'air des Folies d'Eſpagne.

Heureux qui peut ſans ſe faire connoître,
Loin des honneurs en paix vivre & mourir!
Quand au-dehors nous cherchons à paroître,
En même tems nous cherchons à ſouffrir.

Saint Evremont nous a donné cette idée judicieuſe du bel-eſprit.

Le bel-eſprit.

Vous voulez de l'eſprit, de la délicateſſe,
De l'agrément, de la juſteſſe,
Vous voulez des termes choiſis,
Un ſtile naturel, noble, ſimple & concis;
Des traits ingénieux que chacun puiſſe entendre,
En un mot un eſprit exquis.
Dites-moi, Monſieur le Marquis,
Où vous en ſçavez à revendre?
Le bel-eſprit eſt un titre fort beau,
Quand on aime à courir de ruelle en ruelle.
Mais ce n'eſt point le fait d'une ſage cervelle,
De chercher à briller ſur un terme nouveau,
Le bon ſens de l'eſprit eſt le guide fidelle,
Lui ſeul peut le conduire & ſçait le ménager:
Un bel-eſprit, ſi j'en ſçais bien juger,
C'eſt un diſeur de bagatelle.
O Ciel! diront les précieuſes,
Peut-on ſe déchaîner contre le bel-eſprit!

Des converſations doit-il être proſcrit ?
N'eſt-on pas redevable à ces plumes heureuſes
Qui le font éclater dans la Proſe & les Vers ?
Je crois qu'il faut avoir l'eſprit bien de travers,
Pour condamner l'eſprit, c'eſt un crime effroyable,
Pour moi je maigrirois ſans ce mets délectable.
Ma chere, approuvez-vous ce déteſtable goût ?
Bannir le bel-eſprit de l'uſage ordinaire !
Le bannir ! j'en ſuis folle, & je veux au contraire
Qu'on le faſſe briller par-tout.
Je ſuis au déſeſpoir, quand on met en uſage
Tous ces termes communs qui ſentent le Bourgeois.
Et moi lorſque j'entens un ignoble langage
J'ai l'oreille écorchée & je ſuis aux abois.
Pour ſuivre un bel-eſprit j'irois au bout du monde,
Et moi j'affronterois tous les périls de l'onde.
Le bel-eſprit m'égaye & m'ôté les vapeurs ;
Sans lui je languis, je me meurs.
Et moi je ſuis à la torture,
Quand je rencontre un bel-eſprit.
Comme dans ce qu'on fait, il faut dans ce qu'on dit
Suivre pas à pas la nature.
Je crois que la raiſon doit faire renoncer
A ces mots recherchés qu'on a peine à comprendre ;

Parle-t-on pour s'embarraſſer,
Et pour ne pas ſe faire entendre ?
L'eſprit fait grand plaiſir, je n'en diſconviens pas,
Et ſi dans nos diſcours nous cherchons des appas,
Il faut que l'eſprit en ordonne ;
Mais j'en fais toujours peu de cas,
Si le bon ſens ne l'aſſaiſonne.

Voici une Requête où la Poëſie exprime les plaintes des Curés d'une maniere bien propre à toucher & à perſuader. Sanleque Chanoine de Sainte Geneviéve & Curé, plaide leur cauſe & la ſienne propre.

Requête des Curés au Roi.

Louis juſques à toi j'oſe porter ma plainte ;
Ecoute les douleurs dont mon ame eſt atteinte.
Des Miniſtres ſacrés je plaide ici les droits,
Et les Curés plaintifs te parlent par ma voix.
Grand Roi, de ton Conſeil la ſage politique,
Nous fit de cent écus la portion modique ;
Des biens que ſur l'Autel les Seigneurs avoient pris,
Ta Royale bonté nous ſauva ce débris.
Foible ſecours encor, récompenſe peu digne
Des nobles Ouvriers que Dieu met dans ſa vigne ;
Mais qui nous obligeant à la frugalité,
Nous fait une vertu de la néceſſité.

Quel avare intérêt, quel indigne artifice,
Grand Prince, contre nous a ſurpris ta juſtice ?
Par quel art au Clergé le droit eſt-il venu
De décimer encor mon maigre revenu ?
Et comment aujourd'hui ſur cent écus de rente,
Oſent-ils ſans rougir m'en ôter juſqu'à trente ?
Je ſçais, Grand Roi, je ſçais quels honneurs immortels,
Quels tributs nous devons à l'appui des Autels.
Je vois contre toi ſeul la perfide héréſie,
De tes lâches voiſins armer la jalouſie ;
Et je connois aſſez que ton riche Clergé
A ſoutenir la guerre eſt le plus engagé :
Mais il faut que du moins l'équité, la ſageſſe,
Diſpenſe de ces dons la pieuſe largeſſe.
Tandis que le Prélat dans la fleur de ſes jours
Preſſe le mol duvet d'un fauteuil de velours,
Et rempliſſant de loin les devoirs de la croſſe,
Fait rouler dans Paris un ſuperbe carroſſe,
David en revenus par de riches Fermiers
Lui compte tous les jours des écus par milliers,
Pour fournir aux plaiſirs où nos Abbés s'adonnent,
Mille & mille Cantons de toutes parts moiſſonnent.
D'un *Benedicamus* entonné foiblement,
L'inutile Chanoine eſt payé graſſement.

Voilà les forts appuis, les épaules robuſtes,
Sur qui doivent tomber des décimes ſi juſtes.
Mais pour s'en garantir vainement conjurés,
Tout tombe ſur le dos des malheureux Curés.
Pour tout bien on nous laiſſe en nous coupant la bourſe,
D'un triſte *Requiem* la honteuſe reſſource.
Il faut pour nous donner le vivre & les habits,
Qu'Eſculape, où la fiévre égorgent nos brebis;
Et qu'on nous voye hélas! dans une ſépulture
Voler comme Corbeaux, y chercher la pâture.
O vous de Charenton infidéles Docteurs,
Qu'en vous l'on ſçut bien mieux revérer les Paſteurs!
Pour tenir vos eſprits dans une aſſiete ferme,
L'honnête penſion venoit au bout du terme.
Comblez dans votre Secte & de biens & d'honneur,
Vous n'aviez pour tout ſoin qu'à louer le Seigneur.
Et nous du temporel la triſte inquiétude
Nous arrache à l'Autel, nous dérobe à l'étude.
Il faut ſur le débris d'un panier de raiſin
Lutter contre un Seigneur, chicaner un voiſin,
Diſputer corps à corps une gerbe uſurpée,
Braver pour la ravoir la pointe de l'épée.

Et quand tout épuiſé de peines & de frais ;
De mes fruits amaſſés je crois jouir en paix,
Bientôt pour m'achever, un homme à mine auſtére,
Un exploit à la main entre en mon Presbytere,
Juſqu'à mon Cabinet me relance ſoudain :
Le Livre à ſon aſpect me tombe de la main.
Sages réflexions & dévotes penſées,
De mon eſprit alors vous êtes effacées.
Je ſonge à dégarnir ma cave & mon grenier,
Pour faire au Décimeur juſqu'au dernier denier.
Je vois pour tout eſpoir en mon ame indignée,
Sur la faux de la mort ma récolte aſſignée.
Grand Roi, qui de l'Egliſe eſt l'unique ſoutien,
Aſſure à ſes Paſteurs la vie & l'entretien.
Autant que par le luxe un cœur eſt amolli ;
Autant par la diſete il ſe ſent avili
L'heureux ſiécle n'eſt plus qu'une foi véritable,
Rendoit ſous la ſoutane un pauvre reſpectable,
Et que ſous notre main les grands humiliés,
Verſoient comme de l'eau les tréſors à nos pieds.
Depuis que l'avarice avec des mains avides,
A pillé des Autels les revenus ſolides,
Notre obſcure vertu ne paroît d'aucun prix,
La pauvreté ſur elle attire le mépris.
Jette ſur nos malheurs un regard favorable,
Grand Roi, que de rechef ta bonté ſecourable,

Passe dans le repos que notre unique emploi
Soit de fléchir le Ciel pour ton peuple & pour toi.

Eloge du Roi de Suéde.

¶ Un Héros de nos jours qui nous a retracé Aléxandre le Grand, est Charles XII. Roi de Suéde. Le Pere du Cerceau Jésuite nous en a fait un portrait fort naturel, où l'on trouve les graces de la Poësie; ce Prince a été long-tems le Héros à la mode, tous les Poëtes se tournoient vers lui, c'étoit un astre qui les échauffoit, ils en empruntoient le beau feu qui les transportoit; ce Héros leur fournissoit la véritable idée du grand & du sublime.

Pour peindre un Aléxandre il faudroit un Appelle,
Charle est l'Aléxandre du Nord,
Du Vainqueur de l'Asie il a l'air & le port,
Et va du même pas à la gloire immortelle,
Mais où trouver encore un Appelle nouveau?
Le Peintre manque au parallele.
Pour moi bien au-dessous de ce fameux modele;
Je compte en prenant le pinceau
Moins sur mon art que sur mon zéle;
Et sur le sujet du tableau.
Si dans les moindres traits je puis être fidéle,
Le portrait sera toujours beau.

Et d'abord, car je dois aux dons de la nature,
Le premier rang dans ma peinture;
Le visage en ovale avec grace allongé,
Frappe par de grands traits qu'un air doux accompagne:
Un teint que le hâle a chargé,
Est garant des exploits de plus d'une campagne.
Sous un front ouvert & serein,
Des yeux vifs & brillans d'une noble lumiere,
Témoignent cette ardeur guerriere,
Qui dès les premiers coups que sçut lancer sa main,
A l'Europe étonnée annonça sa carriere.
Pour tempérer le feu qui brille dans ses yeux,
La nature avec l'art a formé sur sa bouche
Un souris gracieux,
Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.
Ses cheveux négligés & longs,
Et que nonchalament d'une main Cavaliere,
Quelquefois il relève, & rejette en arriere,
Tiennent des deux couleurs sans être noirs ni blonds.
Dégagé d'un luxe incommode,
Le nécessaire fait sa mode.
Comme un simple soldat vêtu grossiérement,
Pour la forme & la matiere,
Un habit lui suffit une campagne entiere.
Grand chapeau, gants de buffle, & pour l'assortiment,
Ceinturon de même parure,

D'où pend un large coutelas
Peu brillant au-dehors, peu chargé de dorure,
Mais terrible dans les combats,
Enfin cravate à la dragone ;
C'eſt tout l'ajuſtement qu'il ſouffre en ſa perſonne.
Mais me ſuis-je mépris ? eſt-ce un grand Potentat ?
Eſt-ce un Roi que je viens de peindre ?
C'eſt un Roi, mais un Roi ſoldat,
Qui dépouillé d'un vain éclat,
N'en ſçait pas moins ſe faire craindre.
Cet air de négligence & de ſimplicité,
N'altere point en lui la Majeſté,
Sans rien devoir à la magnificence,
Il eſt ſervi, craint, reſpecté,
Et paroît Roi dès qu'il s'avance.
Une ſage frugalité
Dont il donne l'exemple avec auſtérité,
De ſon camp bannit la molleſſe,
Et le défend lui-même au feu de la jeuneſſe,
D'un écueil plus à redouter,
Que tous les ennemis que ſon bras ſçut domter.
Tout le jour agiſſant ſans ceſſe,
Il n'accorde qu'à peine à la néceſſité
Un court ſommeil ſur la nuit empruntè,
Et qui ſouvent interrompu ne laiſſe
Nulle priſe à la volupté.
Dans lui la probité ſurpaſſe le courage,
Et les loix de l'honneur ſont ſes premieres loix.
Il ne manque jamais à la foi qu'il engage ;
Il parle peu, mais avec poids.
Ami de la vertu, zélé pour la juſtice,

Ennemi déclaré du menſonge & du vice ;
Au ſeul & vrai mérite il ſe laiſſe toucher.
Sans attendre qu'il ſe préſente,
Lui-même il le prévient d'une main bienfaiſante,
Et s'empreſſe pour le chercher.
Dans ce Conquérant ſi terrible,
La fiere Majeſté n'eſt point inacceſſible.
A toute heure, en tout tems il ſe laiſſe approcher.
Aimé de ſes ſujets en vrai pere il les aime,
Et l'on trouve toujours en lui
Autant de douceur pour autrui
Que d'auſtérité pour lui-même.
Hardi, mais ſans témerité,
Il ſçait quand il le faut ſuſpendre
Une trop vive activité ;
Et medite long-tems ce qu'il veut entreprendre :
Mais lorſque la ſageſſe & la gloire ont dicté
Le parti qu'un Héros doit prendre,
Il part, il exécute avec rapidité,
Ce que dans un ſecret que rien ne peut ſurprendre
A loiſir il a médité,
Et que l'effet ſeul peut apprendre.
Alors il ne connoît ni peine ni danger,
Rien ne l'étonne & ne l'arrête,
Rien ne peut le faire changer ;
Et vit-il la mort toute prête,
Il faut, s'il l'a reglé, périr ou ſe venger.
De-là le ſuccès de ſes armes,
Et tous ſes exploits glorieux,
Qui tenant aujourd'hui l'Univers en allarmes,
Vers le Septentrion font tourner tous les yeux.

Mais à quel haut point de gloire
Que l'ait élevé la Victoire,
Toujours constant à suivre ses projets,
On doute par toute la terre,
S'il a paru plus grand lorsqu'il a fait la guerre,
Que lorsqu'il a donné la paix.

Sur les parodies.

¶ Je souscris volontiers à ce qu'un Auteur moderne dit sur les parodies que l'on fait pour critiquer les Piéces de Théâtre : Quand on aboliroit la parodie, dit-il, le bon goût auroit un ennemi de moins. Est-ce la faute de l'héroïque s'il est si voisin du ridicule ? Parce qu'un Auteur burlesque saisira ce ridicule & fera voir le rapport qu'il a avec l'héroïque, il l'exposera à une censure à laquelle on applaudira, c'est abuser de la foiblesse de l'homme & du penchant qu'il a de rire de tout. Ces enfans dans Inès de Castro font un grand effet, & attendrissent à propos un Roi irrité contre son fils qui est leur pere, parce qu'un *Parodieur* s'avisera dans une Piéce comique de faire venir des enfans qui crieront à pleine tête papa, & que leur mere dira ces Vers des Plaideurs de Racine :

Venez famille désolée,

Venez pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.

On frondera le plus bel endroit d'Inès de Castro. Une pareille critique est fausse & ne porte sur rien.

Belle peinture du siécle d'or.

¶ Malherbe nous représente le siécle d'or sous de belles images.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres Oliviers,
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Vers du Menuisier de Nevers.

¶ Le Menuisier de Nevers loue délicatement un Premier Président d'un Parlement.

Au milieu des grands soins dont votre Charge abonde,
Vous trouvez un repos qui vous semble assez doux,
Votre esprit est toujours à vous,
Encor qu'il soit à tout le monde.

Ce même Poëte qu'on accusoit d'avoir volé les Anciens, disoit :

Comment les aurois-je dérobés ? je ne les ai jamais lus.

¶ La Comteſſe de la Suſe connoiſſoit bien le langage des amans.

Vers de Madame la Comteſſe de la Suſe.

L'hyperbole plaît à l'amant,
Tout eſt ſiécle pour lui, ou bien tout eſt moment,
Et jamais au milieu ſon calcul ne demeure,
Il ſe porte à l'extrêmité,
En diſant que ſon bien ne dure qu'un quart-d'heure,
Et ſon mal une éternité.

On pourra reconnoître cette Muſe délicate dans cette Chanſon.

Mes yeux, que vos plaiſirs coutent cher à mon cœur !
Vous avez voulu voir Sylvie,
Si j'ai ſatisfait votre envie,
Las ! c'eſt aux dépens de ma vie.
Mes yeux, que vos plaiſirs coutent cher à mon cœur !
Allons, allons revoir l'objet de mon tourment ;
Ses yeux d'un ſeul regard peuvent en un moment
Soulager l'ardeur qui me tue ;
Mais je me flatte envain d'un ſi charmant eſpoir,
Pour guérir je cherche à la voir,
Et tout mon mal ne vient que de l'avoir trop vue.

Bon mot sur des faveurs peu solides.

¶ On disoit d'un homme à qui Louis XIII. ne donnoit que des marques de bienveillance, qu'il étoit couché sur l'état des caresses.

Trait sur Louis XIII. & sur le Cardinal de Richelieu.

¶ Ce Monarque nomma le Cardinal de Richelieu Généralissime, le Brevet de ce Ministre portoit qu'il commanderoit aux Princes du Sang; le Duc d'Espernon disoit en raillant, que le Roi ne s'étoit réservé de la Royauté que le don de guérir des écrouelles.

On a dit du Cardinal de Richelieu qu'il fut le maître de son Roi, mais que par lui son Roi fut le maître des autres Monarques.

Idée singuliere d'un Evêque.

¶ Autrefois un Evêque renvoyoit en Décembre, S. Georges, S. Marc, S. Philippes & les Fêtes de la Croix: la raison qu'il en apportoit, c'est que lorsqu'il gêle ces Fêtes-là, les biens de la terre en souffrent: il falloit donc les renvoyer en Décembre, où les gelées ne font point de mal. Il y a des gens qui sont si simples qu'ils applaudiront à l'idée de cet Evêque; il ne faut pas croire qu'on ne trouve qu'à la campagne des gens qui ont cette simplicité en partage.

¶ L'Evêque de Beauvais, Aumônier d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. se flatoit après la mort du Cardinal de Richelieu de remplir sa place. Il crut que pour y parvenir il devoit décrier le gouvernement de ce grand Ministre. Il disoit par tout que sa politique étoit détestable, & qu'il n'avoit rien fait qui vaille; les génies bornés donnent toujours dans l'excès quand ils blâment ou quand ils louent. Une chose est excellente ou détestable : en prenant ce parti ils sont dispensés de rendre raison de leur jugement. Aussi voyons-nous que le Marquis ridicule que Moliere introduit sur la Scéne dans la critique de l'Ecole des Femmes, dit que cette piéce est détestable. L'Evêque de Beauvais prodiguoit cette même épithéte en faveur du Cardinal de Richelieu dans une Compagnie où étoit Bautru, il ajouta : Tout ce qui lui a attiré de grandes louanges, n'étoit dans le fond que des bagatelles : Vous avez raison, Monsieur, lui dit Bautru, terrasser le Calvinisme, prendre la Rochelle, conquérir la Catalogne, abaisser la Maison d'Autriche, donner des loix à l'Europe, ce ne sont que des bagatel-

Ironie de Bautru.

les : il faut être bien simple, pour se récrier sur de pareilles actions. Cette ironie déconcerta le pauvre Evêque qui quitta la partie.

Traits satyriques sur un mauvais Poëte.

¶ On auroit dit que P*** étoit l'original sur lequel Moliere avoit formé son Caritides. Il se flatoit d'avoir un fonds inépuisable de pensées nouvelles, il mettoit à la marge de ses Ouvrages, *pensée neuve*. On a fait dans des Vaudevilles le tissu des louanges qu'il se donne dans son Ouvrage. On le fait parler lui-même, on l'habille en Crieur, & on lui met une clochette à la main. J'ai fait choix des meilleurs couplets.

Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

I

Broffete, Belichon. Dindon, Dindon, Dindon, Dindaine,
Messieurs, j'annonce à l'Univers
Que je suis d'une race ancienne,
Et que je fais de très-beaux Vers.

II.

Or pour vous prouver ma noblesse,
Il suffit de voir en Piedmon.
Deux tours qui malgré leur vieillesse,
Y portent encore mon nom.

III.

A Paris des Sçavans l'aſyle,
J'ai déclamé dans le Barreau,
Et chacun charmé de mon ſtile
S'écria : Voilà qui eſt beau !

IV.

Puis au Roi je fis un Poëme,
Où je l'ai ſi bien louangé,
Qu'il me dit l'ayant lu lui-même,
Monſieur, je vous ſuis obligé.

V.

Sénéque & Balzac votre gloire,
Ne devoient pas vous enfler tant,
J'ai par-devers moi la mémoire,
Si vous avez le jugement.

VI.

Je tiens une école de Filles,
Voyez juſqu'où va mon ardeur ?
Mais je choiſis les plus gentilles
Pour en être le Précepteur.

VII.

Ennuyeuſe ſeroit la liſte
De mes excellentes vertus :
Mais liſez la Lettre d'Ariſte *
Vous en ſerez mieux convaincus.

* C'eſt le titre de ſon Apologie.

VIII.

Bref des Sçavans je ſuis la gloire ;
Quiconque le nie eſt un ſot :
Car je ſuis, vous m'en devez croire ;
De ma patrie le fallot.

¶ Deſpréaux qui étoit né pour être le fléau des mauvais Poëtes, a imaginé que Perachon du haut de cette tour ancienne ſur laquelle il dit qu'on lit en caractéres à demi effacés : *Peraſſoni*, faiſoit la guerre à l'œil, pour découvrir de loin les acheteurs de ſes Ouvrages ; mais que malheureuſement il ne s'en offroit point à ſa vue.

Sur les banqueroutes.

¶ Qu'on remonte aux ſources de toutes les banqueroutes des Négocians, on trouvera que le Banqueroutier eſt ou un Marchand ignorant, ou téméraire, ou fripon.

¶ Tamion dans ſa banqueroute obtint de ſes créanciers une remiſe des trois quarts de ſes dettes. Pegazon, Poëte, couché ſur la liſte des créanciers pour deux cens piſtoles, ſe récria en vain, le traité paſſa malgré lui, ſuivant les loix, à la pluralité des créanciers. Comme il vit que la Juſtice étoit ſourde à ſes plaintes, il implora le ſecours des Muſes ; & livré à

son génie satyrique, il déchira le Banqueroutier dans des vers que Juvenal auroit avoués. Il alla voir ensuite Tamion : voici le langage qu'il lui tint. Je suis Poëte, c'est-à-dire, un homme disgracié de la fortune ; je dois donc être fort sensible au larcin que vous me faites : vous me volez au milieu d'une grande Ville ; si vous m'aviez fait ce tour-là au coin d'un bois, j'espérerois, en mettant à vos trousses un grand Prévôt & des Archers, de recouvrer mon bien : mais vous me bravez sous le bouclier des loix. J'ai pourtant une ressource, les Muses sont privilégiées, elles ne les connoissent point. Commises à ma défense elles vous ont accablé de mille traits en dépit de votre bouclier : voici un ouvrage de leur juste fureur : il commença alors à lui lire sa satyre. Tamion impatient, interrompit vingt fois la lecture, le Poëte la continua toujours avec beaucoup de froideur. Après avoir lu, croyez-vous, lui dit-il, que des vers tout neufs où vous êtes dépeint tel que vous êtes, quand ils seront répandus dans le monde, ne soulageront pas bien le desir que j'ai de me venger ? je veux néanmoins

ne l'abondance & la joie, où le dérangement des saisons avoit jetté l'horreur & la stérilité. Par le commerce la malignité qui désole un pays, n'est funeste à personne, & la prospérité qui en favorise un autre, est utile à tout le monde. Par le commerce les hommes les plus sauvages s'apprivoisent, apprennent à se connoître, s'accoutument à fraterniser. Sans le commerce, on perd en un endroit un superflu qui seroit très-nécessaire en un autre. Sans le commerce les differentes Nations ne seroient pas plus liées entr'elles que les différentes espéces d'animaux. Sans le commerce chaque peuple est comme captif dans les bornes étroites de son pays, le commerce seul met chacun d'eux en possession de tout l'Univers.

Adresse d'un Huissier.

§ La foi d'un Huissier dans plusieurs Villes de Province, est très-suspecte. Un honnête homme qui embrasse cette profession, semble abjurer la probité. Souffler un exploit, n'est qu'une galanterie pour un Huissier; c'est pourtant une prévarication très-punissable. Un Gentilhomme étoit la terreur des Huissiers, parce qu'il en avoit mis plusieurs *in pace*. Les Sergens

gens les plus déterminés n'osoient aborder son Château. Un Huissier gagea une somme considérable qu'il lui donneroit une assignation, parlant à sa personne dans son Château. Il se déguisa en vielleur, & sous la forme d'un gueux revêtu de haillons, il alla demander l'aumône au Gentilhomme, & après en avoir reçu la charité, il le régala sur sa vielle d'un air auquel il accommoda ces paroles :

Monsieur, je vous assigne
Pour comparoître au Châtelet,
Et par une Sentence insigne,
L'on rabattra votre caquet,
A la requête de Douillet,
Fait le vingt du mois de Juillet
De l'an mille sept cent & quatre;
Par moi Jean Christophe Duplatre
Huissier à verge au Parlement,
Diable m'emporte si je ment.

TAYLOR INST. OXFORD

Le Gentilhomme n'entra dans aucun soupçon, & le Vielleur en se retirant, donna à l'exemple des chanteurs, la copie de sa chanson.

¶ L'ignorance elle-même auroit-elle pu enchérir sur le procès-verbal de ces Huissiers qui déposerent dans ces termes, qu'étant allés au logement du sieur Robin pour saisir ses

Ignorance des Huissiers.

meubles, ils trouverent la porte de l'appartement fermée; ils se transporterent du haut du dégré jusqu'en bas, & qu'étant à la cour, ils virent à une fenêtre une tête de femme qui leur chanta pouille, jurant le nom de Dieu; & prenant ledit Dieu par tous ses membres; nous appellant, continuoient-ils, fripons & coquins; ce que nous affirmons être véritable: en foi de quoi nous avons signé.

Chanoinesses de Neufville-les-Dames en Bresse.

¶ Il y a un Prieuré de Religieuses à Neufville-les-Dames, en Bresse; elles ne sont point cloîtrées, elles ne mangent point en Communauté; elles vivent néanmoins avec une grande régularité. Ce seroit les offenser que de les appeller Religieuses; elles prennent le titre de Chanoinesses, & elles veulent qu'on appelle Chapitre l'enceinte de leurs maisons. Chacune a un corps de logis separé; on ne les reçoit point, ou du moins on ne les doit point recevoir qu'elles ne soient d'une bonne Noblesse. Malgré la liberté qu'elles ont de se répandre dans le monde, on ne leur a jamais reproché aucune galanterie. Camille de Villeroy Archevêque de Lyon, les appelloit le Miracle perpétuel de son

Diocèſe. Elles éprouvent long-tems l'eſprit de leurs Novices, afin de les exclure ſi elles les jugeoient capables d'avoir un jour quelques intrigues. Jalouſes de leur liberté, elles appréhendent avec raiſon qu'une hiſtoire d'éclat ſur le compte de quelqu'une, ne donnât lieu de les faire cloîtrer. Ce qu'on peut dire en leur faveur, c'eſt que leur ſageſſe & leur vertu ſont dans la meilleure odeur. Une Chanoineſſe de Neufville * d'une grande beauté & d'un eſprit fort brillant, badinoit avec Damon fort ſpirituellement. La converſation tomba ſur un ſtatut qui oblige ces Dames à fermer leur Chapitre à dix heures du ſoir. Comme elles obſervent exactement cette régle, elles prient ceux qui ſont avec elles à cette heure-là de ſe retirer. Quoi! dit Damon à la belle Chanoineſſe, vous mettriez dehors votre pere à dix heures du ſoir? Oui, répondit-elle. Je parie, reprit Damon, que vous ne le chaſſeriez point dans la ſuppoſition que je vais faire. Je ſuppoſe que votre pere n'eût aucun aſyle, qu'il fût malade, & qu'il courût riſque de la vie, & qu'on

* Madame de Damas.

éprouvât le froid le plus piquant de l'hiver : N'importe, répondit-elle encore, je suivrois ma régle à la Lettre. Damon fit alors cet in-promptu.

Adorable Philis, cruelle à juste titre,
Tu chasserois le soir ton Pere du Chapitre,
Tu lui refuserois un asyle chez toi :
Quand la mort & l'hiver le vaincroient par leur glace.
Ah ! si tu te prescris cette barbare loi,
Comment puis-je espérer en ton cœur une place ?

Folie des Buveurs.

¶ L'esprit de débauche inspire les pensées les plus extravagantes. Des petits-Maîtres de la Cour, le cerveau offusqué des fumées du vin, se sont avisés à chaque verre qu'ils buvoient de bruler piéce à piéce tout leur habillement, jusqu'à ce qu'ils fussent tout nuds. Quoi de plus honteux pour l'humanité que de pareils excès ! Le Chevalier de S.*** faisoit la débauche tête à tête avec le Chevalier D*** frere du Duc. . . Je bois, lui dit-il, à vos amitiés à brule cravate : il brula sa cravate, & but ensuite. Le Chevalier D*** en lui faisant raison, observa la même cérémonie. Il perdoit à ce jeu-là ; car il avoit une cravate d'un grand prix, & celle du Chevalier

de S*** étoit fort commune : mais il se vengea peu de tems après : A vos amitiés, lui dit-il, je les bois à tire dent. Il fit venir un Chirurgien, il se fit arracher une dent, l'opération lui fut salutaire : car il avoit une dent gâtée. Le pauvre Chevalier de S*** fut fort embarrassé, quand il se vit obligé d'imiter cet exemple ; il n'avoit à la bouche aucune dent qui ne fut fort saine. Il vouloit se dispenser de boire une pareille santé ; mais il ne put point reculer. Le Chirurgien l'empoigna par l'ordre du Chevalier D*** & moitié gré & moitié force, après l'avoir fait coucher sur le carreau, & l'avoir enlevé avec son outil deux ou trois fois de terre, il lui arracha la plus belle dent qui ait jamais embelli une bouche.

Plusieurs traits de l'esprit des Dames.

¶ Nous ne pouvons pas atteindre à la vivacité & à la force d'imagination qui régne dans les Lettres des femmes qui écrivent bien. Une jeune Demoiselle mandoit à son Amant : *J'irai au rendez-vous que je vous ai donné, quoique je sois malade ; ma parole est inviolable : je m'y ferois porter si mon mal augmentoit, & si j'étois morte, vous y verriez mon ombre.*

¶ Une Dame dans son emportement écrivit à un homme qui l'avoit offensée cruellement : *Maraut, que je souhaiterois que les coups de bâton pussent s'écrire ! parce que tu ne lirois ma Lettre qu'avec le dos.*

¶ Un Cavalier écrivit à une Dame qu'il la feroit payer rubis sur l'ongle, l'argent qu'elle lui devoit ; elle lui répondit : Je vous ferai payer rubis sur le dos votre mauvais procedé.

¶ Madame C. écrivit à un Auteur célèbre, qui la prioit dans une longue Lettre de lui rendre ses Ouvrages : *Laissez-moi vos écrits, je vous laisse mon cœur ;* ce fut-là toute sa réponse.

¶ Cherchons quelque exemple illustre, qui prouve que les Dames écrivent mieux que les hommes : je le trouve dans la Lettre que la Duchesse du Maine, écrivit au Duc de Vendôme au sujet de la bataille de Villaviciosa.

» S'il m'étoit aussi facile de faire » une belle Lettre qu'il vous est aisé » de rétablir les Rois, que d'heureu- » ses pensées je pourrois employer » sur la grande nouvelle que nous » apprenons ! mais il s'en faut bien

» que j'aie une facilité ſi rare. Je me » ſouviens d'ailleurs fort à propos du » proverbe : *A grands Seigneurs peu* » *de paroles.* Les plus grands de tous » les Seigneurs, ſelon moi, ſont les » vrais Héros : ainſi je dois vous dire » plus laconiquement que perſonne, » que vous êtes l'homme de l'univers » le plus comblé de gloire, le plus ai- » mable, le plus aimé de tous les hon- » nêtes gens & de votre famille : Fai- » tes-moi, s'il vous plaît, l'amitié d'ê- » tre perſuadé qu'entre tous ceux qui » la compoſent, perſonne ne ſurpaſſe » ma ſenſibilité pour vous. »

Si Buſſy eût prêté ſa plume à cette Princeſſe, auroit-il pu la faire parler avec plus de dignité & de légereté de ſtile ?

¶ Mais travaillons encore à la gloire des Dames. Le Comte de .... qui étoit un mauvais ſujet, fut nommé par Louis XIII. Chevalier de l'Ordre du Saint-Eſprit. Une Dame écrivit malicieuſement à un des parens du nouveau cordon-bleu : « Je ne doute » point que la promotion de M. le » Comte de .... ne vous ait cauſé » beaucoup de joie, puiſqu'elle a pen- » ſé me faire crever de rire, moi qui

» ne ſuis ni ſa parente, ni ſon alliée, » ni ſon amie. »

¶ Madame de Maintenon ſi célébre ſous le dernier régne, dédia à Madame de Monteſpan les ouvrages que le Duc du Maine avoit compoſés à l'âge de ſept ans. Je vais rapporter l'Epitre dédicatoire.

» Voici le plus jeune des Auteurs » qui vient vous demander votre protection pour ſes Ouvrages; il auroit » bien voulu attendre qu'il eût huit » ans accomplis; mais il a eu peur » qu'on ne le ſoupçonnât d'ingratitude, s'il étoit plus de ſept ans au » monde ſans vous donner des marques publiques de ſa reconnoiſſance. »

» En effet, Madame, il vous doit » une bonne partie de tout ce qu'il » eſt: quoiqu'il ait eu une naiſſance » aſſez heureuſe, & qu'il y ait peu » d'Auteurs que le Ciel ait regardés » auſſi favorablement que lui, il avoue » que votre converſation a beaucoup » aidé à perfectionner en ſa perſonne » ce que la nature avoit commencé. » S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il » s'exprime avec quelque grace, & s'il » ſçait déja faire un aſſez juſte diſcer-

» nement des hommes, ce ſont autant
» de qualités qu'il a tâché de vous dé-
» rober. Pour moi, Madame, qui con-
» nois ſes plus ſecrettes penſées, je ſçais
» avec quelle admiration il vous écou-
» te, & je vois avec plaiſir qu'il vous
» étudie beaucoup plus volontiers que
» tous ſes Livres.

» Vous trouverez dans l'Ouvrage
» que je vous préſente quelques traits
» aſſez beaux de l'Hiſtoire : mais il
» craint que dans la foule d'événe-
» mens merveilleux qui ſont arrivés
» de nos jours, vous ne ſoyez gueres
» touchée de tout ce qu'il pourra
» vous apprendre des ſiécles paſſés ; il
» craint cela avec d'autant plus de
» raiſon, qu'il a éprouvé qu'il penſoit
» de même en liſant les Livres. Il trou-
» vé quelquefois étrange que les hom-
» mes ſe ſoient faits une néceſſité d'ap-
» prendre par cœur des récits ſi fort
» au-deſſous de ce que nous voyons.
» Comment pourroit-il être frapé des
» victoires des Grecs & des Romains,
» & de tout ce que Florus & Juſtin
» nous racontent ? Les nourrices dès
» le berceau ont accoutumé ſes oreil-
» les à de plus grandes actions. On lui
» parle comme d'un prodige d'une

» Ville que les Grecs prirent en dix » ans : il n'a que ſept ans, & il a » déja vu chanter en France des *Te* » *Deum* pour la priſe de plus de cent » Villes.

» Tout cela, Madame, le dégoute » un peu de l'antiquité, il eſt fier na- » turellement. Je vois bien qu'il ſe » croit de bonne Maiſon, & avec » quelques éloges qu'on lui parle d'A- » léxandre ou de Céſar, je ne ſçais » s'il voudroit faire aucune compa- » raiſon avec les enfans de ces grands » hommes. Je m'aſſure que vous ne » déſapprouverez pas en lui cette pe- » tite fierté, & que vous trouverez » qu'il ne ſe connoît pas mal en Hé- » ros; mais vous m'avouerez auſſi que » je ne m'entens pas mal à faire des » préſens, & que dans le deſſein que » j'avois de vous dédier un Livre, je » ne pouvois choiſir un Auteur qui » vous fût plus agréable, ni à qui » vous priſſiez plus d'intérêt qu'à ce- » lui-ci. Je ſuis,

» Madame, &c. «

La même plume qui a compoſé l'Epître dédicatoire, a prêté au Duc du

Maine ce Madrigal qui eſt à la tête du recueil des Ouvrages de ce Prince.

Ne penſez pas, Meſſieurs les beaux-eſprits,
Que je veuille par mes écrits,
Prendre ma place un jour au temple de mémoire.
Sçavez-vous de qui je ſuis fils ?
Il me faut bien une autre gloire,
Et des lauriers d'un plus grand prix.

Un Auteur a dit :

La Proſe n'eſt pas rebelle,
Elle vient quand on l'appelle,
Et le Vers quand il lui plaît.

Ouvert traduit par le Brun.

Un autre a dit :

En Proſe on dit ce que l'on veut,
En Vers l'on dit ce que l'on peut.

Mais cette Dame a montré qu'elle avoit la Proſe & les Vers à ſon commandement.

¶ Entre pluſieurs jolies choſes qu'on trouve dans le Livre du Duc du Maine, on diſtingue une Lettre que ce Prince écrivit au Roi ſur la priſe de Gand.

Jolie Lettre du Duc du Maine, âgé de ſept ans.

« Si Votre Majeſté continue à prendre des Villes, il faut que je ſois » un ignorant ; car M. le Ragois ne » manque jamais de me faire quitter

» mon étude quand la nouvelle en ar-
» rive, & je ne quitte la Lettre que
» j'ai l'honneur de vous écrire que
» pour aller faire un feu de joie. »

¶ Lorſque le Roi partit pour aller faire le ſiége de Mons, Madame de Maintenon dit à M.r de Louvois: Nous répondez-vous de la vie du Roi? Non, dit ce Miniſtre, mais je répons de ſa gloire.

Lettre du ſtile de Madame de Maintenon

¶ On ſçait que Madame de Monteſpan voulant écrire au Roi, emprunta la plume de Madame de Maintenon, que ce Monarque ſoupçonna que la Lettre n'étoit point du ſtile de ſa Maitreſſe; & qu'ayant découvert la vérité, il admira l'eſprit de Madame de Maintenon, l'admiration produiſit l'amour; cette nouvelle paſſion éteignit l'autre. Voici la Lettre fatale qui produiſit cet effet. Si on ſçavoit qui m'a fait ce préſent, on ſeroit convaincu que je n'impoſe point. Comme je ne puis pas revéler ce myſtére, je laiſſe la liberté d'en penſer ce qu'on voudra.

» Vous me demandâtes, mon cher,
» ſi votre Couronne n'étoit point le
» charme de mon amour, & lorſque
» je vous répondis que je n'aimois

» dans vous que vous-même, vous me
» dites que je me pouvois faire illu-
» sion. Je vous aurois bien mieux ré-
» pondu si j'avois pu vous faire voir
» combien votre doute m'alarma. J'ai
» depuis interrogé mon cœur en se-
» cret. Ah! qu'il m'a bien montré que
» l'ambition n'agissoit pas comme l'a-
» mour. Que ces deux passions sont
» aisées à discerner! Que faites-vous
» de votre pénétration, puisque vous
» ne les démêlez pas? Faut-il vous
» rappeller cette querelle que je vous
» fis sur votre froideur; il y a quel-
» ques jours? Que ne me dites-vous
» point pour me rassurer? Si je n'a-
» vois eu que de l'ambition, ne me
» serois-je pas d'abord payée de vos
» excuses? Auriez-vous eu tant de
» peine à m'appaiser? Quand je vois
» la tendresse qui parle dans vos yeux,
» ne voyez-vous pas une même pas-
» sion vous répondre dans les miens?
» L'ambition pourroit-elle se dégui-
» ser de la sorte? Quand mon cœur
» se livre aux plus doux transports,
» & qu'il y succombe, dites-moi,
» mon cher, est-ce l'ouvrage de l'am-
» bition? Si vous aimez, comment
» ne reconnoissez-vous pas l'amour?

» Je vous en dirois davantage ; mais » le dépit m'arrache la plume de la » main. »

Bon mot du Maréchal de Toiras.

¶ Un Officier la veille d'une bataille, dit au Maréchal de Toiras, qu'il avoit reçu une Lettre qui lui apprenoit que ſon pere qui étoit à trente lieues de l'armée, étoit à l'extrêmité, il demanda permiſſion de l'aller voir afin de recevoir ſa bénédiction. Le Maréchal qui jugea bien que cet Officier ne conſultant que ſa frayeur, ſe ſervoit de ce prétexte pour ne point ſe trouver à la bataille, lui dit finement : *Pere & mere honoreras afin que tu vives longuement.*

Epigramme marotique.

¶ Voici une Epigramme dans le goût de Marot.

De maints écus ſauvez, Harpagon réjoui,
Marioit au vieux Roc ſans dot ſa jeune fille ;
Déja la jeune Agnès victime de famille,
Obéiſſoit au ſort. Quand l'époux eut dit oui,
Parole de pluſieurs à longs jours regretée.
Le Prêtre dit : Agnès, le voulez-vous auſſi ?
Homme de Dieu, dit-elle en tout ceci,
Vous êtes le premier qui m'ayez conſultée.

¶ Que j'aime la réponſe que M. de Lamoignon, Premier Préſident fit au Roi qui étoit dans ſon lit de juſtice. Saintot, Maître des Cérémonies, après avoir ſalué ce Prince, ſalua les Princes du Sang, & enſuite les Prélats, & puis le Parlement. M. de Lamoignon qui prétendoit que le Parlement dût être ſalué immédiatement après les Princes du Sang, dit : Saintot, la Cour ne reçoit point vos civilités. Le Roi dit alors au Premier Préſident : Je l'appelle M. Saintot. Ce Magiſtrat répondit au Roi : Sire, votre bonté vous diſpenſe quelquefois de parler en Maître : mais votre Cour vous doit toujours faire parler en Roi.

Belle réparti de M. de Lamoignon.

On ne donne point le titre de Monſieur, lorſqu'on parle de perſonnes qui ont excellé dans les Sciences ou dans les Arts. Ainſi l'on dit tout court Corneille, Racine, Moliere, Boileau, la Fontaine, Lulli, le Brun. Madame la premiere Dauphine demanda à M. Coiſvaux excellent Sculpteur, s'il falloit l'appeller Monſieur. Je ne travaille, Madame, lui répondit-il, que pour perdre ce titre-là.

On diſtingue un grand génie en lui ôtant le titre de Monſieur.

Homme laid croyāt être en bonne fortune.

¶ Pelliſſon étoit d'une laideur où la nature s'étoit ſurpaſſée. Il fut un jour arrêté dans la rue par une belle Dame, qui ſans lui rien dire, le prit par le bras & le conduiſit au ſecond étage d'une maiſon voiſine. Ebloui de la beauté de cette Dame, il n'avoit pas la force de lui réſiſter; il ſe flatoit que cette aventure ne pouvoit avoir pour lui qu'un dénouement agréable. La Dame le préſenta au Maître du logis, en lui diſant: Trait pour trait; comme cela, entendez-vous? Elle quitta enſuite bruſquement Pelliſſon, & le laiſſa là. Il demanda l'explication de l'énigme au Maître du logis, qui après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit Peintre. J'ai, dit-il, entrepris pour cette Dame de repréſenter la tentation de J. C. dans le déſert: nous conteſtons depuis une heure ſur la forme qu'il faut donner au diable; & elle vient de m'expliquer qu'elle ſouhaitoit que je vous priſſe pour modele.

Le rolle du diable eſt regretté.

¶ Dans une petite Ville de Provence, où on étoit en uſage de repréſenter la Paſſion aux Proceſſions qu'on faiſoit aux Fêtes ſolemnelles, un Bourgeois de cette Ville ſe formaliſa

beaucoup, parce qu'on lui avoit ôté ſon rolle qui étoit celui du diable. Quelle injuſtice! s'écrioit-il, mon Biſaïeul, mon grand-Pere & mon Pere étoient diables. Nous jouons ce rolle depuis plus d'un ſiécle, & on me dépouille de mon droit après une ſi longue poſſeſſion.

¶ Un Artiſan qui avoit fait fortune, offrit à un Bénéficier une ſomme d'argent de ſon Bénéfice, qu'il vouloit procurer à ſon fils. Il y auroit de la ſimonie là-dedans, lui dit le Bénéficier. Comme ce mot ſurpaſſoit l'intelligence de l'Artiſan, il crut en avoir entendu un autre qui avoit la même terminaiſon. Il n'y a point de cérémonie avec moi, lui répondit-il, l'argent d'un côté & le Bénéfice de l'autre. Simonie.

¶ Un homme du même caractére d'eſprit que l'Artiſan, avoit acheté un Bénéfice: on lui repréſenta qu'il avoit commis une ſimonie. Oh! dit-il, puiſque cela eſt, je m'en vais donc vîte le vendre ce qu'il m'a couté, je ne veux pas y gagner un ſou deſſus.

¶ Le Cardinal Mazarin pour gagner l'Abbé de la Riviere, qui gouvernoit Gaſton de France, oncle du Roi,

donna à cet Abbé l'Evêché de Langres, on lui dit que son présent étoit infecté de simonie, il répondit : Ce n'est pas l'Evêché que je donne, c'est la Duché & Pairie qui y est jointe.

Pere Bouhours célébre Ecrivain.

¶ La maniere de bien penser du Pere Bouhours est très-propre à aiguiser l'esprit & à raffiner le discernement. Mademoiselle Scuderi appelloit cet Ouvrage une Bibliothéque choisie pour les délices de l'esprit ; & Banage dit que les pensées des Anciens & des Modernes y sont cousues avec des filets d'or & de soie.

¶ Madame Deshoulieres mécontente de ce Jésuite, lui envoya ces Vers :

Pere Bouhours, dans vos pensées,
La plupart fort embarrassées,
A moi vous n'avez point pensé.
Dans une liste triomphante,
De célébres Auteurs que votre Livre chante,
Je ne vois point mon nom placé ;
Mais aussi dans le même Rolle,
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit point mal.
Un tel Compagnon me console.

¶ Le Pere Bouhours qui connoissoit la vraie politesse du stile, nous a garanti des longues périodes & des ex-

preſſions recherchées, dont le Port-Royal avoit inondé la République des Lettres. La grande réputation de ces Ecrivains rendoit leurs defauts contagieux : ce Jéſuite a mis une digue au torrent.

¶ Que la louange que Madame de Sévigné donne au Pere Bouhours eſt jolie ! qu'elle eſt nouvelle ! l'eſprit, dit-elle, lui ſort de tous côtés.

Quête du Sieur Poiſſon.

Houdart de la Motte.

Quatre filles ! comment ai-je fait cela ?
Et maintenant qu'en puis-je faire ?
Si quand l'ouvrage eſt fait on en demeuroit-là,
Ce ſeroit une bonne affaire :
Mais il faut les pourvoir, & c'eſt où me voilà.

Les marier ſans dot n'eſt plus du bel uſage ;
Je trouverois ce mot auſſi beau qu'Harpon :
On l'a proſcrit, c'eſt grand dommage,
Que n'eſt-il encor de ſaiſon !

Les mettrai-je au Théâtre ? non.
Quand elles le voudroient, pourrois-je le permettre ?
Je ſuis trop ſage & trop diſcret, ma foi,
Oui, trop ſage pour les y mettre,
Trop diſcret pour dire pourquoi.

Voyons donc ce que j'en dois faire.

Guimpons-les ; c'eſt le mieux, elles le veulent bien :
Mais on ne fait pas vœu de pauvreté pour rien,
Hé bien, quêtons, la Cour me tirera d'affaire.

Commençons par le Roi, l'honneur des Fleurs-de-lis,
Lui que pour l'imiter toute ſa Cour contemple,
Et ne lui demandons que cinquante louis,
Seulement pour ſervir d'exemple.

Monſeigneur, ſi je l'ai diverti quelquefois,
Aux cinquante louis en ajoutera trente ;
Et je lui garantis ſur mon geſte & ma voix,
Pour le moins mille ris de rente.

L'Epoux d'Adélaïde eſt-il moins généreux ?
Non, je ſçais à donner combien ſa pente eſt grande :
Mais il trouvera bon que je ne lui demande
Que trente louis pour eux deux.

J'en aurai bien dix de ſon Frere ;
Tous biens ſont communs entre amis !
Il eſt des miens, il me l'a bien promis,
Dix louis ; l'épreuve eſt légere !

Voyons ce que Madame à ſon tour donnera,
Les Sœurs de ſon Filleul méritent bien par-là,
Que dans leurs bons deſſeins ſes dons les favoriſent.
Tenons-nous-en à ce qu'il lui plaira,

Mais non, ce ſeroit trop, dix louis me
ſuffiſent.

Pour l'illuſtre Duc d'Orléans,
Sous peine d'un Eloge il donnera cent frans.
Prenons de ſa moitié qui pour lui ſeul ſou-
pire
Dix louis, Dieu s'accorde à ce qu'elle déſire.

Le digne Fils du grand Condé,
Sçait donner des Fêtes ſuperbes,
Il ſçait faire ſortir dès qu'il l'a commandé
Des feſtins de deſſous les herbes.
Quoiqu'il n'ait point encore fait de petits
préſens,
Pour ſon apprentiſſage il va donner cent
francs.

L'intrépide Bourbon & ſon aimable Epouſe
Vont joindre leur préſent au ſien,
Pour dix louis je les quitterois bien,
Si la rime n'en vouloit douze.

Par la belle Conty mes vœux ſont prévenus.
Une des graces qui pour Elle
Ont quitté la cour de Vénus,
M'apporte dix louis, c'eſt une bagatelle,
Mais des mains d'une Grace ils valent mille
écus.

Conty le grand Conty, qu'envain l'affreuſe
mort
Hé! pourquoi m'embarquer dans ces gran-
des paroles?
Quel beſoin de m'enfler ſi fort
Pour lui demander dix piſtoles.

L'Aigle de Jupiter, du Maine à qui Louis
A confié le ſoin de ſon tonnerre.
Tout beau de ces objets mes yeux ſont éblouis,
Moderons notre eſſor & volons terre à terre.
Que ſon épouſe & lui m'aident dans mes beſoins,
De vingt louis pour eux ce n'eſt pas une affaire,
Et ce ſera ſur & tant moins
De tous les biens que j'en eſpére.

Pour le grand Amiral favori de Thétis,
Qu'il mette dix louis à la groſſe aventure,
C'eſt moi qui les lui garantis,
La Mer même n'eſt pas plus ſure.
Des Ducs, des Maréchaux ne réglons point les rangs,
Ils donneront chacun cinquante francs.

Paſſons aux Chefs des Loix, l'appui de l'innocence,
Ce Sage à qui Thémis a remis la balance,
Qu'il mette d'un côté cent francs,
De l'autre ma reconnoiſſance.
Les cent francs, j'en ſuis ſûr, ſeront les moins peſans.

Juſqu'ici les effets ont ſuivi mes paroles,
Des Miniſtres j'attens un ſupplément nouveau,
Ils ne pourront entre eux refuſer vingt piſtoles,
Ou la Seine pourra me refuſer de l'eau.

Ma foi, voici ma ſomme faite,
Non, je croi qu'il y manque encor
A peu près un demi marc d'or.
Hé bien! c'eſt aux Prélats à la rendre complette.

Mais que la charité qui n'aime qu'à donner,
Ne prenne point pour outrage,
De ce qu'en la taxant, je ſemble la borner,
Ce que j'ai demandé ne la doit point géner,
Elle peut donner davantage,
Je le prendrai ſans chicaner.

Poiſſon fit la quête telle que ſon Apollon la demanda. Rien n'eſt plus ingénieux que cet Ouvrage, l'eſprit s'y joue en cent façons.

Epitaphe d'une Chate.

¶ Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres avoit une Chate parfaite dans ſon eſpéce. La vivacité de cet animal, & ſon inſtinct fertile en mille gentilleſſes, lui avoient fait mériter l'attachement de cette Dame. Cette merveilleuſe Chate ne put néanmoins trouver grace auprès de la mort. Pour éterniſer ſa mémoire, ſa Maitreſſe lui fit élever dans ſon jardin un Mauſolée, où elle la fit repréſenter dans un bas relief. Voici l'Epitaphe gravée ſur le tombeau :

L'Abbé Regnier.

Ci gît une Chate jolie,
Sa Maitresse qui n'aima rien,
L'aima jusqu'à la folie,
Pourquoi le dire? on le voit bien.

Laitiere en pleurs.

¶ J'ai vu de jolis Vers au bas d'une Estampe. On avoit représenté une Laitiere éplorée; elle avoit à ses pieds un pot de terre cassé. C'est ainsi que le Poëte interrogeoit cette fille:

Le sujet de vos pleurs, Catin, semble douteux.
Vases de terre, honneur de Filles,
Sont des meubles assez fragiles,
Pour lequel pleurez-vous des deux?

Sur quelques Procureurs.

¶ On fait aux Procureurs un reproche dont quelques-uns ne prennent pas grand soin de se justifier.

Pour tout titre un Plaideur eût-il une chanson,
Sa cause est toujours bonne, & qui paye a raison.

¶ Un Procureur avide disoit: Chacun son bien, ce n'est pas assez.

Bon mot de M. Fourcroy.

¶ M. de Lamoignon Premier Président, demanda à M. Fourcroy Avocat, qui n'avoit point d'enfans, ce qu'il feroit de son neveu qu'il élevoit comme

comme ſon héritier. S'il eſt joli garçon, répondit M. Fourcroy, je le ferai Avocat; s'il ne promet rien, j'en ferai un Conſeiller.

¶ Un Auteur a penſé fort juſte ſur l'argent, lorſqu'il a dit que c'étoit un bon valet, & un mauvais maître. Définition de l'argent.

¶ Un Poëte a loué heureuſement un Héros qui mourut fort jeune. Bel éloge d'un jeune Héros.

Et la mort dont la faux toutes choſes moiſſonne,
Voyoit de ſa vertu naître des fruits ſi meurs,
Qu'elle prit de ſes ans le printems pour l'automne.

¶ Le Sieur Danchet loue délicatement la beauté d'une Dame. Madrigal ſur une belle perſonne

Et la Fable & la Vérité
Font voir ce que peut la beauté;
Adam trop ſenſible à ſes charmes
Négligea les céleſtes biens,
Pâris mit l'Aſie en allarmes,
Et fit périr tous les Troyens.
C'eſt une pomme infortunée
Dont la fatale deſtinée
Cauſa le céleſte courroux;
En voyant les attraits ſi doux,
Iris, dont vous êtes ornée;
Adam l'auroit priſe de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

Traits Gascons.

¶ Un Gascon, Aide de Camp de M. le Maréchal de Villeroy, étoit un matin dans son lit, où il dormoit fort tranquillement ; lorsque son valet ouvrant les rideaux, le vint éveiller, en lui disant qu'on avoit sonné le boutesselle, & que le Général étoit à cheval : Cadedis, s'écria-t-il, je suis au lit, & Monsieur le Maréchal est à cheval : fermez vîte les rideaux, je suis indigne de voir la lumiere, & il se rendormit.

¶ Un Officier Gascon disoit : Quand Dieu tira le monde du néant, il y laissa mon bien. Pour vanter l'ancienneté de sa Noblesse : il disoit que ses titres primordiaux furent inondés dans le Déluge. Voilà le caractére des Gascons quelquefois trop sinceres, quelquefois fanfarons. Celui-ci voyant que les Puissances en guerre faisoient beaucoup de démarches qui nous annonçoient la paix : Je vais, disoit-il, me hâter d'acheter de la graine de choux, tant de Guerriers licenciés réduits à les planter, encheriront cette graine. Un Normand lui demanda ; Qu'en ferez-vous ? avez-vous seulement un pouce de terre ?

¶ On représentoit devant Louis XIII. une Comédie où l'on jouoit les Juges, les Avocats & les Procureurs. Un homme dans le parterre que l'on prit pour un Magistrat, témoigna être fort indigné contre les Comédiens; & après avoir murmuré long-tems, il dit tout haut qu'il leur défendoit de continuer la piéce. L'insolence de ce prétendu Magistrat irrita fort le Roi: Et moi, dit ce Prince, je veux qu'ils la jouent. Mais la colere du Roi ne servit qu'à le divertir, quand il apprit que celui qu'on prenoit pour un Officier de Justice, étoit un homme que les Comédiens avoient aposté pour jouer ce rolle.

Surprise faite à Louis XIII. à la Comédie.

¶ Rien n'est plus commode pour les Princes qui sont souvent fatigués du cérémonial, que l'usage de paroître *incognito*, qui vient d'Italie. Louis XIV. lui-même a voulu quelquefois être dans cet état-là: il étoit sous le voile de l'*incognito* sur le théâtre, lorsque le fameux Dominique jouoit à la Cour une Comédie Italienne très-insipide, malgré le jeu excellent de cet Acteur; le Roi lui dit: Dominique, voilà une mauvaise piéce. Ce Comédien qui avoit beaucoup de pré-

Présence d'esprit de Dominique devant Louis XIV.

ſence d'eſprit, répondit à ce Prince : Dites cela tout bas, je vous prie, parce que ſi le Roi le ſçavoit, il me congédieroit avec ma Troupe.

Bel éloge du Roi de Suéde.

¶ On a loué magnifiquement le Roi de Suéde.

Mars ſine Venere, Alexander ſine vino, Cæſar ſine ambitione, Tiberius ſine dolo, Rex victor ſine arrogantiâ. C'eſt un Mars qui n'a point de Vénus, un Alexandre ſans la paſſion du vin, un Céſar ſans ambition, un Tibere dont la politique n'eſt pas frauduleuſe, un Roi vainqueur ſans arrogance.

Un Poëte a fait auſſi l'éloge de ce Prince par des paralleles ;

Alcide fut un grand Héros,
Mais il ſoupira pour Omphale,
Et cette ardeur à ſa gloire fatale,
Ternit l'éclat de ſes travaux.
Alexandre à ſes loix ſoumit la terre & l'onde,
Des Trônes chancelans ſon bras étoit l'appui,
Il triompha de tout le monde,
Mais le vin triompha de lui.
Céſar fit admirer ſa valeur éclatante,
Quel conquérant fut plus heureux ?
Mais Rome vit par lui ſa liberté mourante,
Et pour la recouvrer fit d'inutiles vœux.

Jeune Héros du Nord que guide la sageſſe,
Ces mortels furent grands, mais tu l'es encor plus,
Et ſans avoir une foibleſſe,
Tu poſſedes mille vertus.

¶ Clélie dans une converſation ſur la préference que prétendoient les deux ſexes, pour donner l'avantage au ſien, ſe fonda ſur deux raiſons. Premiérement, l'homme, dit-elle, n'a été formé après toutes les créatures, que parce qu'il eſt le plus parfait de tous les ouvrages de la main de Dieu : il ſembloit que Dieu dans ſes autres productions ne faiſoit que des eſſais de l'homme, qui eſt ſon chef-d'œuvre : mais ce chef-d'œuvre eſt au-deſſous de la femme qui a été formée après lui. Il a encore encheri dans ce dernier ouvrage ſur les perfections qu'il avoit raſſemblées dans l'homme ; & quand il a donné à l'ame de la femme un plus beau logement, c'eſt parce que cette ame étoit plus parfaite. Raiſons pour & contre le ſexe.

La ſeconde raiſon qu'elle fit valoir, c'eſt qu'elle dit que le Seigneur en s'incarnant, voulant s'anéantir & prendre la figure la plus humiliante,

préfera celle de l'homme à celle de la femme.

¶ Alceſte qui diſputa contre Clélie, lança bien des traits contre les femmes. Il dit que rien ne pouvoit vaincre leur mauvaiſe humeur, que le lit n'étoit point un aſyle contre leurs bizarreries, que c'étoit ſe ranger ſous une tyrannie inſupportable, que d'épouſer une femme qui faiſoit votre fortune, il récita ces Vers:

Femme riche n'eſt pas ma femme,
Voulez-vous ſcavoir pourquoi?
C'eſt qu'au lieu d'être Madame,
Elle ſeroit Monſieur pour moi.

Il ſoutint que les femmes étoient ou coquettes, ou prudes, qu'il n'y en avoit point qui pardonnaſſent une injure à leurs maris, qu'elles s'en vengeoient à champ clos, ou à guerre ouverte. Il fit enſuite le portrait des coquettes; il dit que celles qui ſe marioient oublioient le paſſé, ſe faiſoient honneur du préſent: & ne renonçoient pas à l'avenir; qu'elles vouloient être crues femmes de bien, parce qu'elles avoient ſur le corps un enduit de mariage; que lorſque l'âge

les rendoit incapables de galanterie, elles la quittoient à regret, & en conservoient la théorie.

Clélie ne s'étonna point de tous ces portraits affreux : elle fit voir que c'étoit des efforts d'imagination d'Auteurs peu sensés ; que la thése que soutenoit Alceste devoit être prouvée par des raisons, & non pas par des jeux d'esprit où s'égayoient des Philosophes qui vouloient rendre aux femmes le mépris dont elles les avoient prévenus : enfin elle obligea Alceste de lui céder la victoire.

¶ Voici une Epigramme qui m'a paru fort naturelle : Epigrammes sur le mariage.

Qui prend Mari fait bien, fait mieux qui n'en prendra,
Disoit le bon Damis à sa fille Lisette :
A ce sage propos répondit la doucette :
Mon pere, faisons bien, fera mieux qui pourra.

¶ Lorsque la belle Araminte ensevelit ses appas dans un Couvent, on fit cette Epigramme : Sur une belle cloîtrée.

Qu'on doit benir ce jour où la bonté des Cieux,
Pour jamais dans un Cloître a caché vos beaux yeux.

Vous effacez Vénus ſortant de l'onde,
Trouve-t-on des attraits & plus vifs, & plus doux ?
Si vous ne fuſſiez morte au monde,
Le monde alloit mourir pour vous.

¶ Le même Poëte fit part de ces Vers à cette belle Religieuſe lorſqu'elle fit profeſſion.

Benſerade. Un moment de la vie établit tout le plan,
Et parmi de longs jours comme ſeront les vôtres,
Ce moment roi de tous les autres,
Peut bien en être le tyran.

¶ Couplet ſur une Religieuſe fort jolie.

Sur l'air : *de Joconde.*

Cette Veſtale a des appas,
Heureux celui qu'elle aime ;
Son bandeau ne lui meſſied pas,
Il ſemble un diadême
S'il deſcendoit deux doigts plus bas
Ce ſeroit l'amour même.

Sur une vieille qui ſe marioit. ¶ Une vieille qui ſe marioit écrivit à un Poëte qu'elle alloit prendre un Sacrement ; il lui répondit :

Benſerade. Comme vous n'êtes plus qu'une vieille relique,
Triſte objet de compaſſion ;

Dès qu'on dit que sur vous un Sacrement s'applique,
On pense à l'Extrême-Onction.

¶ Un mauvais payeur passa une obligation payable à sa volonté : assigné devant le Juge, il soutint que sa volonté n'étoit pas encore venue. Hé bien, dit le Juge, qu'on le mette en prison jusqu'à ce qu'elle vienne : elle arriva sur le champ. Sur de mauvais payeurs.

¶ Un autre mauvais payeur croyoit avoir éludé le payement d'une dette qu'il avoit contractée, parce qu'il avoit mis dans sa promesse que le terme devoit échoir à la fête d'un Saint qui n'étoit pas dans le Calendrier : Le Juge pour rendre inutile sa mauvaise foi, le condamna à payer le jour de la Toussaints.

¶ Une belle Demoiselle pour se justifier d'une passion qu'elle avoit allumée malgré elle, disoit ingénieusement : Excuse d'une belle Demoiselle

S'il a reçu du mal à cause qu'il m'a vue,
Accusez-en ses yeux.
Blessé par les appas dont on me voit pourvue,
Qu'il accuse les Dieux.

Jolie Fable de M. de Novion.

¶ M. de Novion Premier Président, dans une mercuriale qui a ordinairement pour objet l'avidité & les concussions des Procureurs, rapporta cette fable.

Une brebis, dit-il, voulant se mettre à couvert de la pluie, se réfugia sous un buisson : mais quand elle sortit de cet asyle, elle y laissa sa laine. L'application de cette fable qu'il ne fit point, étoit aisée à faire.

Bon mot de Madame la Valiere.

¶ Madame la Valiere, Maitresse d'un grand Roi, choisit le Couvent des Carmelites pour faire pénitence. Elle avoit à peine fait profession, que M. Bossuet, Evêque de Meaux, lui annonça la mort d'un Prince très-aimable, le fruit de son amour : Je me vois obligé, lui dit-elle alors, de pleurer la mort d'un Prince, dont je n'ai pas achevé de pleurer la naissance.

Lettre singuliere d'un Missionnaire.

¶ Un Missionnaire qui travailloit avec beaucoup de zéle dans la vigne du Seigneur, ayant choisi dans la Bresse le Village de..... pour l'objet de sa mission, trouva beaucoup de terres en friche : son zéle ne fut jamais rebuté. Il ne se lassa point de semer, de planter, d'arroser jusqu'à

ce qu'il eût rendu la terre qu'il cultivoit abondante en fruits de vie & de salut. Voici la peinture qu'il fit de ce Village dans une Lettre qu'il écrivit à un de ses amis.

« Que n'ai-je les talens Apostoliques de Saint François Xavier ! je » les pourrois exercer dans toute leur » étendue au Village de .... la plupart des Payſans n'y ont pas la » moindre teinture des Myſtéres de » la Religion. Je trouvai ſous ma » main un Payſan fort âgé à qui je » demandai combien il y avoit de » Dieux ; il me répondit que ſon fils » Jean le ſçavoit bien : Je ne ſuis pas » curieux, lui dis-je, de la ſcience » de votre fils Jean, mais je le ſuis » de la vôtre ; & comme je le preſſai » vivement : Ah ! Monſieur, me dit-» il, quand j'étois jeune, je ſçavois » bien toutes ces gentilleſſes ; à pré-» ſent que je ſuis vieux, j'ai tout ou-» blié. Au bout du compte, pourſui-» vit-il, qu'importe combien il y ait » de Dieux, des bonnes gens peut-il » y en avoir trop ? Voilà l'ignorance » dans laquelle vivent les Payſans, » lorſque leurs Paſteurs négligent de » les inſtruire, & de leur faire régu-

» liérement des Catéchiſmes. Le Sou-
» verain Juge reprochera un jour
» amerement à ces Curés, qu'au lieu
» de nourrir leur troupeau qui leur a
» été confié, ils lui ont procuré la
» mort, *non pavisti, sed occidisti.*
» Ceux qui s'ingerent ſans ſcience
» dans le Miniſtére de la parole de
» Dieu, ſont encore très-coupables,
» parce qu'ils ſement beaucoup d'er-
» reurs. Je ne ſuis pas du ſentiment
» du fameux Evêque de Bellay, qui
» pour s'excuſer de ce qu'il avoit
» conferé les Ordres à des Prêtres
» ignorans, diſoit, qu'il valoit mieux
» que la terre du Seigneur fût culti-
» vée par les ânes, que ſi elle demeu-
» roit en friche. »

Confeſſeur tranſporté de joie.

¶ Un Régent de Rhétorique qui confeſſoit ſes Ecoliers, exigeoit qu'ils s'accuſaſſent en Latin au Tribunal de la Pénitence, afin que cette Langue leur devînt familiere. Un Ecolier ſe confeſſant à ce Profeſſeur, lui dit: *Pater rem habui cum virgine.* Le Régent plus frapé de l'élégance de l'expreſſion, que de l'énormité du crime, battit des mains, tout tranſporté de joie, en diſant: Bon, voilà qui eſt d'Horace.

¶ Un Payſan ayant obtenu une audience de Louis XIV. Sire, lui dit-il, je n'ai pour tout bien qu'une petite terre : je paye un écu de taille, le voilà continua-t-il, en le lui offrant ; j'ai appréhendé qu'il ne fût bien rogné avant que de venir juſqu'à vous, parce que j'ai appris qu'il devoit paſſer par beaucoup de mains, du moins vous l'aurez tout entier. Le Roi récompenſa le zéle du Payſan. Naïveté d'un Payſan.

¶ Un Gentilhomme devint amoureux à Grenoble d'une Demoiſelle très-jolie. Elle lui jura une fidélité éternelle. Le dernier Duc de Leſdiguieres brilla beaucoup dans un bal où elle ſe trouva, il s'attacha à elle ; charmée des hommages de ce jeune Seigneur, elle le préfera à ſon Amant qui ſoulagea ſon dépit par ces Vers : Amant mépriſé qui ſe venge.

Non, je ne me plains point du tour
Que m'a fait cette beauté fiere,
Elle voyoit un Duc dans Leſdiguieres,
Il étoit plus beau que le jour :
Et je n'avois que mon amour,
Encore n'en avois-je gueres.

¶ Tout le monde eſt perſuadé que la Maiſon de Levi, qui eſt très-illuſtre & très-ancienne, n'a d'autre fonde- Prétention de la Maiſon de Levi.

ment que ſon nom pour ſe prétendre alliée à la Sainte Vierge. On dit qu'on conſerve avec beaucoup de ſoin dans un Château du Marquis de ..... qui eſt de cette Maiſon, un Tableau ancien, qui repréſente un des ancêtres du Marquis, à genoux devant la Sainte Vierge, de laquelle il ſort un rouleau de la bouche avec ces mots : *Levez-vous, mon Couſin.* Un autre rouleau ſort de la bouche de cet aïeul du Marquis, avec ces paroles : *Je ſuis dans mon devoir, ma Couſine.*

Coquette ayant de bonnes raiſons pour garder le tableau de la Vierge.

¶ Ce même Seigneur ayant appris que feu ſon pere avoit fait préſent d'un Tableau de la Sainte Vierge, d'un très-grand prix, à une Dame qui étoit une coquette outrée ; il lui écrivit qu'il la prioit de lui envoyer ce Tableau, parce qu'il ne pouvoit pas laiſſer auprès d'une Dame ſi galante le portrait de ſa Couſine, la Reine des Vierges. Elle lui répondit que ce que la médiſance publioit contre elle, étoit pour le moins auſſi douteux que l'alliance de ce Seigneur avec la Sainte Vierge, qu'elle le défieroit bien d'établir l'un & l'autre : mais que quand elle ſeroit ce que la médiſance vouloit qu'elle fût, elle

uroit des raiſons très-fortes pour retenir le Tableau ; qu'elle ne ſçavoit pas comme lui ſa litanie à demi ; que la Mere de Dieu n'étoit pas moins le refuge des pécheurs, que la Reine des Vierges. Le Marquis ſe paya de cette raiſon, & lui laiſſa le tableau.

¶ Le mauvais uſage de ne point aimer un époux a tellement prévalu parmi les femmes de condition, qu'on a cru bien dépeindre une coquette, en diſant qu'elle aimoit juſqu'à ſon mari. Un femme du monde diſoit qu'il falloit bien aimer l'homme pour aimer ſon mari.

Mauvaiſe interprétation d'un amour conjugal.

¶ Pouſſin a joui à Rome de ſa grande réputation dans la Peinture. Un petit-Maître de la Cour lui fit quitter Paris. Il ſe mit un emplâtre ſur l'œil droit, & il alla chez ce Peintre pour le prier de lui faire ſon portrait. Pouſſin y travailla quelque tems, & pria ce Seigneur de revenir. Celui-ci ſe rendit le lendemain chez le Peintre ; ayant changé de place à ſon emplâtre, & l'ayant mis ſur l'œil gauche ; Pouſſin crut d'abord qu'il s'étoit mépris en faiſant ſon portrait borgne de l'œil droit. Confus de cette bévue, il retoucha ſon ouvrage, & fit paroî-

Pouſſin trompé par un petit-Maître.

tre le défaut à l'œil gauche : il n'acheva pas encore cette fois. Le petit-Maître revint le jour ſuivant, après avoir remis ſon emplâtre ſur l'œil droit. Pouſſin ſe douta alors du tour qu'on lui jouoit. Il paſſa l'éponge ſur ſon tableau, & il ne voulut plus travailler. Les plaiſanteries que le petit-Maître faiſoit par tout là-deſſus, lui revinrent, il ne put les ſoutenir ; il entreprit le voyage de Rome.

Sur des Avocats.

¶ Deux Avocats, au lieu de traiter dans leurs Factums leurs queſtions de Droit, ſe prirent à partie. Cette comédie réjouit parfaitement le lecteur malin. Un homme d'eſprit fit cet impromptu ſur leur querelle.

Veux-tu ſçavoir ce que je penſe
De l'attaque & de la défenſe,
Cher Damon, j'en ris tout mon ſoul ;
Et pour m'expliquer davantage,
Je dis que l'un des deux eſt fou,
Et que l'autre n'eſt pas trop ſage.

¶ Un autre Avocat payé très-largement d'un plaidoyer ſatyrique, mérita cette Epigramme de Damon :

Giton de ſon Client épouſant la querelle,
D'injures vomiſſoit une ample ſirielle ;

: Mariage affreux ne s'eſt pas fait ſans dot,
iiſqu'il a retenu mille écus pour ſon lot.

¶ Il y a plus d'un Poëte ennemi du Mariage. Contre le Mariage.

Deux époux, dit un grand Oracle,
Tout d'un coup deviendroient heureux,
Si deux époux, par un miracle,
Pouvoient devenir veufs tous deux.

Si vous avez bien envie
De chérir toujours Sylvie,
Laiſſez-là le Sacrement. Auſſi-Rabattu.

Vouloir épouſer la belle,
C'eſt vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement
Que par votre changement.

¶ Trois choſes ſont néceſſaires pour exceller dans un art ou dans une ſcience. Il faut du naturel, de l'inclination & le ſecours du tems. Ainſi un homme ne ſera pas éloquent, ſi la nature ne lui a donné de la diſpoſition pour l'éloquence, il n'excellera pas, s'il ne s'affectionne à l'éloquence. Outre ces deux grands avantages, il faut encore le ſecours du tems : je veux dire, qu'il faut un travail long & aſſidu. Mais, dira-t-on, quand on a du naturel pour une ſcience, notre Ce qu'il faut raſſembler pour exceller dans un art, une ſcience.

inclination nous y porte, cela n'est pas toujours vrai. Damis excellera dans le Barreau; il y a un génie net, aiſé, pénétrant, il aime le travail, il dévelope le ſens des Loix, & les applique fort heureuſement; il n'a pourtant aucune veine qui tende au Barreau; il ſouffre quand il ſe trouve engagé dans le labyrinthe des Loix. J'ai dit qu'il falloit joindre un travail long & aſſidu aux diſpoſitions que la nature nous a données. Qu'on ne croye pas que les eſprits excellens ſoient diſpenſés de cette loi, ils feront briller les rayons d'un beau naturel, ils pénétreront par la force de leur génie certains myſtéres d'un art ou d'une ſcience : mais pour en embraſſer toutes les parties, les démêler, les *manier* facilement, s'y jouer, y exceller en un mot, l'étude de pluſieurs années leur eſt abſolument néceſſaire.

Mauvaiſes Comédiennes.

¶ Dans la Tragédie de Britannicus une Actrice au lieu de dire :

Mit Claude dans mon lit & Rome à mes genoux.

dit :

Mit Rome dans mon lit & Claude à mes genoux.

¶ Une autre dans les Horaces, & ayant à réciter ce Vers :

Que l'un des deux me tue, & que l'autre me vange.

le dit ainſi :

Que l'un des deux me tue, & que l'autre me mange.

¶ Il en eſt de certaines piéces de Théâtre, comme de certains hommes dont la mauvaiſe deſtinée eſt écrite ſur le front. Le Carnaval de Véniſe dès le premier Vers annonçoit l'infortune que cet Opéra devoit avoir. Pièces infortunées.

D'où vient que ces lieux ſont déſerts ?

C'eſt ainſi que la Piéce commence.

¶ Un Confident dans la premiere Scéne d'une Piéce nouvelle * diſoit à un Roi :

Ne vous ſouvient-il pas du Prince votre Pere ?

La premiere fois que ce Vers fut récité, il s'éleva une voix du milieu du parterre, qui cria :

Certes, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient gueres.

* Coriolan de l'Abbé Abeille.

Cela produisit un écho de plusieurs voix, qui recommençoient dès que l'Acteur vouloit poursuivre : la Piéce demeura-là. Elle eut le même sort toutes les fois qu'on la voulut jouer, parce que l'écho s'opiniâtra toujours à l'interrompre. Ainsi elle échoua sans que l'on sçût si elle étoit bonne, ou mauvaise.

Satyre d'un Opéra.

¶ On joua à l'Opéra une Piéce dont on approuva la Musique & les Danses, mais les Vers ne furent point goûtés. On disoit : Cette Piéce ressemble bien à un Opéra, il n'y manque que la parole.

Finesse du Cardinal Mazarin, ses bons mots, ses sentimens.

¶ Le Cardinal de Richelieu disoit, que s'il vouloit tromper le diable, il ne se serviroit point d'autres finesses que de celles du Cardinal Mazarin. Ce dernier Ministre voulant marier Monsieur, crut qu'il devoit lui donner une maison de plaisance. Il jetta les yeux sur celle qu'un riche Partisan avoit achetée à Saint Cloud, où il avoit dépensé des sommes immenses. Il l'envoya chercher, & lui demanda d'abord combien lui couroit sa maison. Celui-ci, craignant d'ouvrir les yeux au Ministre sur ses grandes richesses, se défendit de répondre

cette queſtion. Le Cardinal le preſa alors, & il lui dit: Avouez la vérité, votre maiſon vous coute bien un million. Un million! s'écria le partiſan, je ne ſuis point aſſez riche pour upporter une pareille dépenſe, ni aſez imprudent pour enterrer une ſomne ſi conſidérable, quand je la poſſéderois. Je vois bien, pourſuivit le Miniſtre, qu'elle vous revient à deux cens mille écus. Non, Monſeigneur, répondit le Financier, je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de conſacrer à mes plaiſirs une pareille ſomme. Je vous entens, continua le Cardinal, la médiſance a groſſi les objets, cette maiſon vous coute cent mille écus. Le Partiſan ſembloit approuver cela; parce qu'il crut que c'étoit le point où il devoit fixer la curioſité du Miniſtre; mais ce Prélat prenant alors un ton charitable: Que je vous plains, Monſieur, lui dit-il, voilà cent mille écus qui ne vous rendent rien, & que vous auriez pu faire valoir, votre induſtrie auroit doublé cette ſomme. J'entre dans votre ſituation; qu'on donne cent mille écus à Monſieur, dit-il à un Intendant des Finances, & qu'il relâche ſa maiſon. Le Partiſan ne

put éluder cet Arrêt, parce qu'il s'étoit enferré de lui-même.

¶ Mademoiselle, fille de Gaston de France, prétendoit épouser Louis XIV. C'étoit une digne prétendante; cependant durant les guerres de Paris, elle prit parti pour M. le Prince, & fit tirer à la bataille de Saint Antoine sur l'armée du Roi, le canon de la Bastille. Ainsi elle sacrifia cette grande prétention à M. le Prince. Le Cardinal de Mazarin dit qu'elle avoit tué son mari d'un coup de canon.

¶ On représentoit à ce Cardinal, que le peuple crioit contre lui, à cause des impôts qu'il avoit mis: Laissons, dit-il, crier les poules dont nous mangeons les œufs.

¶ Louis XIV. étant fort jeune, gagna une grosse somme au Chevalier de Rohan, qui le voulut payer en pistoles d'Espagne. Louis XIV. les refusa; le Chevalier les jetta par la fenêtre, disant que ces pistoles devoient avoir ce sort, puisque le Roi les rebutoit, & il paya en louis. Le Cardinal Mazarin ne laissa pas échaper cette occasion de faire un belle leçon au Roi: il lui dit que le Chevalier de Rohan avoit fait le Roi, & que le

Roi avoit fait le Chevalier de Rohan.

¶ Ce Miniſtre ne choiſiſſoit pas les Généraux les plus habiles, mais les plus heureux. Vous n'êtes pas heureux, diſoit-il à de grands Capitaines, vous ne commanderez pas les Armées du Roi.

¶ Preſſé par un importun qui lui demandoit un Bénéfice, & qui venoit inceſſamment à la charge : Qu'on me donne un mouſqueton, dit-il, je veux tuer ce Prélat, en montrant un Evêque qui étoit devant lui, afin de donner ſon Bénéfice à cet homme qui me perſécute.

Rien n'eſt plus héroïque que le ſacrifice qu'il fit de ſa niéce à la gloire du Roi, en réſiſtant à ce Monarque qui la vouloit épouſer.

¶ Louis XIV. aimoit à verſer pluſieurs faveurs ſur un même ſujet. On dit qu'un Gaſcon ne demanda au Roi dans un Placet qu'un écu. Un écu, lui répondit ce Prince avec étonnement. Oui, Sire, lui répondit le Gaſcon, il ne s'agit que de commencer avec Votre Majeſté, elle continuera enſuite en augmentant, & elle finira en m'accablant de ſes bienfaits. Traits Gaſcons.

¶ Henri IV. dit à un Officier Gascon, qui avoit fait une belle action Je vous donne une pension de cinq cens livres. N'est-ce pas six cens livres ? lui dit le Gascon. Non, reprit le Roi, je dis cinq cens. L'Officier se prévalant de cette répétition, dit au Surintendant des Finances qui étoit présent : Vous avez entendu, Monsieur, que le Roi me donne une pension de mille livres ; car en bonne arithmétique cinq cens & cinq cens font mille. Cet artifice réussit à ce Gascon.

¶ Le Comte Dorville qui est sur le retour de l'âge, né sur les bords de la Garonne, en a l'esprit & l'accent ; il a été paitri avec le levain le plus fin de ce pays-là ; son esprit plein de feu, petille de plusieurs traits de raillerie, c'est un serpent qui se cachera sous des fleurs, & qui en mêlera le suc avec celui de son venin pour l'insinuer plus agréablement. Qu'il tombe des nues dans une grande Ville, qu'il y soit sans argent, sans connoissances, vous le verrez bientôt se faufiler avec des personnes de distinction, & faire briller un superbe équipage. Il s'est créé lui-même, car il s'est tiré du néant.

Il

Il a naturellement cet air aisé de faire des créanciers, & de les endormir ; peut-être prenoit-il le lait de sa nourrice à crédit. Il se raillera lui-même sur son talent d'emprunter ; il placera là-dessus un bon mot, & en mettra la finesse dans tout son jour. Quand on veut sonder son cœur, on n'y trouve pas le moindre coin où la bravoure se soit refugiée : l'amour de la vie enchaîne son honneur comme un esclave qui ne sçauroit jamais briser ses chaînes. En un mot, c'est un esprit vif & léger, auquel le jugement ne sert pas de fonds, c'est un Gascon qui a tout le clinquan de la Gascogne le plus éblouissant, & qui l'étale même quand il garde le silence : qu'on le fasse distiller dans un alambic, l'esprit de la Gascogne animeroit encore le marc qui en resteroit. C'est ainsi que Damon a défini le Comte Dorville.

¶ Il n'y a pas de gens plus propres à faire fortune que les Gascons. Un Cadet de ce pays-là, d'une grande naissance, mais d'un bien fort mince, demanda une audience à un Grand Seigneur qui la lui accorda. Le Gascon lui représenta les dépenses énormes qui se faisoient dans sa maison,

il entra là-dessus dans un détail prodigieux. Comme il parloit à fond sur cette matiere, le Grand Seigneur l'écouta avec beaucoup d'attention, & il lui dit à la fin : Je conviens avec vous, qu'il y a beaucoup d'abus dans la dépense qui se fait dans ma maison ; mais pour les réprimer, il faudroit que j'eusse une grande vigilance que je ne sçaurois prendre sur moi. Monseigneur, reprit le Gascon, il faut jetter les yeux sur un homme désintéressé, intelligent, vigilant, ami de l'équité, qui sçache se concilier les bonnes graces des Officiers de votre maison, quoiqu'il éclaire de près leur conduite, qui . . . . Où trouver, lui dit le Grand Seigneur en l'interrompant, un homme de ce caractére ? Le zéle que j'ai pour vous, repartit le Gascon, m'a obligé depuis long-tems à chercher un homme de cette espéce. Après avoir bien parcouru du Pays, je n'ai point trouvé cet homme précieux. Tu cherches bien loin, me suis-je dit, ce que tu portes toujours avec toi. Approuvez le choix que j'ai fait, j'ai jetté les yeux sur moi : je vous promets, en vous faisant servir comme vous devez l'être, de rétablir

l'ordre dans votre maiſon, & de vous épargner plus de la moitié de la dépenſe que vous faites ordinairement. Le Grand Seigneur crut le Gaſcon, & s'en trouva bien. L'Aventurier tint plus qu'il n'avoit promis, il fit ſes affaires & celles de ſon Maître. *

¶ Un Gentilhomme Gaſcon reçut dans une compagnie un ſoufflet d'un Officier; il endura l'affront avec beaucoup de patience : on les fit le lendemain aboucher enſemble, parce qu'on voulut prévenir les ſuites. Comme on ne pouvoit pas nier que le ſoufflet n'eût été donné, on étoit fort embarraſſé pour mettre l'honneur du Gaſcon à couvert. Voici ce qu'il dit dans cette occaſion. Mon honneur ne périclite point, je ne le préſume pas, parce que les choſes ne ſe ſont point faites dans l'ordre. Je me ſuis pris de paroles avec Monſieur, je méditois de lui donner un ſoufflet, mais j'attendois qu'il me donnât un démenti; car la régle veut que le ſoufflet ſuive de près le démenti, & ne le prévienne pas. Qu'a fait Monſieur? il a paſſé

* Chriſippe Philoſophe, avoit employé la même ruſe pour ſe placer chez un homme riche.

par-dessus le démenti, & m'a donné le soufflet : voilà une formalité violée, voilà une régle enfreinte qui sauve mon honneur : on tomba dans le sens du Gascon, ils s'embrasserent.

¶ Un autre Gascon se tira du même pas par une présence d'esprit fort heureuse. En passant par une porte, il engagea son épée & la cassa : c'étoit un véritable cadet de Gascogne, c'est dire assez, que son indigence ne lui permit pas d'acheter sur le champ une autre épée. Cependant il lui en falloit une ; car un cadet de Gascogne sans épée, est un corps sans ame. Il s'avisa de mettre dans son fourreau pour le tenir en raison, une lame de bois. Les malheurs viennent toujours à la file. Le Gascon eut le même jour dans une place publique, un différend avec un Allemand qu'il vouloit railler. L'Etranger mauvais plaisant salua du revers de sa main la joue du railleur. Il falloit ou montrer la flamberge de bois, quel objet à faire voir ! ou renoncer à l'honneur ; avouez qu'un homme fin auroit échoué contre l'un ou l'autre de ces écueils. Notre Cadet n'hésita point, il tira son épée de bois. Miracle ! s'écria-t-il, en feignant un

grand étonnement, & s'adreſſant à ſon ennemi, le Ciel te veut conſerver la vie, car il vient de changer mon épée dans une lame de bois.

¶ Un Gaſcon dans le tems que le Roi faiſoit le ſiége de Namur, écrivit ainſi à un Officier de notre armée.

« Cadedis, foin, ventre, j'enrage » de n'être pas dans les belles occa- » ſions comme vous. Je pourris ici » entre les bras d'une coquine de Mar- » quiſe, inclination mienne s'entend : » Mandez-moi ſi ces canailles de Na- » mur ſe veulent rendre ; parce que » s'ils font les mutins, je remonte le » bidet, afin de faire dire par tout : » Vive la valeur de votre..... »

¶ Le Maréchal de Catinat après une bataille qu'il gagna en Piedmont, diſoit qu'il avoit vu un grand prodige, que le premier coup de canon de nos ennemis avoit renverſé un de nos bataillons tout entier : il vouloit parler de la milice de Bourgogne, qui n'ayant jamais vu le feu, au premier coup de canon, ſe jetta toute à terre, comme s'ils euſſent agi de concert. Plaiſanterie de M. de Catinat.

Tout le monde ne doit pas saluer le canon.

¶ Bien des gens salués par le canon, lui rendent le salut en baissant la tête profondément. Un Maréchal de France, sous le régne passé, fut fort respectueux dans une pareille occasion : il dit à un Officier qui étoit surpris de cet excès de civilité : Quand vous serez arrivé par votre bravoure au rang où je suis, vous pourrez sans aucune conséquence, saluer les coups de canon.

Epigramme de Damon.

¶ Un Gascon plus que sexagenaire voulant faire des Vers contre le Poëte Moronval, appelloit Pegase à son secours, il s'attira cette Epigramme de Damon :

Pour repousser les traits de Moronval,
Un vieux Gascon demande avec emphase
La faveur de monter Pegase,
Ah ! qu'il feroit beau voir un Baudet à cheval.

Artifice du Grand-Maître de Malte pour faire habiller des pauvres Chevaliers.

¶ Le Prédécesseur du Grand-Maître de Malte, voyant que plusieurs Chevaliers Espagnols qui n'avoient que la cape, l'épée & la croix, étoient vêtus fort légérement à l'entrée de l'hiver, feignit d'être malade. Il ne recevoit point de visite ; le Médecin avoit ordre de dire que la maladie

étoit dangéreuse. Ceux qui aſpiroient à la dignité de Grand-Maître firent leurs brigues ; l'argent ſe répandit à pleines mains ſur les Chevaliers, afin de gagner leurs voix. Les premiers ſoins des Chevaliers Eſpagnols qui ſe reſſentirent de ces libéralités, furent de s'habiller chaudement. Le Grand-Maître après avoir joué ſon rolle quelque tems, demanda s'ils étoient bien vêtus. Comme il eut appris qu'ils étoient à l'abri des rigueurs de l'hiver, il finit ſa comédie.

Artifice d'un Curé pour faire graduer tout un Chapitre.

¶ Un Curé d'une petite Ville dont le Bénéfice ne pouvoit être poſſedé que par un Docteur, feignit d'être malade, afin que tous les Chanoines de cette Ville qui aſpiroient au Bénéfice priſſent ce dégré.

L'induſtrieux Damis eſt malade d'office,
Des Chanoines zélés courent ſon Bénéfice,
Et vers le Doctorat, ils prennent leur eſſor,
On eût dit que Damis luttoit contre la mort.
Dès qu'il les vit Docteurs, recouvrant la parole,
Il dit alors, Je ſuis à la fin de mon rôle.

Sermens en Juſtice.

¶ Un Artiſan obligé de prêter ſerment en Juſtice, dit au Juge : Monſieur, je ne ſçais point jurer, mais je vais querir mon fils le Grenadier, c'eſt

son métier de jurer, il s'en acquittera pour lui & pour moi.

¶ Il y a des personnes parmi le peuple à qui le parjure ne coute rien. Un Payſan fut accuſé par ſon voiſin de lui avoir dérobé ſon cochon : les preuves du larcin n'étoient pas ſuffiſantes. On jugea que le ſerment de l'accuſé le purgeroit de l'accuſation. Quand il fut ſur le point de le prêter, l'accuſateur n'oublia rien pour l'intimider. Malheureux, lui diſoit-il, d'une voix effrayante, tu vas perdre ton ame. Le voleur lui répondit froidement : Et toi, ton cochon.

Peinture de la fragilité de la vie.

¶ Qu'eſt-ce que vivre ? C'eſt être en bute à une fatale conſpiration de momens qui ſe jouent de notre foibleſſe qui les veut retenir, & dont l'un acheve dans nous ce que l'autre avoit commencé. Celui-ci vous laiſſoit un reſte de force & de chaleur que celui-là va vous ôter entiérement : mais tous s'accordent à vous donner une atteinte mortelle, & emportant chacun une portion de vous-même, vous annoncent & vous font ſentir par avance votre ruine prochaine.

¶ Damon écrivit à un de ſes amis.

« Je vous ai acheté un double bidet qui a des qualités merveilleuſes, il » n'a jamais beſoin des façons du Pale- » frenier. Par un inſtinct excellent il » s'approche d'un arbre à la campa- » gne, contre lequel il ſe frote & » refrote ſi dextrement, que quand » il auroit paſſé par les mains du plus » habile valet d'écurie, il ne ſeroit » pas mieux étrillé. Il n'a que ſept ans; » mais ne vous imaginez pas que ce » ſoit un cheval vif & fringant, il » eſt très-raſſis; il n'a, dit-on, galo- » pé qu'une fois en ſa vie. Eloigné de » la délicateſſe de pluſieurs chevaux » qui ont beſoin d'avoir un Maréchal » à leurs trouſſes, il va fort bien nud » pié quand il perd ſes ſouliers en » chemin. Accoutumé à une nourritu- » re frugale, il paſſe indifféremment » de l'avoine au foin, & du foin à la » paille même. Vous ne l'entendrez » point hennir impatiemment en at- » tendant ſon avoine pendant qu'on » la crible, & montrer une avidité qui » n'eſt que trop commune parmi Meſ- » ſieurs les chevaux. Il eſt maître de » ſes paſſions. Il a bon pié & bon » œil; je ne dis pas qu'il a de bons

Lettre ſur un cheval éclopé.

» yeux, parce que ſes rares qualités » ſont un peu obſcurcies par le défaut » qu'il a d'être borgne. Mais il n'y » a rien de parfait dans ce monde, » & vous ſerez très-glorieux d'avoir » dans votre écurie un cheval de ce » mérite. Donnez-lui, je vous prie, » de ce foin dont l'Abbé Nicodeme » diſoit qu'il ne ſeroit pas meilleur, » quand il ſeroit pour la bouche d'un » Prince. »

Lettre de Clélie au Maréchal de Villeroy, éloge de ce Seigneur.

¶ Clélie demanda à M. le Maréchal de Villeroy, Gouverneur de la Ville de Lyon, ſon agrément pour un Ouvrage d'eſprit qui étoit deſtiné à la gloire de cette Ville, & qu'elle entreprenoit avec Damon ſon époux. Ce Seigneur héſita long-tems s'il feroit réponſe; elle lui écrivit cette Lettre.

MONSEIGNEUR,

« Bien vous en prend d'avoir un » mérite ſi diſtingué, vous échapez » à ma vengeance, elle eſt naturelle à » mon ſexe & encore plus naturelle » aux Muſes. Je vous ai écrit, Mon» ſeigneur, je vous ai demandé votre » agrément pour un Ouvrage que » mon époux conſacre à votre gloire

»& à celle de Lyon, & vous n'avez »pas daigné m'honorer d'une répon»se. Je ne vous le dissimulerai point, »j'étois piquée de votre silence; que »cela ne vous surprenne pas, les Poë»tes ont le privilége de murmurer »contre les Dieux, quand la fantaisie »leur en prend. J'étois montée sur »le Parnasse, afin d'exhaler en Vers »contre vous mon ressentiment, lors»que j'entendis sur votre chapitre »une conversation fort vive entre »deux Divinités.

Le mérite & le sort sont souvent en querelle,
Quel Dieu peut les unir d'une paix éternelle?
Un jour ils s'échauffoient parlant de Villeroy.
Oui, je veux lui ravir l'estime de son Roi;
Il vous la doit, disoit la Fortune au Mérite.
Mais il lui répondit, quand tu prendrois la fuite,
Ou suivant les transports d'un aveugle courroux,
Tu voudrois qu'il gémît sous le poids de tes coups;
En vain tu trahirois ses desseins, son courage,
Ta fureur prêteroit du lustre à mon Ouvrage,
Ainsi tous ses honneurs, son rang, sa dignité,

S'il enleve les cœurs ; à la Cour, en Province,
S'il saisit la faveur, l'estime de son Prince :
Il doit à sa vertu tous ces biens précieux,
Ils ne sont point en proye au sort capricieux.
Mais lorsque Choiseuil céde à la Parque cruelle,
La Fortune se sert de ce destin fatal,
Villeroy monte au rang de premier Maréchal ;
C'est la seule faveur que ce Seigneur tient d'elle.

» Vous jugez bien, Monseigneur, » que quand je vous vis loué par le » Mérite même, je n'écoutai plus ma » vengeance. Mais ne vous servez » point de tous vos avantages. Mena- » gez une personne qui peut chanter » vos louanges dans un chœur, si elle » n'a pas la voix assez belle pour les » chanter toute seule. Mettrai-je la » main à l'ouvrage avec mon époux ? » Ou renfermerons-nous notre zéle » au-dedans de nous-mêmes ? J'ai une » grande envie d'écrire : quand cette » envie prend à une femme, elle est » encore plus forte que celle de par- » ler. Croyez-moi, Monseigneur, » n'arrêtez point cette passion, arrête- » t-on les torrens ? Quelque digue que

» vous y missiez, mon zéle entraîne-
» roit tout. Je ne vous demande qu'un
» signe de tête, me le refuseriez-
» vous ? Ce seroit ouvrir un beau
» champ à ma vengeance. Je publie-
» rois que vous avez refusé un signe
» de tête obligeant à une Dame qui
» vous le demandoit comme une gran-
» de grace : considerez que vous avez
» affaire à une Femme & à une Muse,
» & que je puis soulever contre vous
» le Sexe & le Parnasse. Au milieu de
» tous ces projets de vengeance, je
» suis avec un véritable zéle & un
» profond respect, Votre très-humble
» & très-obéissante servante. »

¶ Libelli, Vice-Légat d'Avignon s'est rendu fameux par plusieurs traits de plaisanterie. Il étoit malade, il demanda à son Apothicaire, à quel usage devoit servir un reméde qu'on lui destinoit : C'est, répondit l'Apothicaire, pour faire cracher Votre Excellence. Oh ! dit alors Libelli, je ne le prendrai point de peur de cracher mon Excellence. Bons mots de Libelli.

Un homme de condition le pria d'interposer son autorité pour faire arrêter une fille de naissance d'une conduite libertine. Libelli lui répon-

dit gravement, Attendons qu'elle devienne un peu plus Catin.

Quand il fut guéri le même Apothicaire lui apporta des parties, où suivant la bonne & louable coutume de ces membres subalternes de la Faculté, il avoit grossi les objets, & porté le prix de ses drogues à des sommes excessives. Afin de faire passer tous ces articles, il disoit à Libelli : Considerez, Monseigneur, que je ne suis pas un Apothicaire du commun, que je suis très-intelligent dans ma profession. Hé bien, lui dit alors Libelli, en lui retranchant plus de la moitié de la somme totale de son mémoire, *intelligenti pauca.* Peu de chose suffit à un homme intelligent.

¶ Un Seigneur d'une taille prodigieusement grande l'alla voir. Libelli lui demanda : Que fait-on, Monsieur, dans la moyenne région de l'air ?

Coup de pied au cul reçu agréablement.

¶ On ne sçauroit comprendre jusqu'où va la folie de certaines femmes, lorsqu'elle s'est emparée de leur foible cerveau.

Une Dame se persuada qu'elle ressembloit parfaitement à Madame de Sessac qui a un air de grandeur, &

un port que l'on ne trouve dans aucune Dame. Cette idée flatoit tellement cette visionnaire, qu'elle s'efforçoit de l'inspirer à tous ceux qui l'approchoient. Le Chevalier de Luynes l'ayant apperçue de loin aux Tuileries, dit à deux de ses amis qui se promenoient avec lui : Je vais donner à une Dame un coup de pié au cul, dont elle me sçaura bon gré, j'en suis sûr. Il partit sûr le champ. A peine eut-il regalé la Dame de cette faveur extraordinaire, qu'elle se tourna fort émue. Ah ! Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons, vous ressemblez si parfaitement à Madame Sessac, ma sœur, que je vous ai prise pour elle. La Dame ravie de croire qu'elle eût donné lieu à une pareille bévue fit paroître les graces sur son visage, & remercia le Chevalier.

¶ Un Conseiller d'une Cour inférieure, très-mauvais Ecuyer, gourmandoit extrêmement un cheval fin sur lequel il étoit monté. L'animal qui sentoit la foiblesse du Cavalier, ne fut pas plutôt en pleine campagne, qu'après une premiere saccarde, il le mit hors des étriers, & après

Conseiller mauvais Ecuyer.

une seconde il le jetta dans un grand fossé plein d'eau & boueux dans le fond. Le Magistrat qui ne s'étoit point attendu à prendre ce bain ; s'efforça en vain de s'en tirer : il apperçut de loin un Payſan qu'il appella à ſon ſecours, & pour l'obliger à doubler le pas, il lui cria d'un ton important : Je ſuis un Conſeiller. Le Payſan s'avança de ſon pas ordinaire, & dès qu'il vit le Sénateur ſubalterne tout mouillé & tout couvert de boue : Ma foi, Monſieur le Conſeiller, lui dit-il, en le regardant, les bras croiſés, celui qui vous a conſeillé de vous baigner-là, vous a bien mal conſeillé. Après cette petite mercuriale, il le tira du foſſé.

Généroſité de Voiture.

¶ Balzac envoya demander à Voiture quatre cens écus à emprunter. Voiture donna la ſomme, & prenant la promeſſe de Balzac, que lui remit le valet qui faiſoit la commiſſion, il mit au bas de l'Acte : « Je ſouſſigné » confeſſe devoir à M. Balzac la ſom» me de huit cens écus pour le plaiſir » qu'il m'a fait de m'en emprunter » quatre cens. » Il donna enſuite cette promeſſe au valet, afin qu'il la portât

ſon Maître. Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que la plus belle de ſes lettres.

¶ Les Saints ont dit de bons mots. On demanda à S. François de Sales ce qu'il feroit, ſi on lui donnoit un ſoufflet. Je ſçais bien, répondit-il, ce que je devrois faire, mais je ne ſçais pas ce que je ferois. Bons mots de S. François de Sales.

¶ Il avoit été en converſation avec une belle Dame, on lui demanda ce qu'il penſoit de ſa beauté : Je l'ai vue, dit-il, mais je ne l'ai pas regardée.

¶ Saint Dominique & Saint François d'Aſſiſe, faiſoient à la porte d'un Palais de Rome un combat d'honnêtetés. Chacun ſe défendoit d'entrer le premier, Saint François reculoit toujours : A la fin Saint Dominique paſſa en lui diſant : Vous voulez gagner le Ciel par l'humilité, & moi par l'obéiſſance. Bon mot de S. Dominique.

¶ Nous avons tous un terme favori que nous employons plus ſouvent qu'un autre. Le Maréchal de Créquy, que M. le Prince mettoit au rang des grands Capitaines avoit adopté cette expreſſion : *donner tête baiſſée.* A l'heure de la mort, il dit à un Capucin qui Terme favori du Maréchal de Créqui.

l'exhortoit : Mon Pere, je suis résolu de donner tête baissée dans l'éternité.

Naïveté. ¶ Un Officier qui se dèshabilloit dans un logis, ôta son œil de verre & le donna à une servante pour le mettre sur la table ; & comme elle ne bougeoit point, il lui dit avec impatience : Portez-le donc où je vous ai dit. Elle répondit : Monsieur, j'attendois l'autre.

Demande & réponse laconiques. ¶ Un créancier dans son carrosse rencontra son débiteur qui étoit dans le sien : il mit la tête à la portiere, & il lui cria, Mille écus ; c'étoit la somme qui lui étoit due. Le débiteur lui répondit sur le champ, mille excuses ; & les carrosses se séparerent.

Sur M. Bossuet, Evêque de Meaux. ¶ Le célébre Evêque de Meaux méritoit l'éloge que la Bruyere lui donna, lorsqu'il dit : Parlons d'avance le langage de la postérité, appellons le un Pere de l'Eglise.

Bon mot sur deux grands Prédicateurs. On lui demanda son sentiment sur deux grands Prédicateurs, le Pere Girou & le Pere Bourdaloue. Le premier touchoit le cœur, & le second flatoit l'oreille. Je voudrois, dit-il, avoir ouï le Pere Girou, & je voudrois entendre le Pere Bourdaloue.

¶ Je n'ai point vu dans l'Hiſtoire de Harangue plus noble que celle que le Duc de Grammont fit au Roi d'Eſpagne, lorſqu'il lui demanda au nom du Roi, l'Infante ſa fille. *Sire*, lui dit-il, *le Roi, mon Maître, vous donne la paix;* & puis s'adreſſant à cette Princeſſe: *Et à vous, Madame, ſon cœur & ſa Couronne.*

Harangue ſublime & conciſe du Duc de Grammont

¶ On a fait en peu de mots l'éloge de Louis XIV.

Louis n'a pour d'égal, ſes ennemis le diſent,
De ſes faits éclatans ils ſont tous éblouis,
Pour faire ſon portrait, ces quatre mots ſuffiſent,
On eſtime, on révere, on aime, on craint Louis.

¶ Louis XIV. en mourant appella le Maréchal de Villeroy ſon grand ami. Il le choiſit pour être Gouverneur de notre Monarque. Légiſlateur du Prince qui nous donne des loix, avec quelle dignité & quelle nobleſſe a-t-il exercé ce ſublime Miniſtere? Il a conſacré ſes ſoins à former dans le Roi le Héros, le Chrétien; il a travaillé à y produire un homme plus grand que le Roi, un Roi ſelon le cœur de Dieu,

de la Nation. Après avoir jetté dans ſon ame les ſemences des plus grandes vertus, il nous en a fait voir les fleurs de bonne heure, nous en goûtons à préſent les fruits.

¶ Quoique l'on diſe que les moralités endorment, mettez-les entre les mains d'un habile Poëte qui les enrichiſſe des agrémens de la Poëſie ; elles tiendront bien éveillé ſur ma parole un Lecteur qui ſeroit près à s'aſſoupir, pourvu qu'il ſoit de bon goût. Voici une preuve de cette vérité.

HORLOGE DE SABLE.

Figure du monde.

POEME.

Peinture vive de la vanité du monde.

Aſſemblage confus d'une aréne mobile,
Que l'art ſçut enfermer dans ce vaſe fragile,
Image de ma vie, Horloge dont le cours
Regle tous mes devoirs, en meſurant mes jours,
Puiſqu'à te célébrer ma Muſe eſt deſtinée,
Fais couler pour mes Vers une heure fortunée.
Et vous pour qui le monde a de ſi doux appas,
Qui même haiſſez ceux qui ne l'aiment pas,
Mortels venez ici : Je veux dans cet ouvrage

Du monde tel qu'il eſt, vous tracer une image.
Qu'eſt le monde en effet ? C'eſt un verre qui luit,
Qu'un ſouffle peut détruire, & qu'un ſouffle produit.
Que renferme le monde ? Une vaine pouſſiere,
Que remue à ſon gré le poids de la matiere,
Qui tourne, va, revient plus vite que les flots,
Et par ſon mouvement ne tend qu'à ſon repos.
Et que ſont les mortels ? Autant de grains de ſable,
Qu'anime cependant une ame raiſonnable :
Mais qui du ſable ſeul occupés ardemment
Font leur unique emploi de ſon accroiſſement ;
On le vend, on l'achete, on l'échange, on l'amaſſe,
Et monceaux ſur monceaux, l'avarice l'entaſſe ;
Le Marchand qui ne craint ni les vents, ni les eaux,
Confiant ſa fortune à de frêles vaiſſeaux,
Court aux extrêmités de la plaine liquide,
Vendre un ſabre brillant pour un ſable ſolide.
L'Artiſan que ſon ſort, ou l'orgueil des humains
Oblige à ſe nourrir du travail de ſes mains,
Ne ſçait pendant le cours d'une vie inutile,
Que polir, que fixer une aréne mobile,
Le Sage examinant la nature des corps,

Leurs causes, leurs effets, leurs mutuels
rapports,
Cherchant un vuide en eux qu'il peut voir
en lui-même,
Croit embrasser le vrai dans une erreur qu'il
aime;
Il ne s'apperçoit pas, séduit par son orgueil,
Qu'en voulant l'éviter il tombe dans l'écueil,
Et que son esprit faux rempli de vains
phantômes,
N'amasse qu'un trésor de poussiere & d'atômes;
Et vous esclaves nés de vos propres souhaits,
Vous Grands qui bâtissez de superbes Palais,
Que vous sert d'élever un Château périssable?
Plus haut que vos voisins, c'est mettre un
peu de sable,
Qui devenant un jour la victime des ans
Marquera par sa chute un espace de tems.
Que faites-vous enfin vous Maîtres de la
Terre?
Vous portez en tous lieux les fureurs de la
guerre,
Vous inondez nos champs de bataillons
épars,
Vous livrez des assauts, vous forcez des
remparts,
D'un trop foible voisin vous pillez la frontiere,
Pour lui ravir un peu de sable & de poussiere,
Qui glissant de vos mains avec rapidité,
Fera du moins connoître à la postérité,

Avide de ſçavoir vos ſuccès, vos traverſes,
Du tems qui fuit toujours les époques diverſes.
Mais rangeons-nous aux loix de l'exacte raiſon,
Et tâchons d'ajuſter notre comparaiſon.
Ce ſable à chaque inſtant prend de nouvelles places;
Et le monde en un jour change de mille faces;
Ces grains ſont agités de mouvemens divers:
Tels ſont auſſi les corps de ce vaſte univers,
Sans liaiſons entre eux non plus que cette arêne,
Chacun ſuit au hazard le penchant qui l'entraîne,
Et ce qui d'un peu d'air en ce vaſe eſt l'effet,
Le vent de la Fortune en ce monde le fait:
Les uns ſont élevés ſur les débris des autres,
Les biens de nos voiſins ſe groſſiſſent des nôtres.
Dans la foule obſcurcis des Princes détrônés,
Contraints à reſpecter des Sujets couronnés,
Sont de triſtes jouets du ſort toujours volage.
De ces renverſemens notre Horloge eſt l'image.
On la tourne, & bientôt le ſable ſe confond,
Le plus bas monte en haut, le plus haut coule au fond:
Et comme on voit ces grains agités dans leur verre,

Peu libres dans l'enclos du vase qui le ſerre ;
Vers leur centre commun faire un commun effort,
Et par la voie étroite atteindre à l'autre bord ;
Telle on voit des humains la cohorte mortelle,
Dans le paſſage obſcur de la nuit éternelle,
De ſes jours malheureux éteindre le flambeau,
Se pouſſer, s'enfoncer dans l'horreur du tombeau.
Nous y voyons tomber d'une chute commune,
Le pauvre & ſon eſpoir, le riche & ſa fortune,
Les jeunes, les vieillards, les ſujets & les Rois,
Faits du même limon, ſubir les mêmes loix.
Mais que, dis-je ? ce ſable a ſur nous l'avantage,
Au globe dont il ſort, il retrouve un paſſage,
Et lorſque nous quittons la lumiere du jour
Nous la quittons, hélas ! ſans eſpoir de retour.
Après tant de leçons que fournit notre horloge,
Lui peut-on juſtement refuſer un éloge ?
A toute la nature elle donne des loix,
Pourvu qu'il ait des yeux le ſourd entend ſa voix.
Au Prince, au Magiſtrat, à l'Orateur, au Sage,

Elle

Elle fait ſans parler entendre ſon langage.
Et ſuſpend leurs arrêts, leurs diſcours, leurs travaux,
Annonce à l'Artiſan l'heure de ſon repos:
Enfin reglant du tems la durée & l'eſpace,
Elle nous dit qu'il fuit, & qu'avec lui tout paſſe.
Sur elle ayons toujours les yeux de l'ame ouverts,
Il eſt tems de finir ſon éloge & mes Vers.

¶ Rien n'eſt plus vif & ne peint mieux la rapidité du tems que ce Vers de Deſpréaux : Trait vif de Deſpréaux.

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

¶ Les voyelles terminent tous les mots de la Langue Italienne. On demandoit à un Gaſcon ſon ſentiment ſur un Opéra qui étoit en cette Langue : C'eſt, répondit-il, le triomphe des Voyelles. Trait Gaſcon.

¶ On diſoit d'un mauvais Poëte : Il aime la Poëſie ; mais la Poëſie ne l'aime guére. Il fait des Vers, il croit être Poëte ; il eſt comme les hannetons qui croient être oiſeaux, parce qu'ils volent. Contre un mauvais Poëte.

¶ On a mis ces Vers dans la bouche d'un mari fort las de ſa femme. Epigramme du Pere Buffier, Jéſuite.

Dorilas, * cette bonne ame,

* Médecin.

Fait mourir tous ſes amis:
Ah Ciel! que n'as-tu permis
Qu'il fût ami de ma femme.

Gaſconnade ſingulière.

¶ Le Maréchal de Luxembourg, dans le tems qu'il commandoit en Flandres, ordonna au Grand Prévôt de l'armée de faire pendre ſans forme de procès, tous les ſoldats qu'il trouveroit hors du Camp. Un Gaſcon Chef de cuiſine de ce Général, voulant prendre l'eſſor, fut arrêté par le Grand Prévôt. On le prit pour un ſoldat, on lui intime ſa ſentence; on lui fait monter l'échelle. En ſe faiſant connoître, il évitoit le ſupplice: mais il avoit la fauſſe vanité de ne vouloir point prendre ce parti-là. Il diſoit au Bourreau: Pendez ſeulement, M. le Prévôt payera bien cher cette mépriſe. Heureuſement pour le Gaſcon, dans le tems qu'il franchiſſoit les échelons, il arriva un Officier qui le reconnut. Le Gaſcon lui faiſoit ſigne de ne rien dire, & pourſuivoit gravement ſon chemin: mais cet Officier ne s'arrêta point à cet avis, & cria au Bourreau: Que faites-vous? vous allez pendre le Chef de Cuiſine de M. le Maréchal. L'exécution fut ſurſiſe, le Gaſcon témoigna un grand dépit: Que ne me

laissoit-on pendre, disoit-il ; on auroit bien vu après cela que je ne suis pas un homme de néant qui doive figurer à une potence.

¶ Scaramouche étant au dîner de Louis XIV. & ayant vu ce Monarque qui buvoit d'un vin Grec fort délicieux, dit tout haut qu'il souhaiteroit bien de goûter de ce vin. Le Roi en versa dans un verre, & le lui envoya. On félicitoit Scaramouche du bonheur qu'il avoit eu de boire d'un vin que le Roi lui avoit versé. Ce Comédien répondit : Je le dirai à mon Boulanger. On rapporta cette réponse au Roi, qui lui fit donner cent louis d'or, & lui dit : Apprenez en même tems cette libéralité de votre Boulanger. Traits de Scaramouche.

¶ Quelques jours après il étoit encore au dîner de ce même Monarque ; il convoitoit deux perdrix qui étoient sur la table. Le Roi qui s'en apperçut, dit en les désignant : Qu'on donne ce plat à Scaramouche. Cet Acteur Italien, dit : Quoi, Sire, & les perdrix aussi. Le Roi qui entra dans la pensée de Scaramouche reprit, Et les perdrix aussi. Ainsi Scaramouche par cette

demande adroite, eut avec les perdrix le plat qui étoit d'or.

Généalogie la plus ancienne de toutes.

¶ Un homme d'esprit insulté par un Gentilhomme stupide qui se paroît de sa noblesse, lui dit : Je crois votre Généalogie plus ancienne que vous ne pensez vous-même. Votre premiere tige est devant Adam ; Comment cela ? lui répondit le Gentilhomme, C'est que vous descendez d'une bête, & les bêtes ont été créées avant Adam.

Bon mot sur une coquette.

¶ Une femme célébre par ses intrigues, vouloit se masquer en carnaval. On lui dit : Déguisez-vous en femme de bien, personne ne vous reconnoîtra.

Bon mot d'un Ambassadeur.

¶ Un Ambassadeur de France en Pologne, faisant une Harangue latine en plein Sénat, commit deux ou trois solécismes qui firent rire les Auditeurs. Comme il fut piqué de cet effet de sa harangue, il dit à l'Assemblée tout en colere : Vous ne devez pas être surpris que mon Maître envoye à des Ostrogots comme vous, un ignorant comme moi.

M. Chanut reproche délicatement aux

¶ M. Chanut Ambassadeur de France en Suéde, étoit malade dans cette Cour, & abandonné des Médecins,

Un Seigneur Suédois lui dit : Monsieur, je comprens que ce qui vous fait de la peine en mourant, c'eſt de voir que vous ſerez enterré parmi des Proteſtans. M. Chanut lui répondit : On n'aura qu'à creuſer ma foſſe un peu plus bas qu'à l'ordinaire, & je ſerai enterré parmi les Catholiques. Suédois la nouveauté de leur Secte.

¶ Le Marquis de .... qui eſt extrêmement laid, s'étoit fait peindre ; la figure étoit en entier dans ſa grandeur naturelle. Il ne vouloit pas donner ce que le Peintre lui demandoit. Celui-ci lui dit : Hé bien, Monſieur, je garderai votre figure. Le Marquis lui demanda ce qu'il en feroit : Je n'en ſuis pas embarraſſé, répondit le Peintre ; je lui mettrai une queue, ce ſera le tableau d'un ſinge habillé : je ſçais à qui le vendre. Ruſes de Peintre.

¶ Un Gentilhomme s'étoit fait peindre, & il négligeoit de retirer ſon portrait, parce qu'il n'en vouloit pas payer le prix. Le Peintre piqué peignit des barreaux de fer ſur le portrait. Le Gentilhomme dont on pouvoit diſcerner tous les traits, paroiſſoit être en priſon. Le Peintre mit au bas du tableau : *Au pauvre priſonnier.*

Critique de Desprèaux. Desmarais Auteur du Poëme de Clovis, Ouvrage qu'on n'a jamais lu, & de l'inimitable Comédie des Visionnaires qu'on ne lit plus, a censuré fort judicieusement ces Vers de Desprèaux :

Dites-moi, pauvre esprit, ame basse & venale,
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triste état où le Ciel l'a réduit,
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit ?
Vous riez ; sçavez-vous que c'est votre peinture,
Et que c'est vous par-là que la fable figure ?
Chargé d'or & d'argent ; loin de vous en servir,
Vous brulez d'une soif qu'on ne peut assouvir,
Vous nagez dans les biens, & votre ame alterée
Se fait de sa richesse une chose sacrée.

Le Censeur trouve là bien des Vers inutiles, & il rend la pensée d'Horace en deux Vers seulement ;

Tantale dans un fleuve a soif, & ne peut boire,
Tu ris, change de nom, la fable est ton histoire.

Desprèaux n'a pas osé enchasser ces

deux Vers dans sa Satyre : mais il a pris le parti de retrancher entiérement les siens que je viens de rapporter.

¶ Cet Auteur dans sa satyre des femmes fait dire à un personnage de ce dialogue.

Vais-je épouser quelque *apprentie* Auteur !.

Le Dictionnaire de Trévoux se déclare pour *apprentisse*, & prétend que le peuple seulement dit *apprentie*. Je croirois qu'en parlant d'une femme qui fait son apprentissage dans quelque Art mécanique, il faut dire que cette femme est *apprentisse* : mais pour les autres arts, je dirois avec Boileau qu'elle est *apprentie*. Je serois choqué, si l'on me disoit : Philis est une *apprentisse* coquette. La coquetterie est un art noble, il doit bien être annobli depuis qu'il est de tems immémorial exercé par des femmes de la premiere qualité.

¶ Le Maréchal de .... avoit une très-belle femme, mais très-coquette. Le Comte de .... se déguisa en laquais, afin d'avoir un plus libre accès chez elle. Il rencontra le Maréchal qui l'interrogea. Le Comte lui sup- Grande patience d'un amant.

posa qu'il venoit s'acquitter d'une commission, & dit qu'il appartenoit à un Seigneur dont il avoit pris la livrée. Le Maréchal qui reconnut le laquais travesti, feignit de le croire: mais il lui fit une querelle d'Allemand, & il l'enferma dans une chambre où il lui donna vingt coups de canne dont les derniers enchérirent sur les premiers par la maniere dont il menagea ses forces. Le Comte soutint l'opération avec une patience merveilleuse. Peu de jours après le Maréchal le rencontra à la Cour; il le tira à l'écart pour lui dire en confidence: Je vous prie de faire ma paix avec M..... il lui nomma le prétendu Maître du laquais déguisé: J'ai donné vingt coups de bâton sans sujet à son laquais. Je suis prêt à demander pardon à son Maître de ma brutalité. J'admirai même la patience du laquais qui se contentoit de secouer les épaules sans faire le moindre cri: Vous verrez, ajouta-t-il, que ce laquais est un Stoïcien.

Mot sur un Général d'Armée.

¶ Un Général d'Armée sous Louis XIII. prit un jour de bataille de fausses mesures, & il fut défait entiérement. Un Grenadier qui fut blessé ce

jour-là, tomba dans un évanouissement lorsqu'on le pansoit. Il en revint : mais il avoit la tête étonnée. Je crois, disoit-il, que je deviens Général d'Armée, car la tête me tourne.

¶ Un Gentilhomme né plaisant, le fut toute sa vie, & à l'heure même de la mort. Etant dans cet état, il jetta les yeux sur deux Procureurs de ses amis qui étoient dans sa chambre. Il les appella, & leur dit : Placez-vous l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Ils lui demanderent pourquoi il exigeoit cela d'eux ? Hé ! ne voyez-vous pas, lui dit-il, que c'est afin de mourir comme le Seigneur entre deux larrons ? Plaisanterie d'un homme à l'agonie.

¶ Un Normand dont le pere avoit été pendu, lui fit faire un Service fort honorable. Dans le tems que le Curé faisoit la procession autour d'une représentation, tendue d'un drap mortuaire, & jettoit de l'eau-benite par-dessus, le Normand lui prit la main, & la lui leva, en lui disant : Monsieur, jettez l'eau-benite en l'air, & cela pour cause. Bon mot d'un Normand.

¶ Un homme fut accusé d'un larcin ; le Juge en l'interrogeant ayant Traits sur les Normands.

appris qu'il étoit Sergent, Rousseau & Normand, lui dit : Voilà bien des titres qui déposent contre vous ; vous êtes convaincu sans l'être, & j'ai droit de vous condamner avant de vous faire votre procès.

¶ Un Normand à qui les sermens ne coutoient rien, levoit la main gauche en Justice. Le Juge lui dit de lever la main droite. Je le veux bien, répondit le Normand ; je les leve toutes les deux indifféremment.

Sur la levée du siége de Toulon.

¶ Un Poëte Latin a fait ces Vers sur l'entrepriſe du Duc de Savoye sur Toulon.

Victor victus abit, læto vastavit olivas,
Intactas lauros linquere cura fuit.

Victor étant vaincu brule les oliviers,
Mais il n'ose en fuyant attaquer les lauriers.

Trait satyrique contre un Cardinal.

¶ Un Cardinal sans esprit, sans mérite, rioit toujours comme un imbécille. Vous verrez, dit-on, qu'il rit de la mépriſe que le Pape a faite en le nommant Cardinal.

Un usurier est incorrigible.

¶ Un usurier prioit instamment un Prédicateur de prêcher vivement contre l'usure. Le Prédicateur qui crut que l'usurier vouloit se convertir, lui

dit : Ah ! je vois bien que la grace de Dieu opere en vous. L'usurier lui répondit : Vous n'y êtes pas. Il y a tant d'usuriers dans la Ville, que je ne gagne rien ; si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendroit à moi.

¶ Faire des Châteaux en Espagne, c'est autant de tems pris sur l'ennemi, qui est l'ennui. Comment on charme l'ennui.

¶ Haniade dit au Comte de Cilly qui lui reprochoit la bassesse de sa naissance : Je prépare à ma postérité plus de gloire que vos ancêtres ne vous en ont donnée ; votre race finit en vous, puisque vous ne l'avez illustrée par aucune belle action, & ma race commence glorieusement en moi. Bon mot d'Huniade.

¶ Vivons comme nous promettons de le faire quand nous sommes à l'agonie. Despréaux se moque de ceux qui attendent pour croire en Dieu, que la fièvre les presse. Diverses réflexions.

¶ Bien des gens deviennent fripons pour soutenir l'extérieur d'un honnête homme.

¶ Souvent un homme ne nous a toujours déplu, que parce qu'il nous a déplu la premiere fois.

¶ La dissimulation est le grand gond sur lequel roulent les portes du temple de la Fortune.

Bon mot de Bacon.

¶ La Reine Elizabeth voyant une maison que Bacon avoit fait bâtir avant sa fortune, lui demanda pourquoi il avoit fait sa maison si petite. Bacon lui répondit : Ce n'est pas moi, Madame, qui ai fait ma maison si petite, mais c'est vous qui m'avez fait trop grand pour ma maison.

Grandeur d'ame de Jean deuxiéme, Duc de Bourbon.

¶ Un Officier de Jean deuxiéme, Duc de Bourbon, lui rapporta des Mémoires exacts des cabales que ses Vassaux avoient tramées contre lui. Avez-vous, lui dit ce Prince, tenu registre des services qu'ils m'ont rendus ? Sur quoi cet Officier lui ayant répondu que non : Jettez donc ces Mémoires au feu, répliqua le Duc, je n'en puis faire aucun usage.

Pensée gasconne.

¶ Une grande fille avoit les yeux rouges ; à cela près elle étoit belle. Un blondin qui la cajoloit sur ses yeux, lui dit que l'amour y présidoit & y rendoit ses arrêts : Si cela est, dit un Gascon qui l'entendit, l'amour y prononce en robe rouge.

¶ Un Partisan montroit à un de ses amis une belle maison qu'il avoit fait bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs appartemens : Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé : Il est comme tout le reste de la maison, repartit son ami. Bon mot sur un Partisan.

¶ Un célébre Buveur qui n'avoit jamais bu de l'eau, demanda à la fin de sa vie un grand gobelet d'eau, en disant : Quand on meurt, il faut se réconcilier avec ses ennemis. Bons mots de Buveurs.

¶ On disoit à un homme qui avoit la même inclination, & qui n'avoit point de conduite : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Votre avis, répondit-il, est hors d'œuvre, car ma cruche ne va jamais à l'eau, mais au vin.

¶ Trois belettes vivent l'âge d'un chien, trois chiens l'âge d'un cheval, trois chevaux l'âge d'un homme, trois hommes l'âge d'un cerf, trois cerfs l'âge d'un corbeau, & trois corbeaux un tems innombrable. Les âges des Animaux.

¶ Une fameuse coquette se baignoit à la Porte de S. Bernard, elle avoit autour de sa ceinture un Prince & quantité d'autres Dieux marins. Elle prit querelle avec une Dame de qualité Bon mot sur une coquette.

qui se baignoit auprès d'elle. Celle-ci ne lui épargna pas l'épithéte qui lui convenoit. La coquette appella le Prince à son secours, en lui disant : Voyez comme on me traite. Le Prince lui dit : Madame, je veux bien partager vos plaisirs, mais non pas vos querelles.

Traits de Madame Desnoyers.

¶ Madame Desnoyers à qui j'ai pris cette petite histoire, nous a donné six Volumes de Lettres galantes & historiques ; mais les trois cadets ne valent pas leurs aînés. Elle aime les proverbes, ils ne plaisent que dans la bouche de Sancho, à moins qu'on ne leur donne un sens délicat qui les déguise, ou qu'on n'en fasse d'heureuses applications. Ce sont des mets communs qu'un ragout fin peut rendre excellens.

Elle dit fort agréablement d'un mari qu'on vouloit raccommoder avec sa femme dont il étoit séparé, à cause de ses intrigues d'éclat : Après les scénes que ce mari a données au public, il lui donneroit la farce s'il reprenoit sa femme.

Elle a imité le bon mot de Christine Reine de Suéde ; qui ayant quitté ses Etats après avoir fait abjuration

de la Religion Luthérienne passa par Leipsix ; où on la regala d'une piéce comique fort plaisante, Après avoir donné, dit-elle, la comédie au public, l'on me donne une farce.

En parlant de Madame de Maintenon, elle dit délicatement : Ses yeux, son esprit sont si bien d'accord, que tout ce qu'elle dit va droit au cœur.

¶ Le Duc de Berry disoit : Le Duc de Bourgogne est né le soir ; aussi voit-on qu'il est d'une humeur sombre ; le Roi d'Espagne est né le matin, il est vigilant, il aime la chasse ; je suis né à midi, j'aime la table & la bonne chere. Caractére des trois Princes, Fils de France.

¶ Une Dame étoit amoureuse d'elle-même ; son amant qui ne pouvoit l'attendrir lui envoya ces Vers : Raillerie délicate sur une Dame qui s'aimoit trop.

Pour finir ma cruelle peine,
Et rendre mon sort sans égal,
Par pitié, charmante Climene,
Abandonnez-moi mon rival.

¶ Le Poëte Colletet épousa sa servante à la fin de ses jours ; il appelloit ce mariage une licence poëtique. Il a fort bien décrit dans ces Vers le ridicule des faiseurs d'Anagrammes. Satyre des Anagrammatistes.

de celui qui petille dans le vin qu'il donne. On ſe récrie, en lui diſant que ce qu'il produit eſt d'un auſſi bon ſel que ſes ragoûts. Cependant de tous ceux qu'il a raſſaſiés, il n'y en a pas un qui ne ſoit dégoûté de ſa perſonne, & comme dit Moliere :

C'eſt un fort méchant plat que ſa ſote perſonne,
Qui gâte à mon avis tous les repas qu'il donne.

Contre le luxe. ¶ Le luxe qui eſt l'ouvrage de la molleſſe & de la vanité, nous conduit à l'Hôpital par des chemins tapiſſés d'or & de pourpre.

Bon mot d'Ariſtipe. ¶ Denys le Tyran ayant demandé à Ariſtipe pourquoi on voyoit ſouvent les Philoſophes faire la cour aux Princes, & qu'on ne voyoit point les Princes la faire aux Philoſophes ; Ariſtipe répondit : C'eſt que les Philoſophes connoiſſent leurs beſoins, & les Princes ne connoiſſent pas les leurs.

Caton le Cenſeur. ¶ Un voluptueux a le goût plus délicat que l'eſprit.

Bon mot d'un Moine. ¶ François I. jouant à la paume, appella un Moine pour le ſeconder. Celui-ci ayant bien pouſſé la balle,

le Roi dit : Voilà un bon coup de Moine. Sire, répondit-il, je ferai des coups d'Abbé quand il plaira à Votre Majesté. Cette réponse lui valut une Abbaye.

Maximes.

¶ Quand on a la clef du cœur, on a la clef du coffre fort ; il n'y a plus que le moyen de l'ouvrir honnêtement.

¶ On ne voit les gens qu'en perspective dans les premieres visites ; mais celles qui les suivent les font voir de plus près & au naturel.

¶ De tous les ouvriers le Poëte est celui qui est le plus amoureux de ses ouvrages.

Bon mot de l'Empereur Charles IV. sur des traîtres.

¶ Des traîtres vinrent demander à l'Empereur Charles IV. la récompense d'une trahison qu'ils avoient faite à Philippe d'Autriche son Compétiteur ; il les fit payer en fausses espéces, en leur disant : Que ceux qui fausoient la foi à leur Prince, devoient être payés en fausse monnoie.

Conseil pour un homme qui veut se marier.

¶ Un jeune homme voulant épouser une belle femme, dont tout le monde parloit mal ; on lui dit que quand on vouloit se marier, il ne falloit pas seulement consulter ses yeux, mais ses oreilles.

Bon mot d'un Prince.

¶ Un Prince dit à sa mere qui lui demandoit une injustice : Vous me voulez vendre bien cher les neuf mois que vous m'avez porté.

Bel exemple de la tendresse conjugale.

¶ L'Empereur Conrad I I I. ayant pris la Ville de Munich, résolut de faire passer tous les hommes au fil de l'épée, permettant aux femmes de sortir & d'emporter ce qu'elles avoient de plus précieux. Elles chargerent leurs maris sur leurs épaules, disant qu'elles n'avoient rien de plus cher au monde. L'Empereur touché de cette tendresse conjugale, fit grace aux maris en faveur des femmes.

Réflexions morales.

¶ Un Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés par volupté. Les grands plaisirs traînent de grands maux à leur suite.

Caractère de l'envie.

¶ Les hommes avouent leurs défauts à leurs meilleurs amis. Un homme avouera qu'il est poltron, un envieux n'avouera jamais son vice. Rien ne marque mieux la bassesse & l'indignité de ce crime.

¶ L'envieux devient maigre de l'embonpoint d'autrui.

Sur la passion de bâtir.

¶ Le bâtiment est un gouffre profond qui engloutit les biens d'un homme riche ; le pinceau acheve de vous

cracher ce que vous avoit laissé la ruelle ; & souvent vous n'avez élevé un bâtiment que pour en être précipité du haut en bas.

On a mis ces Vers sur la porte d'une belle maison d'un homme qui s'étoit ruiné à la bâtir :

Une extravagance suprême
Fit aux biens de son Maître élever ce tombeau :
Passant qui veut faire de même,
Son exemple te dit : Tout beau.

Bon mot sur l'œconomie.

§ Un Roi visitant le Palais d'un Seigneur de sa Cour, trouva la cuisine trop petite ; C'est la petitesse de ma cuisine, lui dit ce Seigneur, qui m'a fait agrandir ma maison.

Diverses réflexions.

§ La Bruyere a dit qu'il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver. Il falloit dire, si toutes ces passions dès qu'elles sont violentes n'en peuvent pas faire trouver. Pourquoi oublier l'ambition qui est une passion si ingénieuse ?

§ La mesure des désirs est d'ordinaire celle des inquiétudes & des chagrins.

§ Les régles de morale apprennent

au peuple son devoir : mais au Théâtre, c'est le peuple qui apprend le devoir aux régles en les censurant & les voulant réformer.

Bon mot de Benserade.

¶ On dit ordinairement d'un homme d'esprit qui ne parle point, qu'il n'en pense pas moins. Benserade disoit d'un sot qui ne parloit pas, qu'il n'en pensoit pas davantage.

En quoi consiste la beauté de la femme.

¶ On fait consister la beauté de la femme en 26 points. 1. La jeunesse. 2. La taille ni trop grande, ni trop petite. 3. Etre ni trop grasse ni trop maigre. 4. La symmétrie & la proportion de toutes les parties. 5. De longs cheveux blonds & déliés. 6. La peau délicate & polie. 7. Une blancheur vive & vermeille. 8. Un front uni. 9. Les temples non enfoncés. 10. Les sourcils comme deux lignes. 11. Les yeux bleus, grands à fleur de tête, ayant un regard doux. 12. Un nez un peu long. 13. Des joues un peu arrondies faisant une petite fossette. 14. Un ris gracieux. 15. Deux lévres de corail. 16. Une petite bouche. 17. Des dents blanches bien rangées. 18. Le menton un peu rond, charnu avec une fossette au bout. 19. Les oreilles petites, vermeilles, bien jointes à la

tête, 20. Un cou d'ivoire. 21. Un sein d'albâtre. 22. Deux boules de neige à une juste distance. 23. Une main blanche, longuette & potelée. 24. Des doigts finissant en pyramide. 25. Des ongles de nacre de perle tournés en ovale. 26. On ajoute une haleine douce, une voix agréable, un geste libre non affecté, le corsage bien pris, délié, une démarche noble & modeste. Avec toutes ces perfections là, il n'est pas impossible qu'une personne si charmante ne fasse enrager celui qui la possede.

¶ Qui penseroit que l'amour ait inspiré des raisons pour confondre l'athéisme? Lisez ce Sonnet, & vous serez convaincu qu'il a fait cet effort:

L'Athée confondu par l'amour

Vous à qui notre loi paroît une imposture,
Qui doutez des secrets que son voile a couverts,
Qui ne connoissez point de Maître à l'Univers,
Et croyez qu'ici-bas tout roule à l'aventure.

Pouvez-vous voir du Ciel la brillante structure,
Le constant mouvement de tant d'Astres divers,
Le retour des Etés & celui des Hivers,

Sans convenir qu'un Dieu préside à la nature ?

Que si pour vous tirer de votre aveuglement,
Ces fortes vérités sont un foible argument,
Je veux bien vous guérir de votre erreur mortelle.

Incrédules esprits accourez en ce lieu ;
Quand vous verrez Philis si charmante & si belle,
Vous avouerez qu'elle est le chef-d'œuvre d'un Dieu.

Idée d'un Graveur.

¶ Selon Nanteuil, quand on veut faire un portrait, il y a dans chaque personne de certains traits de visage qu'il faut extrêmement considerer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres, & quand on a dessiné exactement ces traits, le reste est immanquable. C'est pourquoi il disoit qu'il pourroit faire le portrait d'une personne absente sur le rapport d'un habile homme qui lui répondroit juste à ce qu'il lui demanderoit.

Mari qui raisonne juste.

¶ Un Ambassadeur ayant fait présent d'un beau tableau à la Princesse de . . . le Prince son époux dit : Il faut que

que cet Ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois.

¶ On a dit qu'on trouvoit à la Cour plus de masques que de visages. Vérités sensibles.

¶ Le Diable pour être adoré dans notre siécle, a changé de nom, il se fait appeller l'intérêt.

¶ Le Comte de Soissons qui fut tué à la bataille de Sédan, avoit la barbe rousse. Etant à sa maison de campagne où Henri IV. étoit venu pour une partie chasse, il demanda à son Jardinier, qu'il sçavoit être Eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe? Le Jardinier lui répondit, que le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il étoit venu, lorsqu'il n'en restoit que de rousses à donner, qu'il aima mieux n'en point avoir que d'en porter une de cette couleur. Le Roi dit alors au Comte: Te voilà payé, mon cousin. Plaisante réponse d'un Eunuque sans barbe.

¶ Mon bon Monsieur Nicolas,
Vous êtes beau comme un Ange,
Et prenez un soin étrange
A rehausser vos appas.
Quittez ce souci frivole;
Soyez sage à l'avenir,
Ou vous allez devenir
Mademoiselle Nicole. Epigramme sur un efféminé.

Raillerie confondue.

¶ Un Seigneur à Cordon bleu dont le génie étoit fort groſſier, voyant un beau diamant à la main d'une belle Dame, dit : J'aimerois mieux la bague que la main. Et moi, répondit la Dame en le regardant, j'aimerois mieux le licou que la bête.

Contre des Juges.

¶ On diſoit à un homme qu'il avoit perdu ſon procès tout d'une voix : Non, répondit-il, ce fut tout d'un ſomme ; car mes Juges ſembloient tous dormir de concert.

Epigramme.

¶ Ah, que voilà de beaux enfans !
Diſoit certain Seigneur au gros Colas leur pere ;
Qu'ils ſont frais, gaillards & puiſſans !
Nous autres gens de Cour nous voyons au contraire
Les nôtres toujours languiſſans,
Toujours mal-ſains & toujours blêmes.
Quel eſt le ſecret des Payſans ?
Pargué, dit-il, Monſieur, je les faiſons nous-mêmes.

Naïveté.

¶ Une pauvre villageoiſe voulant marier ſa fille qui étoit jolie, il ſe préſenta un Limouſin : elle demanda à la Dame du lieu qu'elle eût la charité de faire une petite dot à l'épouſe. La Dame donna dix écus ; & comme elle voulut voir l'époux, elle le trouva

affreux : en effet, c'étoit le modéle de la laideur. Je ne veux point, dit-elle à la villageoiſe, d'un tel mari pour votre fille. Hélas, Madame, répondit cette pauvre femme, qu'eſt-ce qu'on a pour dix écus ?

Bon mot d'une Dame.

¶ Un mauvais plaiſant parlant de la métempſycoſe, diſoit qu'il avoit été le veau d'or. Une Dame lui dit : Vous n'en avez perdu que la dorure.

Bon mot de l'Abbé Bouin.

¶ L'Abbé Bouin s'étant trouvé à l'un des appartemens que le Roi tenoit à Verſailles, une Princeſſe lui dit : Que venez-vous faire ici ? J'ai, Madame, lui répondit-il, une deſcription à faire du Paradis dans un Sermon, & je ſuis venu ici prendre des Mémoires.

Naïveté.

¶ Un Payſan dont le pere étoit fort malade, allá querir ſon Curé qui logeoit à une lieue de-là. Dès qu'il le vit : Mon pere ſe mouroit, lui dit-il, quand je ſuis parti ; venez vîte lui donner l'Extrême-Onction. Il ſera donc mort, dit le Curé, il eſt inutile d'y aller ? Non, Monſieur, dit le Payſan : Pierrot m'a promis qu'il l'amuſera juſqu'à ce que vous y ſoyez.

Portrait de Costar.

¶ On a dit de Costar qu'il étoit le galant le plus pédant, & le pédant le plus galant qui fût au monde.

Excuse ingénieuse d'un Poëte.

¶ Charles II. Roi d'Angleterre, ayant reproché à un Poëte qui lui présenta son Panégyrique en Vers, qu'il en avoit fait de meilleurs à la louange de Cromwel : Sire, dit-il, nous autres Poëtes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités.

Bon mot sur un prodigue.

¶ M. d.... avoit tout mangé jusqu'à sa terre. Un Italien étant à table avec lui, dit : Votre Seigneurie ne mange point. Non, Monsieur, dit-il, elle est mangée.

Ouvrage qui fond sous la critique.

¶ Un Critique corrigea tant de Vers dans une Elegie, qu'il n'y laissa presque rien. On dit là-dessus : Tout s'est en allé en limure.

Plaisanterie de Benserade.

¶ Dans le tems que chaque Compagnie, chaque Corps de métier faisoit remercier Dieu de la guérison de Louis XIV. Benserade dit dans un discours Académique : Le Marchand quitte son négoce pour aller aux piés des Autels, l'Artisan quitte son ouvrage, le Médecin quitte son malade, & le malade n'en est que mieux.

¶ Une homme tout déguenillé, enſeignoit l'hébreu à une belle Dame. Qui eſt cet homme, lui demanda le Prince de Guimené, après qu'il fut ſorti ? C'eſt un homme qui me montre l'hébreu, répondit la Dame. Il vous montrera bientôt le derriere, dit ce Prince. Plaiſanterie du Prince de Guimené.

¶ Ce Vers d'Ovide exprime bien le déluge :

Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto. Vers bien expreſſif.

L'Univers étoit mer ſans avoir de rivage.

¶ Armide dans le Taſſe ſe plaint ainſi de ſon amant fugitif : Source d'une belle penſée de Corneille.

Cruel qui ſans pitié de ma douleur extrême,
Emportes avec toi la moitié de moi-même ;
Ou prens celle qui reſte, ou d'un dernier effort,
Donne à toutes les deux une ſoudaine mort.

Le fameux Corneille n'a-t-il pas imité cette penſée dans ces beaux Vers du Cid qu'il met à la bouche de Chimene ?

Pleurez, pleurez mes yeux & fondez-vous en eau ;

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

¶ Une belle & jeune Demoiſelle dans une maſcarade, s'étant déguiſée en Jéſuite : on fit cette Epigramme.

Epigramme de M. de la Monnoye.

On s'étonne ici que Caliſte,
Ait pris l'habit de Moliniſte,
Puiſque cette jeune beauté,
Ote à chacun ſa liberté
N'eſt-ce pas une Janſéniſte ?

Le latin néceſſaire aux Princes.

¶ Pelliſſon diſoit : Je ſouhaiterois que tous les Princes appriſſent le latin & luſſent les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue. Ils apprendroient des anciens bien des choſes qu'on ne leur peut dire ; ils verroient les honnêtes gens de l'antiquité faire le procès aux Princes qui ne font pas leur devoir.

Epigramme ſatyrique.

¶ Voici une belle Epigramme de Théophile :

Un jeune Abbé me crut un ſot,
Pour n'avoir pas dit un ſeul mot :
Ce fut une injuſtice extrême,
Dont tout autre auroit appellé.

Je le crus un grand sot lui-même,
Mais ce fut quand il eut parlé.

¶ Un Poëte fit ces deux Vers latins sur Christine Reine de Suéde. Bel éloge de Christine Reine de Suéde.

Hæc paces, hæc bella gerit, velut altera Pallas,
Hæc radiis gelidam solis vice temperat arctum.

Ce soleil par ses feux échauffe son climat,
Cette Pallas en guerre, en paix conduit l'Etat.

¶ Racan nous représente bien noblement le bonheur d'un Héros dans le Ciel : Belle image poëtique.

Il voit comme fourmis marcher nos légions,
Sur ce petit amas de poussiere & de boue,
Dont notre vanité fait tant de régions.

¶ Un Poëte exprime heureusement que Vénus & Mars sont amis, en disant de cette Déesse :

Ses pigeons font leur nid dans le casque de Mars. Allégorie ingénieuse.

Militis in galeâ nidum posuere columbæ.

¶ Un Turc qui avoit été en France au carnaval & au Mercredi des Cendres, disoit au Grand Seigneur, qu'un Idée d'un Turc sur nos usages.

jour de l'année les François devenoient foux, & qu'un peu d'une certaine poudre qu'on leur appliquoit sur le front, les faisoit rentrer dans leur bon sens.

Trait de Casaubon.

¶ Lorsque Casaubon vint en Sorbonne, on lui montra la Sale où l'on soutient Thése, en lui disant : Qu'il y avoit plus de 400 ans qu'on y disputoit ; il répondit : Qu'y a-t-on décidé ?

Sur la Matrone d'Ephése.

¶ Une Dame demanda à son amant l'Histoire de la Matrone d'Ephése ; il la lui envoya, il y mit ces Vers à la fin :

Ce que d'Ephése la Matrone
Fit à son mari dans Petrone
Ne m'épouvanteroit pas fort.
Caressez-moi toute ma vie,
Et pendez-moi, belle Sylvie,
Si vous voulez, après ma mort.

Bon mot de Mademoiselle, fille de Gaston de France.

¶ L'Abbé de la Riviere louoit fort en présence de Mademoiselle, Gaston de France, pere de cette Princesse. C'étoit, disoit-il, un Prince qui valoit beaucoup. Qui doit le sçavoir mieux que vous ? lui dit Mademoiselle. Vous l'avez vendu assez de fois pour pouvoir juger de son prix mieux qu'un autre.

¶ Un Payſan alla trouver un Avocat pour conſulter une affaire. L'Avocat après l'avoir examinée, lui dit qu'il trouvoit ſa cauſe bonne. Le Payſan paya la conſultation, & lui dit enſuite : A préſent que vous êtes payé, dites-moi franchement trouvez-vous encore mon affaire bonne ? Réflexion ſenſée d'un Payſan.

¶ Scarron avant que de mourir voyant ſes parens & ſes domeſtiques qui fondoient en larmes. Mes enfans, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant que je vous ai fait rire. Il dit : Cet homme ſe promenoit à grands pas pour le ſalut de ſon ame. Voici comme il explique ſa penſée : Comme il juroit à chaque pas dans ſa colere, pour faire moins de juremens il faiſoit de plus grands pas. Trait plaiſant de Scarron à l'heure de la mort.

¶ La Provence eſt fort pauvre, & comme elle porte en abondance des jaſmins & des orangers, M. Godeau diſoit que c'étoit une gueuſe parfumée. Bon mot de M Godeau.

¶ Un valet m'a ſervi vingt années, je lui ai donné ſes gages, je ne lui dois rien. Je le renvoie, je me crois quitte ; mais il ne le croit pas, a-t-il tort ? Je l'ai payé ſur le pié de la Calcul qu'on ne ſçait point.

convention ; mais étions-nous convenus qu'il me donneroit les vingt plus belles années de ſa vie ? Il me les a données, il ne les a plus ; c'eſt ce que je ne puis lui payer, ni lui rendre.

Penſées gaſconnes.

¶ Un homme appella un Gaſcon en duel. Celui-ci accepta le défi & lui demanda le ſujet : Vous avez, lui dit l'autre, pris mes armes qui ſont une tête de bœuf : Vous vous êtes trompé, lui dit le Gaſcon, les miennes ſont une tête de vache. Après cet éclairciſſement ils s'embraſſerent.

¶ Un Gaſcon Poëte, qui mépriſoit fort la bravoure d'un homme qui l'avoit menacé, diſoit :

Hélas ! s'il arrivoit que Damis me tuât,
Cet inſigne poltron reconnu pour un fat.
Que je ſerois puni ! je ſerois, je le jure,
Huit jours entiers & plus encor
Renfermé dans la ſépulture,
Je tomberois en pourriture,
Sans m'imaginer être mort.

Il ne pouvoit pas mieux marquer ſon mépris.

¶ Un Gaſcon malade d'une retention d'urine, ſouffroit beaucoup. En l'exhortant à la patience ; on lui propoſoit l'exemple de Job. Cadédis,

s'écria-t-il, Job pissoit, & je ne puis pas pisser.

¶ Un Gascon étoit mal avec son Evêque qui étoit celui de Bazas. Il fit serment qu'il ne prieroit jamais Dieu dans le Diocèse de ce Prélat. Comme il passoit une riviere, & que le bateau commençoit à s'ouvrir, le Batelier lui dit, qu'il ne restoit plus qu'à se recommander à Dieu, le Gascon dit: Sommes-nous encore dans le Bazadois?

¶ Un Gascon disoit: J'ai été fiancé bien joliment deux fois, & promis avantageusement quatre; toute la demi-douzaine me vouloit de tout son cœur: mais la paternité s'y est opposée de toute la bourse. Quel dommage que mon pere ne soit pas aussi riche que noble; je trouverois de belle humeur les peres de mes prétendantes! Il disoit, les premiers Romains étoient brigans; les seconds illustres; les troisiémes usurpateurs; les quatriémes Gascons; c'est-à-dire, honnêtes & braves: c'est d'eux que nous descendons héroïquement en ligne droite.

¶ Les premiers Romains bâtirent un temple à Jupiter Stateur, pour les

avoir empêchés de fuir plus loin après avoir tourné le dos. Ce temple-là pouvoit être fort bien à Rome, il n'eût rien valu en Languedoc, Jupiter n'auroit pas étréné sous ce titre.

¶ On disoit à un Gascon qui étoit dans un embarras : Faites reculer votre cheval ; Il est du pays, dit-il, il ne recule point.

¶ Un Parisien sur son départ, demanda à son valet Gascon, s'il avoit fait son portemanteau. Le valet répondit qu'ouï. Le Maître ajouta : As-tu pris tout ce qui est à nous ? Ouï, Monsieur, dit le valet, tout au moins.

¶ Un Gascon pressé par son créancier, disoit : Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas dequoi attendre qu'il me prenne envie de le payer !

¶ Un Gascon disoit à une femme qui avoit les dents bien blanches : Vous ne sçauriez être aussi propre qu'une autre ; vos dents salissent votre linge, & ne lui permettent pas auprès d'elles de paroître blanc.

¶ Un Gascon qui avoit épousé une brune, disoit : Le mariage est une loterie, j'y ai mis, j'ai eu un billet noir.

¶ Un homme qui avoit de petits yeux, donnoit de mauvaises couleurs à une bonne action. Je ne m'étonne pas, lui dit un Gascon, qu'on ne voie pas bien chez vous, le jour n'y entre que par deux lucarnes.

¶ Un Gascon disoit d'une jolie personne qui n'avoit pas les yeux beaux, Pour la trouver belle, il la faut peindre dormante.

¶ Un Gascon nommé médiateur d'un different entre un Parisien & un Normand, obligea le Normand de convenir qu'il devoit au Parisien une somme qu'il promit par écrit de lui payer dans un terme qu'il prit. Le délai expiré, le Normand eut recours à la loi du dédit reçue en Normandie. Le Parisien alla se plaindre au Gascon; il le trouva malade, se disposant à la mort: Donnez-moi une écritoire, dit le Gascon moribond. Il écrivit de sa main comme il put ce billet au Normand.

« J'interromps mon agonie pour » vous dire que je suis surpris de votre » peu de bonne foi; tenez-moi votre » parole, ou je ne vous répons pas » que je ne revienne de l'autre monde

» pour vous reprocher que vous êtes » de votre Pays. »

¶ Un Gascon disoit : Il n'y a point de Nation plus faite pour la guerre & pour l'amour que la nôtre ; les ennemis du Roi disent l'un, & les jolies femmes taisent l'autre.

¶ On disoit à un Gascon, pourquoi il faisoit des Maitresses, & qu'il ne songeoit pas à faire des amis ; il répondit : Je ne sçaurois que faire d'eux, & je ne dis pas de même d'elles.

¶ Un Curé qui avoit pris un Gascon pour valet, avoit fait pendant le Carnaval, sa provision de harengs & de sardines pour son Carême. Quelques semaines après il demanda ce poisson salé : Il n'y en a plus, dit le valet. Comment il n'y en a plus, s'écria le Maître ? Hé, qu'est-il donc devenu ? Monsieur, repliqua ce valet, vous en avez mangé votre part & moi la mienne. Que veut dire cela, malheureux, dit le Curé ? Il devoit y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, & nous sommes à la Mi-Carême ; tu en as donc mangé deux fois autant que moi ? Je crois

qu'ouï, répondit le valet. Tu crois qu'ouï, reprit le Maître ? Que mériterois-tu pour avoir mangé mon poisson salé ? Je mériterois de boire, répondit froidement le valet.

¶ Le Baron de Plaidenville, quoique Normand, ne vouloit avoir que des valets Gascons. Il y en avoit un qui lui étoit bon à tout & qui faisoit la cuisine, il n'avoit mené que celui-là à Paris, où il étoit venu poursuivre un procès. Un Samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce valet qui dinoit. Que fais-tu-là ? lui dit le Baron : Hé, répond le valet, il est tard, je dinois en vous attendant. A la bonne heure, repliqua le Maître ; mais puisqu'il est tard, il est donc tems que je dine aussi, sers-moi : Monsieur, reprit le valet, cela est bientôt dit, vous ne sçavez pas que le chat a mangé votre diné. Comment, repliqua le Baron, le chat a mangé mon diné ? Ouï, repartit le valet, j'avois acheté deux soles, une grande pour vous & une petite pour moi ; ce maudit animal ne s'est point trompé, il a pris la vôtre, & de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. Il me semble, reprit

le Baron, que puiſque le chat avoit pris l'une, tu pouvois bien me garder l'autre. Oh! Monſieur, repartit le valet, je ſçais mieux vivre que cela; en fait de diner, chacun le ſien n'eſt pas trop. Il n'eſt pas juſte qu'un Maître bas-Normand, ſoit réduit à manger la portion d'un valet Gaſcon.

¶ D'où vient, demandoit un Normand à un Gaſcon, que votre Pays qui eſt le Pays de la gloire & de la domination, fournit tant de bons valets au reſte du Royaume? C'eſt, répondit le Gaſcon, que ce n'eſt pas le Pays du tien & du mien comme la Normandie; cette diſcuſſion n'y occupe pas, on n'y eſt maître de rien, on va être ailleurs ſerviteur de quelque choſe.

¶ Voulez-vous qu'un Intendant ne vous vole pas, ſoyez vous-même votre Intendant, encore ſi vous prenez ce titre, je ne voudrois pas être votre caution. J'en connois dont la probité fait mentir la ſatyre.

¶ Comme on cache les défauts d'une fille quand on la veut marier, & qu'on ne publie que ſes perfections, un Gaſcon diſoit: Voulez-vous que je me marie, dites-moi,

avec quels défauts vous voulez m'assortir, je dirai les miens, nous verrons s'ils sont faits pour être ensemble.

¶ Deux coquettes se querelloient dans le jeu; un Gascon leur demanda ce qu'elles jouoient? Nous jouons l'honneur, dirent-elles. Il leur repartit, vous faites bien du bruit pour rien.

¶ Un Gascon voulut dans le jeu se jetter sur un homme qui l'insultoit, on le retint: Laissez-moi faire, dit-il; je veux lui couper bras, jambes, oreilles deux à deux; si vous l'aimez, préparez-vous à le ramasser par piéces.

¶ Un Gascon à qui en vouloit une jolie personne qui avoit les dents gâtées, disoit: Elle me caresse des yeux, mais elle m'offense de la bouche.

¶ Un Gascon disoit à une jolie veuve: Voulez-vous que je vous donne l'idée d'un joli troc, mettez-vous faite comme vous êtes, & beaucoup de bien d'un côté, & mettez-moi fait comme je suis, & beaucoup d'amour de l'autre. Voilà ce qui s'appelle de l'équilibre.

¶ Rien de plus séduisant que deux beaux yeux, ce sont deux orateurs sûrs de persuader, le cœur leur cède tout ce que leur dispute la raison. Rien n'est plus Gascon que deux beaux yeux, leurs regards sont autant de gasconnades, & une belle n'a l'air conquérant, que lorsqu'elle a l'air Gascon.

¶ Un Gascon disoit d'un homme de mérite qui étoit mal habillé : Il a l'ame richement ornée, & l'idée que j'en ai, lui rend toute sa parure, il brille à l'esprit. Il disoit encore que dans la vieillesse les hommes perdoient tout le feu de leur esprit, & que les Gascons ne perdoient alors que le superflu du leur.

¶ Un enfant est un commencement de ce qu'il doit être, un vieillard un reste de ce qu'il a été.

¶ Un Gascon disoit : Je suis bon, mais quand je suis en colere, c'est une riviere qui rompt sa digue, laissez-là déborder, mais ôtez-vous du passage. Il disoit à un Dame, vous êtes un diamant, vous brillez & l'on voit clair chez vous jusques dans le fond de l'ame.

¶ Une jolie Gasconne disoit : J'ai

voulu essayer de me donner la discipline ; mais j'ai trouvé le bras ami du corps.

¶ Un Gascon disoit de la Guienne, que c'étoit le chef-d'œuvre de la nature, qu'elle regardoit ce Pays d'un œil de vanité, qu'elle s'étoit délectée à y répandre plaisirs, biens, richesses, délices, fleurs & fruits, que c'étoit la corne d'abondance.

¶ Un Gascon disoit, troquer du travail contre de l'argent, c'est être artisan ; troquer son tems contre de bonnes œuvres, c'est être vertueux, troquer de longs services contre un peu de gloire, c'est être homme de guerre : Voilà mon troc.

¶ Une femme fiere abandonnée d'un amant qu'elle aimoit, dissimuloit ses sentimens. Un Gascon dit là-dessus : Cette femme est une énigme dont le mot est le dépit.

¶ Une jolie Gasconne battue sans sujet par son mari jaloux, disoit : Mon chagrin est de n'avoir pas eu l'esprit de mériter ce traitement ; ma consolation, c'est que j'y suis à tems, il me fait malgré moi vindicative.

¶ Un Breteur reconnut un fiacre à

qui il en vouloit, il fondit ſur lui & le battit. Un Gaſcon qui étoit dans le carroſſe mettant la tête à la portiere, dit au Breteur : Monſieur, qui battez ſi bien, battez plus vîte, je le paye à l'heure.

¶ Je ſuis venu ſi vîte, diſoit un dévot Gaſcon qui avoit couru à une œuvre de charité, que mon Ange Gardien avoit peine à me ſuivre.

¶ On diſoit à un Gaſcon, qu'un homme qui avoit perdu tout ſon bien, étoit homme à ſe pendre. Quoi, dit-il, il ſe pendroit ſans ſonger qu'il eſt Gentilhomme ?

¶ Si j'avois fait pour mon ſalut, diſoit un Officier Gaſcon, ce que j'ai fait pour ma fortune, je ſerois aſſis en Paradis dans un fauteuil de velours cramoiſi, qui auroit une crépine d'or de cette hauteur ; en diſant cela, il montroit toute la longueur de ſon bras.

¶ Un Gaſcon diſoit d'une belle perſonne ornée de mille qualités, Sa préſence eſt une compagnie. Il dit à un homme d'eſprit timide : Si j'avois votre eſprit, j'en aurois plus que vous, parce que j'aurois le courage de m'en ſervir.

¶ L'eſprit eſt un tréſor dont peu de gens ſont œconomes.

¶ Un Gaſcon diſoit d'une belle joueuſe de Lut bien repréſentée dans un tableau : Elle m'inquiete l'oreille par les yeux, quand je la regarde, je me crois ſourd.

¶ Il y a des gens qui ne mentent pas dans ce qu'ils diſent, mais qui ne diſent pas vrai dans ce qu'ils font, peu agiſſent comme ils parlent. Voyez la Cour.

¶ Un Gaſcon diſoit à une belle Dame : Attaquez un Cadet de Gaſcogne, vous êtes belle, je vous l'offre tendre ; préferez-le, je vous le donne empreſſé ; perſeverez, je vous le garantis fidéle ; changez, je vous le livre inconſtant : hé donc.

¶ Un Gaſcon diſoit à une belle veuve qu'il vouloit épouſer : Le veuvage a ſon mérite quand il commence, il dégoute quand il continue ; & il a tous ſes charmes quand il finit. Il diſoit d'un habile joueur d'inſtrument peu judicieux, Il a tant d'eſprit au bout des doigts & dans l'oreille, qu'il n'en a que fort peu dans la tête.

¶ Une veuve qui avoit vingt mille livres de rente, étoit courtiſée par un

Marquis Gaſcon qui en avoit autant, il lui dit : Si vous m'en croyez, mettez tout cela enſemble, marions-nous & vous aurez 40000 livres de rente. Vous les auriez, dit la veuve, je ne les aurois pas.

¶ Un Gaſcon pour exprimer qu'il avoit donné un ſoufflet, dit : Je lui ai mis la joue à l'ombre.

¶ Sçavez-vous pourquoi, diſoit un Gaſcon, je ne me brouille jamais avec mes amis ? c'eſt que je ne prête ni n'emprunte.

¶ Un Gaſcon diſoit : Cet homme m'a offenſé, il veut encore vivre, qu'il ſe dépêche donc, ou de me tuer, ou de me demander pardon.

Madrigaux, Epigrammes de Montreuil.

¶ Deſpréaux ſemble confondre Montreuil avec un tas de Poëtes médiocres, en diſant :

On ne voit point mes Vers à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuilles d'un recueil.

Mais le mépris de ce grand Poëte ne tire pas à conſéquence : ne s'eſt-il pas déchaîné contre Quinaut qui eſt le Phenix, comme le dit la Bruyere de la Poëſie chantante. Nul Poëte n'a fait des Madrigaux plus délicats que

Montreuil, il excelloit dans ce genre de Poëſie. Voici la preuve de cette vérité :

Ne me reprochez plus tant de fois ma folie,
Vous ſeule me ſemble jolie,
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour ſouffrir vos mépris, je confeſſe moi-même,
Que je quitte un parti dont je ſerai blâmé.
Mais quand la paſſion va juſques à l'extrême,
Il vaut mieux mourir où l'on aime,
Que vivre où l'on n'eſt point aimé.

Pourquoi me demandez vous tant,
Si mes feux dureront, ſi je ſerai conſtant,
Juſques à quand mon cœur vivra ſous votre Empire ?
Ah Filis vous avez grand tort !
Comment pourrois-je vous le dire ?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort.

Ne cherchez point ailleurs beauté trop adorable,
Je ſuis pour vous ſervir plus propre qu'on ne croit.
Aſſez jeune pour être aimable,
Aſſez vieux pour être diſcret.

Pour Madame de Sévigné jouant à Colin-Maillard.

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous sçavez nous charmer en ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'amour,
Les voyant découverts, on vous prend pour sa mere.

Pour gagner ce grand Jubilé,
Je ne refuse rien de ce qu'on me propose,
J'ai dit tous mes péchés, je n'en ai point celé :
Mais pour vous oublier, Philis, c'est autre chose,
Je fais sur ce sujet mille inutiles vœux,
Adorable comme vous êtes,
Comment me répentir du bien que je vous veux ?
Moi qui ne puis haïr le mal que vous me faites.

Dans un coin sans flambeaux, sans témoins & sans bruit,
Nous venons de passer la nuit,
Avec deux femmes fort jolies,
Il n'est point ici bas de plaisir bien parfait,
Nous avons dit mille folies,
Mais las, nous n'en avons point fait.

Ma

Ma mere depuis quinze jours,
A pris une maiſon pour loyer aux Fauxbourgs,
Où nous aurons jardin, bel air & grand ombrage,
Eſpaliers, parterres, jaſmins,
Et mille Roſſignols de qui le doux ramage
Adouciroit l'ennui des plus triſtes humains.
On y peut contenter & l'oreille & la vue,
Il n'eſt rien de ſi beau que cela.
Mais nous ne ſerons plus, Philis, en même rue,
Ah! le vilain logis que ma mere a pris-là.

De vous à tout moment mon frere a des bijoux,
Des rubans, des cachets, des gans, des citrons doux,
Et par une extrême injuſtice,
Vous ne me payez point de ce que vous ſçavez,
Je vous laiſſe à penſer ſi vous me le devez,
Pour me récompenſer de ſix mois de ſervice,
De ma foi, de mon cœur, & des maux que je ſens,
Allez, vous ne ſçavez, Philis, ce que vous faites.
Vraiment! c'eſt bien à vous à faire des préſens,
Vous qui ne payez pas vos dettes.

D'où diable nous vint cette envie
D'aller nous rendre Céleſtins?

Les œufs & les poiſſons ſont nos meilleurs feſtins,
Ah! que nous paſſons mal notre maudite vie,
Pere, je vous le dis, comme à mon Confeſſeur,
Ces chapons étalés dans les places publiques,
Ces coqs-d'Indes fumans chez ce gros Rotiſſeur,
Ces cailles & perdrix pendantes aux Boutiques,
Sont autant de Vautours qui me rongent le cœur.

Je ſçais ce qui vous gâte, & ce qui fait ma peine,
La Caſſandre & Cyrus vous rendent un peu vaine,
Vous vous imaginez pour être votre amant,
Qu'il faut être parfait comme ceux d'un Roman,
Et qu'on doit vous ſervir comme on ſert une Reine,
Jugez de vous plus ſainement,
Ne vous arrêtez pas au premier qui vous loue.
Je ne ſuis point Héros, pour cela je l'avoue,
Mais mettez vous à la raiſon,
Vous n'êtes point non plus merveille incomparable,
Vous êtes une fille aimable,
Que l'on appelle Louiſon.

Ma mere en partant de Paris,
Pour m'en venir dans la Hollande,
Me dit, ſçavez-vous bien, mon fils,
En vous diſant adieu, ce que je vous commande.
Gardez-vous bien du jeu, des dés & des pipeurs,
Du vin, & de la fiévre, & des gens querelleurs,
Ce ſont-là tous les maux capables de vous nuire,
A deux fois par ſes doigts elle les raconta.
Hélas! elle oublia le pire;
Gardez-vous bien ſurtout, devoit-elle me dire,
De Madame de Slavata. *

A voir comme vous vous ſervez
Dans vos ſermons de vos lectures,
Des paſſages des écritures,
Et de tout ce que vous ſçavez,
J'adore la bonté divine,
Qui vous fait à trente ans quitter la Médecine,
Dont vous faiſiez profeſſion.
Si les préceptes d'Hypocrate
Euſſent reçu de vous même application,
Tel en vous écoutant, & s'ennuie & ſe gratte,
Qui s'il eût en ce tems paſſé ſous votre patte,
Peut-être n'auroit pas aujourd'hui mal aux dents.

* Belle Hollandoiſe.

Beni soit le saint jour que vous vous fites
Prêtre,
Dieu quand il vous donna le bon désir de
l'être,
Sauva la vie à bien des gens.

Ne faites point tant l'entendue,
Sous ombre qu'à quinze ans le Ciel vous a
pourvue
De mille & mille attraits qu'on ne peut
exprimer,
J'en demeure d'accord, vous sçavez nous
charmer,
Mais je m'en rapporte à vous même,
Vous avez un défaut extrême,
Vous voulez toujours qu'on vous aime,
Et vous ne voulez point aimer.

Ridicules censeurs, dont la jalouse envie
S'efforce d'abaisser les ouvrages d'autrui,
Vous dont l'esprit grossier ne fait rien qui
n'ennuie,
Voulez-vous sçavoir aujourd'hui
La belle & l'unique maniere
De faire du dépit à l'illustre Moliere,
Faites-nous rire comme lui.

Cloris à vingt ans étoit belle,
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf.
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'ap-
pelle,

Il faut la contenter la pauvre Demoiſelle,
Le Pont-neuf dans cent ans s'appellera Pont-neuf.

Philis voulant ſe corriger,
De mille mots bretons qui me font enrager,
Me demandoit tantôt s'il faut dire en françois :
Je vous hais ou je vous hais.
Evitez l'un & l'autre avec un ſoin extrême ;
Lui répondis-je alors, tous deux ſont fort mauvais,
Gardez-vous devant moi de le dire jamais,
Dites ſeulement, Je vous aime.

Il n'eſt pas mieux traité que vous,
Ce rival qui vous fait déteſter votre vie ;
Allez, n'en ſoyez pas jaloux.
Tout ce que j'en ai dit, n'étoit que raillerie,
Pour lui comme pour vous j'ai fort peu d'amitié :
Qu'il ne vous faſſe point d'envie,
Il ne me fait point de pitié.

A une jeune Demoiſelle qui cauſoit dans l'Egliſe.

Plus vous êtes belle & charmante,
Plus vous devez avoir du reſpect pour ce lieu,
Vous n'y ſongez pas Amarante,
Les Anges tremblent devant Dieu.

C'eſt une Dame qui parle.

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
D'un prêcheur il n'a que l'habit :
Mais tous ſes ennemis ne ſçauroient le confondre,
S'il n'eſt dévot, s'il n'eſt parfait,
Il eſt ſage, j'en puis répondre,
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

Votre mal me rend malheureux,
Tâchez de vous guérir, Sylvie,
Hélas ! vous ſçavez bien que nous avons tous deux
Quelque raiſon d'aimer la vie !
Si je mourois, en vain vous chercheriez,
Vous n'en trouveriez point qui vous fût ſi fidelle,
Je chercherois en vain ſi vous mouriez,
Je n'en trouverois point qui me parût ſi belle.

Je vous promis de dire à votre intention,
Votre beau chapelet, trop aimable Sylvie.
S'il faut toujours ſonger à ceux pour qui l'on prie,
Vous pourrez vous louer de ma dévotion,
Je le dirai toute ma vie,
Sans aucune diſtraction.

C'eſt un amant, ouvrez la porte,
Il eſt plein d'amour & de foi,

Que faites vous, êtes-vous morte ?
Ou ne l'êtes-vous que pour moi ?
Voulez-vous qu'ici je demeure ?
Demi-mort, tremblant & jaloux,
Hélas ! s'il vous plaît que je meure,
Que ce soit au moins devant vous.

Si je ne suis assez aimable,
Pour mériter votre amitié,
Au moins suis-je assez misérable,
Iris, pour vous faire pitié.

Je sçais que j'aurois trop de gloire,
Si vous partagiez ma langueur ;
Que je fois dans votre mémoire ;
Si je ne suis dans votre cœur.

Quoique la faveur soit extrême,
J'espére bien de l'obtenir,
Ah ! Philis, ce n'est pas de même
D'aimer & de se souvenir.

Puisque de prolonger ma peine,
Fait le plus grand de vos désirs,
Quand je mourrai, belle inhumaine,
Vous perdrez un de vos plaisirs.

Si je meurs dans mon mal extrême,
Mon trépas me semblera doux,
Je suis plus à vous qu'à moi-même,
Je n'y perdrai pas tant que vous.

Un petit Abbé Roux, Bachelier de Sorbonne,

Penſant bien me la donner bonne,
Me diſoit l'autre jour de ſon ton de pédant,
Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils diſent :
Vous n'avez pas raiſon, dis-je, en le regardant,
D'être de ceux qui les mépriſent,
Car ſans aller plus loin chercher de-là les monts,
L'exemple de cela vous l'êtes,
C'eſt vous qui dites vos ſermons,
Mais ce n'eſt pas vous qui les faites.

Après avoir lu dans Clélie,
Qu'on n'eſt bien amoureux qu'une fois en ſa vie,
Je ne redoutois plus le pouvoir de vos loix,
Comme j'ai fort aimé l'inconſtante Sylvie
J'allois fort librement chez vous, je vous parlois,
Mais que j'eus grand tort de le croire !
Depuis huit jours je m'apperçois,
Qu'un Roman n'eſt pas une hiſtoire.

J'ai mêlé des Epigrammes dans les Madrigaux, on trouvera dans ces Ouvrages de la naïveté & de la délicateſſe tout enſemble, on ne les a jamais mieux alliés, le vers eſt aiſé & coulant, l'expreſſion naturelle faite pour la penſée.

Lorſqu'Iris veut charmer nos yeux & nos eſprits, Madrigal très-ingénieux.
Soudain les graces & les ris,
Se trouvent en foule auprès d'elle,
Venus y fait aller ſon fils,
Mais ſon fils s'en revient & ſe montre rebelle;
Auſſi-tôt ſa mere en courroux,
Lui dit, Amour, vous moquez-vous,
D'abandonner Iris que nous fîmes ſi belle?
L'Amour ne pouvant dans ſon cœur,
Tenir ſa petite douleur,
Lui dit entre les dents comme un enfant qui gronde,
Je lui ſuis trop indifferent,
Elle me donne à tout le monde,
Et jamais elle ne me prend.

Comment fixer mon choix, entre tes deux parentes? Le Pays.
Je me trouve, Damon, dans un grand embarras,
Elles ſont toutes deux également charmantes,
Toutes deux à mes yeux ont ſemblables appas.
Il eſt vrai que Philis éclate davantage,
Et que l'on voit ſur ſon viſage,
Un brillant que n'a point ſon agréable ſœur,
Mais Iris a bien plus d'eſprit & de douceur,
Et j'ignore à laquelle un cœur ſe devroit rendre;

Mais comme on ne peut pas qu'on ne choisisse bien,
Pour moi je donnerois le mien
A celle qui des deux voudroit plutôt le prendre.

Je vous ai vu, Philis, d'une oreille attentive,
Ecouter le sermon du bon Pere Thomas,
Qui fit voir clairement qu'il nous faut ici bas,
Constamment endurer le mal qui nous arrive.

C'est un ordre divin qu'il faut que l'homme suive,
Il faut qu'en la douleur il trouve des appas,
Il doit avec plaisir souffrir jusqu'au trépas,
S'il veut vivre en Chrétien, comme Dieu veut qu'on vive.

Il n'est point de mortel qui ne porte sa croix,
Depuis le vil sujet, jusqu'au plus grand des Rois,
Elle rend la houlete égale au diadême.

Par un Arrêt fatal l'homme est un vrai martyr,
Disposez donc, Philis, votre cœur à souffrir,

Ainſi ſans murmurer ſouffrez que je vous aime.

§ A Orante en lui préſentant un miroir dans une boëte pour une diſcrétion perdue.

Furetiere.

Je ne puis plus vous conteſter
Ma diſcrétion, belle Orante,
Enfin voici pour m'acquitter
Un miroir que je vous préſente.
D'abord à peine vous croirez,
Qu'à votre mérite il réponde.
Mais ouvrez-le, & vous y verrez
La plus belle choſe du monde.

MADRIGAL.

Eloge de M. de Villars.

Sur les ailes de la victoire,
La paix deſcend des Cieux & met Bellone aux fers,
Villars ſeul de Louis vient d'aſſurer la gloire,
Et le repos de l'Univers.
Peut-être aurions-nous vu Luxembourg, ou Turenne
Triompher à Dénain de nos fiers ennemis:
Mais à Bade, à Raſtat pour vaincre encor la haine
De ceux que ſon bras a ſoumis,
Il falloit un Villars, interrogez Eugene.

EPIGRAMME.

M. de la Monnoye.

Grand Roi que l'Europe revere,
Villars a fait pour vous d'une bouche sincere,
Un discours éloquent, fin, juste, bien suivi,
Plus on le lit plus on l'admire,
En un mot, grand Roi, c'est tout dire,
Villars vous a loué comme il vous a servi.

Portraits abrégés.

¶ Le grand art d'un Historien est de faire un portrait en peu de mots; on a dit, par exemple, du Pape Alexandre VII. qu'il étoit grand dans les petites choses, & petit dans les grandes; le voilà peint d'un seul coup de pinceau.

On a dit d'Edouard VI. Roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII. qui mourut à seize ans, qu'il vécut en Roi tout enfant qu'il étoit, & que tout Roi qu'il étoit, il mourut avec l'innocence d'un enfant.

C'est avec le même art qu'on avoit peint le Pape Alexandre VI. & César Borgia son fils naturel: Le premier, a-t-on dit, ne faisoit rien de tout ce qu'il disoit, & le second ne disoit rien de tout ce qu'il faisoit.

La déviſe de Céſar de Borgia étoit : *Aut Ceſar, aut nihil.* On fit ce diſtique ſur ce ſujet.

Aut nihil, aut Cæſar, vult dici Borgia, quidni ?
Cum ſimul & Cæſar poſſit & eſſe nihil.

Grands Dieux, Céſar ou rien, ce ſont là tous mes vœux,
S'écrioit Borgia ; mais il fut tous les deux.

Comment Darius ſe conſola.

¶ Darius Roi de Perſe ayant perdu la plus belle de ſes Concubines, ſe retraçoit ſans ceſſe la paſſion qu'il avoit eue pour elle, & qu'il avoit encore pour ſa mémoire ; il étoit inconſolable. Démocrite lui promit de la reſſuſciter, s'il pouvoit trouver dans ſes Etats trois perſonnes qui n'euſſent jamais eu aucun ſujet d'affliction : après une recherche exacte, on trouva qu'il étoit impoſſible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion conſola ce Monarque.

L'art de ſe conſoler eſt de ſe comparer à des gens plus malheureux que ſoi. La Fontaine conſeille à un homme infortuné qui ſe plaint de ſon ſort, de ſe comparer à Hécube épouſe de Priam Roi de Troye. Cette Princeſſe après avoir été dans le ſein de la

gloire & de l'abondance, tomba tout à coup dans un abyme effroyable de malheurs. Elle vit périr ſa nombreuſe poſtérité compoſée de ſept fils & de quatre filles; ſon Royaume fut déſolé, & devint la proie de l'ennemi; elle fut captive d'Ulyſſe, ſuccombant ſous ſon déſeſpoir, elle ſe tua.

Démocrite prétendu fou.

¶ Les Abderitains, compatriotes de Démocrite, conjurerent Hypocrate de guérir ce Philoſophe qu'ils croyoient être devenu fou, parce qu'il éclatoit de rire ſur leur conduite; mais Hypocrate ayant étudié Démocrite, & lui trouvant un fonds plein de ſageſſe, dit aux Abderitains: C'eſt vous qui avez l'ame malade, la ſienne eſt très-ſaine.

Marie Stuard uniſſoit l'éloquence à la beauté.

¶ Marie Stuard Dauphine de France, Reine d'Ecoſſe, étoit, ſelon Brantôme, une Divinité deſcendue du Ciel pour enchanter les hommes par la beauté de ſon viſage, la richeſſe de ſa taille, la douceur de ſes regards, la majeſté de ſa perſonne, & la force de ſon éloquence. A l'âge de 17 ans, elle prononça au Louvre une Harangue latine qu'elle avoit compoſée; elle enleva les cœurs, les eſprits par la beauté du diſcours, par les graces

de la prononciation ; tous les Auditeurs étoient hors d'eux-mêmes. Cette Princeſſe ſi accomplie, fut la victime de la cruauté de la Reine Elizabeth, qui la fit périr par la main du Bourreau.

¶ Théodoſe le Grand eut tant de vénération pour la mémoire de l'Impératrice Flaccille ſon épouſe, qu'il lui fit ériger une Statue de bronze dans la place publique d'Antioche. Le peuple irrité des impoſitions que ce Prince vouloit lever ſur cette Ville, déchargea ſa fureur ſur la Statue qu'il mit en piéces. Théodoſe alloit venger cet outrage, lorſqu'il fut déſarmé par l'Hermite Macedonius, qui lui dit en l'abordant : Sacrée Majeſté, je viens plutôt vous demander pardon pour Antioche, que vous faire des excuſes pour elle. Nous avons tous mérité d'être enſevelis ſous les ruines de cette Ville criminelle, qui ne devroit être à préſent que le cimetiere des coupables qu'elle renferme dans ſes murailles : mais enfin, grand Prince, qui avez en partage la clémence, vous vous démentiriez, ſi vous faiſiez mourir les images vivantes de Dieu, parce qu'elles ont renverſé l'image inanimée de Flaccille qui n'a jamais

La force de l'éloquence chrétienne.

aimé le sang, & qui du haut du Ciel vous tend à présent les bras pour vous inspirer un esprit de miséricorde.

L'Eloquence a de grandes ressources dans les idées de la Religion qu'elle met en œuvre.

L'Eloquence de Cœnus arrête Aléxandre qui vouloit pousser ses conquêtes.

¶ Aléxandre voulant pousser ses conquêtes jusqu'au bout des Indes, trouva ses troupes alarmées de la nouvelle qui se répandoit que trois cens mille combattans & trois mille éléphans leur devoient disputer le passage de l'Hydaspe. Vainement Aléxandre leur représenta qu'après ce dernier effort ils n'auroient plus devant les yeux que la mer & le soleil; qu'ils se souvinssent du passage du Granique qu'ils avoient forcé, des Campagnes d'Arbelles qu'ils avoient jonchées d'un million de morts. Vainement pour les flater, leur dit-il, qu'il se regardoit plutôt comme le compagnon de leurs travaux, que comme leur Roi: il n'eut pour toute réponse qu'un morne silence, la consternation répandue sur les visages, peinte dans leurs yeux, qui étoient attachés à la terre, & qui n'avoient d'autres mouvemens que celui des larmes qu'ils versoient. Il en fut si attendri, qu'il mêla ses pleurs aux leurs. Cœnus sor-

tant de la foule, se mit à genoux devant lui : Seigneur, lui dit-il, nous sommes tous dans la même résolution de répandre notre sang pour votre gloire, mais à force d'avoir combattu, nous nous trouvons hors de combat; nos corps sont couverts de plaies, nos forces sont épuisées, nos armes émoussées pour avoir donné tant de coups. Vous avez vaincu non-seulement vos ennemis, mais vos soldats mêmes, qui ne sont plus en état de vous suivre; après que nous nous sommes enrichis des dépouilles des Nations, nous nous sommes dépouillés de nous-mêmes. *Omnium victores inopes sumus.* Ce discours persuada Alexandre; il se contenta de faire dresser en ce lieu douze Autels qui seroient à l'avenir des monumens éternels des victoires qu'il avoit remportées, & feroient voir à la postérité jusqu'où ses armes avoient pénetré.

Philippe II. jaloux de la gloire de Dom Jean d'Autriche, soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

¶ Dom Jean d'Autriche, fils naturel de Charle-Quint, prenant congé de Philippe II. qui l'envoyoit en Flandres faire une expédition, mena avec lui un jeune Lion privé qui le suivoit partout. Cet animal débuta par se

jetter sur ce Monarque pour le caresser : la gravité de Philippe II. fut entiérement déconcertée ; il ne s'accommodoit pas des privautés d'un animal à qui l'envie pouvoit prendre de jouer des griffes & des dents ; il s'en débarrassa comme il put, & regarda Dom Jean de mauvais œil. Il dit ensuite à ses Courtisans, en parlant de ce Prince qui s'étoit retiré : J'apprendrai bien à ce petit Soldat à prendre mieux ses mesures quand il voudra se présenter devant moi. Il lui garda un vif ressentiment qui fut allumé par la *jalousie* qu'il eut de la gloire que ce Prince avoit acquise par deux batailles ; celle de Gemblours dans les Pays-bas, & celle de Lepante sur mer. On prétend qu'il lui ôta la vie par le poison. Ce Prince mourut à 33 ans.

Belle réflexion morale d'un Roi vaincu.

¶ Justinien ayant attaché à son char de triomphe le Roi Gelimer, que Belizaire son Général avoit vaincu, ce Monarque dit à l'Empereur : Ne t'oublies point au milieu de ta plus grande gloire, puisqu'elle n'est dans le fond que vanité des vanités.

Trait singulier de l'histoire de

¶ Jean Roi de France & Philippes son fils, furent faits prisonniers à la bataille de Poitiers que gagna le

Prince de Galles. Le soir le Vainqueur donnant à souper à ces Princes, son Ecuyer lui présentant à boire avant que de s'acquitter de son devoir envers le Roi, Philippes donna un grand soufflet à cet Officier, pour lui faire sentir qu'un Roi de France, tout captif & vaincu qu'il étoit, n'avoit rien perdu de la préference que sa Couronne lui donnoit au-dessus de la Couronne d'Angleterre qui lui rendoit hommage. Jean Roi de France.

Jean Roi de France avoit quarante mille hommes; il étoit supérieur au Prince de Galles son ennemi, qui étoit dans une si grande extrêmité, qu'il lui demandoit la paix, & offroit de lui rendre toutes les conquêtes des Anglois. Jean voulut combattre; il ne perdit la bataille, que parce qu'il posta sa Cavalerie dans des vignes où elle ne put pas agir. Voilà l'origine du nom de *Jean des Vignes*, qu'on donne à des gens mal-habiles qui s'enferrent d'eux-mêmes.

Ce Roi fut quatre ans prisonnier, on lui rendit la liberté, on donna ses deux fils pour sureté de sa rançon: l'un des deux s'étant évadé, il vint se mettre lui-même entre les mains

des Anglois à ſa place ; voilà une action bien héroïque ; mais l'on prétend qu'une belle Angloiſe qui avoit adouci ſa captivité & qu'il voulut revoir, fut le motif de cette action : il alla reprendre des chaînes qui ne lui plaiſoient pas pour ſe remettre dans d'autres chaînes qui lui plaiſoient trop. Voilà les obligations que les hommes ont aux femmes ; elles leur raviſſent le mérite de leurs actions les plus généreuſes.

Action courageuſe de Pepin le Bref.

¶ Pepin premier Roi de la ſeconde race, ſe divertiſſoit avec ſes Courtiſans à voir dans l'Abbaye de Ferriere un Taureau qui étoit aux priſes avec un Lion. Le Lion étoit ſur le point de vaincre le Taureau, qui alloit devenir la proie de ſes dents meurtrieres, lorſque Pepin demanda qui étoit celui qui préſerveroit ce Taureau du ſort funeſte qui le menaçoit. Comme perſonne ne ſe préſentoit, Pepin deſcendit de l'échafaud, & déchargea ſon ſabre avec tant de force ſur la tête du Lion, qu'il l'abattit à ſes piés. Pepin remonta enſuite ſur le même échafaud ; le ſabre à la main, les yeux étincelans, il leur dit : Hé bien, Meſſieurs, ſuis-je à préſent digne de vous com-

mander ? Ce fut l'indignation qui lui suggéra ces paroles, parce qu'il sçavoit qu'on le mépriſoit à cauſe de ſa petite taille.

C'eſt ce Prince qui paſſa deux fois les Alpes pour rétablir le Pape Etienne II. qu'Aſtophe Roi des Lombards avoit dépoſſedé. Charlemagne ſon fils a enrichi les Papes des Etats qu'ils appellent le Patrimoine de Saint Pierre.

Plaiſante réponſe de Louis XI, aux Génois.

¶ Les Génois étoient en poſſeſſion d'appeller le Roi de France à leur ſecours, lorſqu'ils étoient prêts de ſuccomber ſous la puiſſance de leurs ennemis, & de ſecouer le joug de ſon obéiſſance, lorſqu'ils étoient hors de danger. Ils vinrent étant preſſés par leurs ennemis, ſe proſterner aux piés de Louis XI, proteſtant qu'ils vouloient abſolument ſe donner à lui : Et moi, leur dit Louis XI, je vous donne à tous les diables.

Bon mot d'Henri IV.

¶ On vint dire à Henri III. uni avec Henri de Bourbon, qui lui ſuccéda ſous le nom d'Henri IV. que le Duc de Mayenne venoit fondre ſur eux avec quarante mille hommes. Henri III. fut fort conſterné. Mon Couſin, lui dit Henri de Bourbon,

ne craignons rien, un double Henri vaut bien un Carolus. Il faisoit allusion à un Henri qui étoit une monnoie d'argent, & à un Carolus qui étoit une piéce de cuivre de peu de valeur; le Duc de Mayenne s'appelloit Charles.

Fatale destinée de Sabinus & d'Eponine.

¶ Sabinus ayant épousé Eponine, qui prétendoit descendre de Jules-César, aspiroit à l'Empire: il avoit eu quelque succès dans les Gaules où il s'étoit cantonné; mais étant obligé de céder à Vespasien, parce que toute l'Europe & toute l'Asie se déclarerent pour cet Empereur, il se cacha dans une caverne profonde avec sa femme pour éviter la mort à laquelle il devoit s'attendre, pour avoir disputé l'Empire à Vespasien. Ils y vécurent neuf ans sans qu'on pût les déterrer. Pendant ce tems-là ils eurent deux enfans à qui ils donnerent la meilleure éducation que leur pouvoit permettre l'état de leur fortune. La vie dure qu'ils menoient & les horreurs de la misere qu'ils partageoient, étoient adoucies par l'espérance qui est le charme des plus grands maux; & par les vertus qu'ils possedoient, ils se suffisoient à eux-mêmes, ils

aimoient, ils régnoient l'un ſur l'autre, ils étoient heureux dans leur infortune. Ils furent enfin découverts & amenés à Veſpaſien. Eponine lui dit : Sacrée Majeſté, en lui préſentant ſes enfans, nous avons mis au monde ces deux malheureux, afin d'avoir en eux deux nouveaux ſupplians qui puiſſent fléchir ta clémence, & dont les cris puiſſent t'engager à nous donner la vie que nous emploierons à prier les Dieux pour toi, & la proſpérité de ton régne. Mais comme elle vit que Veſpaſien étoit inéxorable, elle changea de ton. Sçache, Tyran, lui dit-elle, que j'ai été plus heureuſe dans la miſere pendant neuf ans, que toi ſur ton Trône ; que la caverne où nous demeurions, nous a fait plus de plaiſir que ne t'en donne le Palais ſuperbe où tu habites : tandis que nous menions une vie tranquille, l'ombre & le nom de Sabinus te faiſoient trembler. Fais-nous mourir, nous remettons notre vengeance aux Dieux. Veſpaſien les ſacrifia inhumainement à ſa tranquillité.

Réponſe héroïque d'Alexis Comnene.

¶ Alexis Comnene ayant été vaincu par les Turcs, ſortit du combat tout couvert de ſang, avec un habit déchiré

& détrempé de la sueur qui couloit de tous côtés ; on voulut lui faire *changer* d'habit, & on lui présenta un miroir afin qu'il vît l'état où il *étoit*. Un habit déchiré, dit-il, le sang, la sueur & les armes ornent un homme de guerre ; c'est aux femmes à consulter leur miroir, & non à un Prince.

¶ Catherine de Médicis, Régente du Royaume, fit faire des funérailles au Connétable de Montmorenci, aussi magnifiques que celles qu'on fait aux Rois. Elle ordonna cette magnificence de bon cœur, dans la *joie* où elle étoit d'être défaite d'un Censeur fâcheux, qui n'adoucissoit point l'aigreur de ses remontrances.

Fin du Tome cinquième.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

AIGLE. (l') Ce qui lui eſt propre, 153 *& ſuiv.*
Aléxandre le Grand, voyez *Cœnus.*
Aléxandre VI. & *Aléxandre VII.* Portrait abregé de ces Papes, 420
Alfonſe. Sentimens de ce Roi d'Arragon, 177
Allégorie ingénieuſe, 391. Voyez *Furetiere.*
Amans. Ce qu'on doit juger des Amans qui ſe tuent pour leurs Maitreſſes, 4. *& ſuiv.* Vengeance d'un qui étoit mépriſé, 325. Grande patience d'un, 367. *& ſuiv.*
Ambaſſadeur de France en Pologne. Bon mot de cet Ambaſſadeur, 364
Amis. Caractere d'un bon, 192. *& ſuiv.*
Amour. (l') Comment il ſe joue de toutes nos réſolutions, 218. Il a beſoin de la pudeur pour faire valoir ſes graces, 219. Voyez *Athée. Rouſſeau.*
Amour conjugal. Mauvaiſe interprétation

d'un amour conjugal, 327
Anagrammatiſtes, voyez *Colletet*. (le Poëte)
Ane. (l') Ce dont il eſt le ſymbole, 14
Animaux. Leurs âges, 373
Anjou (le Duc d') aujourd'hui Roi d'Eſpagne; ſon caractere, 375
Appointemens. Grands appointemens mal payés, 280
Argent. Définition de l'argent, 343
Ariſtipe. Bon mot de ce Philoſophe, 378
Arlequin du Théâtre Italien. Sa définition de la *femme*, 159. *& ſuiv.* Sa réponſe naïve, 184
Art ou *Science*. Ce qu'il faut raſſembler pour y exceller, 329. *& ſuiv.*
Athée confondu par l'amour, 383
Avocat. Grande obéiſſance d'un, 8. Sur les Avocats, 328. *& ſuiv.*

B

BACHAUMONT & la *Chapelle*. Vers tendres de ces Poëtes, 143. *& ſuiv.*
Bacon Bon mot de lui, 372
Banage. Ce qu'il dit de l'Ouvrage du P. Bouhours, 306
Banqueroutes. Sur les Banqueroutes, 284. *& ſuiv.*
Barclai. (le Chevalier) Trait de ſon portrait, 128
Bâtir. Sur la paſſion de bâtir, 380. *& ſuiv.*
Bautru. Ironie de Bautru, 281
Bel-eſprit, voyez *Saint Evremont*.
Belette. (la) Particularité de cet animal, 15
Benſerade. Son meilleur Rondeau, 257.

Autres, 258. *& suiv.* Vers qu'il préſente à une Religieuſe, 320. Sa réponſe à une vieille qui lui avoit mandé qu'elle ſe marioit, 320. *& ſuiv.* Bon mot de lui, 382. Plaiſanterie de lui, 388. Voyez *Tarteron.* (le P.)

Berri. (le Duc de) Son caractére, 375

Berulle. Bon mot de ce Cardinal, 179

Billetté de Faniere. (M.) Sa fable des deux Rats, 18. *& ſuiv.* Sa traduction de deux Vers de Lucain, 21

Blake. (Mademoiſelle) Son portrait, 133

Boileau Deſpréaux. Vers naturels de ce Poëte, 145. Son jugement ſur *Racine* combattu, 154. *& ſuiv.* Trait de lui contre un mauvais Poëte, 282. Trait vif de ce Poëte, 361. Ses Vers contre Montreuil, 406. Voyez *Deſmarais.*

Bons mots, 93. 176. 179. 180. 181. 280. 302. 312. 322. 332. *& ſuiv.* 349. 353. 354. 364. 368. 369. 371. 372. 373. 378. 379. 381. 382. 387. 392. 429. ſur un *Partiſan*, 373. ſur une *Coquette*, 373. *& ſuiv.* d'un Prince, 380. d'une Dame, 387

Borgia. (Céſar de) Sa deviſe, 421

Boſſuet. Sur cet Evêque de Meaux, 354. Son bon mot ſur deux grands *Prédicateurs*, 354

Bouhours. (le P.) Eloge de ce Jéſuite, 306. Voyez *Deshoulieres.* (Madame) *Sévigné.* (Madame de)

Bouin. Bon mot de cet Abbé, 387

Bourbon (Antoine) Roi de Navarre. Raiſon de l'éducation qu'il donna à ſon fils Henri IV, 10

Bourbon. (Jean II. Duc de) Sa grandeur d'ame, 372

Bourdaloue. (le Pere) Trait de ce Jéſuite, 259
Bourgogne. (le Duc de) Son caractére, 375
Bourſaut. Hiſtoriette qu'il raconte; Vers de lui, 210. *& ſuiv.*
Brebeuf. Sa traduction de deux Vers de Lucain, 20
Brezay. (le Sénéchal de) Son bon mot ſur *Louis XI*, 181
Broſſette. Ses Vers ſur un mauvais Poëte, 282. *& ſuiv.*
Bruyere (la) chef-d'œuvre de lui, 135. cenſuré, 381
Buffier. (le Pere) Epigramme de ce Jéſuite, 361
Buſſi-Rabutin. Ses Vers contre le *Mariage*, 329
Buveurs. Leur folie, 292. *& ſuiv.* Bons mots de quelques-uns, 373

C

CALCUL qu'on ne ſçait point, 393. *& ſuiv.*
Cancre marin. Ce qu'il fait lorſqu'il veut manger des *Huitres*, 15
Canon. (le) Tout le monde ne doit pas le ſaluer, 342
Cardinaux. Trait ſatyrique contre un Cardinal, 370
Caſaubon. Trait de lui, 392
Caſtelmaine. (la Comteſſe de) Beau modele des Coquettes, 130
Catherine de Médicis. Pourquoi elle fit faire des funérailles magnifiques au Connétable de *Montmorenci*, 433

Catinat. (M. de) Ses sentimens, 257. Plaisanterie de ce Maréchal, 341
Caton le Censeur. Bon mot de lui, 378
Cerceau (le P. du) Jesuite. Portrait fort naturel, & éloge qu'il a fait de *Charles XII.* Roi de Suéde, 273. *& suiv.*
Chanoinesses de Neufville-les-Dames en Bresse, 290. *& suiv.*
Chansons, 218. 253. 262. *& suiv.* 279. 282. *& suiv.* 320
Chanut. (M.) Ambassadeur de France en Suéde, reproche délicatement aux Suédois la nouveauté de leur Secte, 364. *& suiv.*
Chapelle (la) voyez *Bachaumont.*
Charles IV. Bon mot de cet Empereur sur les *Traîtres*, 379
Charles XII. Bel éloge de ce Roi de Suéde, 316. *& suiv.* Voyez *Cerceau.* (le P. du)
Chate, voyez *Epitaphe.*
Chaulieu. (l'Abbé de) Vers vrais de ce Poëte, 146. Ses Vers par lesquels il avoue qu'il se laissa gagner par Bacchus & l'Amour, 148
Chesterfield. (Madame) Vengeance qu'elle tire d'Hamilton, 120
Chien. (le) Ce dont il est le symbole, 14
Chrisippe. Ruse que ce Philosophe a employée pour se placer chez un homme riche, 339
Christine. Trait de cette Reine de Suéde contre *Desmarais*, 256. Bel éloge de cette Reine, 391
Clelie. Sa Lettre critique sur les Mémoires de la vie du Comte de *Grammont*, 96-140. Sa seconde Lettre ou Jugement sur les

Poëſies de Madame *Deshoulieres*, 211. 249. Ses raiſons pour donner la préférence à ſon ſexe, 317. *& ſuiv.* Sa Lettre au Maréchal de Villeroi, 346. *& ſuiv.*
Cœnus. Son éloquence arrête *Alexandre*, qui vouloit pouſſer ſes conquêtes, 424. *& ſuiv.*
Colletet. (le Poëte) Sa ſatyre contre les Anagrammatiſtes, 375. *& ſuiv.*
Colombe. (la) Ce dont elle eſt le ſymbole, 14
Comédiennes. Mauvaiſes Comédiennes, 330. *& ſuiv.*
Commerce. Son éloge, 287. *& ſuiv.*
Comnene. (Aléxis) Sa réponſe héroïque, 431. *& ſuiv.*
Confeſſeur tranſporté de joie, 324
Conſeil pour un homme qui veut ſe marier, 379
Conſeiller mauvais Ecuyer, 351. *& ſuiv.*
Conſoler. (ſe) Quel eſt l'art de ſe conſoler, 421. *& ſuiv.*
Conte, 252
Conti. (le Prince de) Son jugement ſur deux Sonnets célébres, 185
Coq. (le) Ce dont il eſt le ſymbole, 14. Combat de ces animaux apprivoiſés en Angleterre, 14. *& ſuiv.*
Coquettes. Bonnes raiſons d'une pour garder le tableau de la Vierge, 326. *& ſuiv.* Bon mot ſur une, 364. Voyez *Bons mots.*
Corbeau. (le) Ce dont il eſt le ſymbole, 14
Corneille. Grands Vers de ce Poëte, 141. Sur ce Poëte & ſur *Racine*, 152. *& ſuiv.* Apologie du grand Corneille, 153. *& ſuiv.* Source d'une belle penſée de ce Poëte, 389. *& ſuiv.*

Corps. On ne doit point plaisanter sur les défauts du corps, 167. *& suiv.*
Costar. Son portrait, 388
Cotton (M. l'Abbé) voyez *Damon.*
Coup de pied au cul reçu agréablement, 350. *& suiv.*
Créqui. (le Maréchal de) Son terme favori, 353
Critique de *Paris* & des *François*, 33-74
Cromwel. Portrait de la Cour de Cromwel, 127. *& suiv.*
Curés. Artifice d'un pour faire graduer tout un Chapitre, 343
Curtius. Jugement qu'on doit porter de ce Romain qui se précipita dans un abyme pour le salut de la patrie, 6. *& suiv.*

D

DAMES. Plusieurs traits de leur esprit, 293-302. Elles écrivent mieux que les *hommes*, 294. *& suiv.* Lettre d'une à un des parens d'un nouveau Cordon bleu, 295. *& suiv.* Raillerie délicate d'une Dame qui s'aimoit trop, 375
Damon. Son aventure avec M. le *Noble*, 167. *& suiv.* Eloge qu'il a fait de M. de *Mesmes*, Premier Président, 184. *& suiv.* Récit qu'il fait de sa premiere campagne à M. l'Abbé *Cotton*, 192-210. Maxime de lui, 250. In-promptu, 292. & Epigramme, 328. *& suiv.* 342. Sa Lettre sur un cheval éclopé, 345. *& suiv.*
Danchet. (le Sieur) Son Madrigal sur la beauté d'une Dame, 313
Darius. Comment il se consola, 428

Débiteur exact à payer, quand on se fioit à lui, 191
Défaut essentiel dans un Auteur, 106
Déluge, voyez *Ovide*.
Demande & réponse laconiques, 354
Démocrite prétendu fou, 422
Deshoulieres. (Madame) Son sentiment sur ceux qui se donnent la mort, 7. Vers qu'elle adresse au P. *Bouhours*, 306. Voy. *Clelie*.
Désirs. Leur mesure ordinaire, 381
Desmarais. Vers de *Boileau* Despréaux, qu'il a censurés fort judicieusement, 366
Desnoyers. (Madame) Traits de cette Dame, 374 *& suiv.*
Diable. Son rolle regreté, 304. *& suiv.*
Dominique. Sa présence d'esprit devant Louis XIV, 315. *& suiv.*
Dominique. (Saint) Bon mot de ce *Saint*, 353
Dorville. (le Comte) Définition de ce Comte, 336. *& suiv.*
Dugas. (M.) Beau trait de ce Prévôt des Marchands de Lyon, 160

E

EAUX de Bourbon. Vie de ceux qui prennent ces eaux, 185. *& suiv.*
Ecriture-Sainte. Traits de l'Ecriture-sainte, 1. *& suiv* & passages remplis de pensées sublimes & de figures nobles, 150. *& suiv.* Autres passages, 161-167
Edouard VI. Portrait de ce Roi d'Angleterre, 420
Efféminés, voyez *Epigramme*.

Egyptiens. (les) Leur maniere de faire couver les *œufs*, 16. *& suiv.*
Eléphans (les) semblent connoître l'intention des hommes, 15
Eloquence chrétienne. Sa force, 423. *& suiv.*
Ennui. (l') Comment on le charme, 371
Envieux. Leur caractere, 380
Epigramme marotique, 302. Epigramme, 386-390. 406. *& suiv.* 420. sur le *Mariage*, 319. sur une belle cloîtrée, 319. *& suiv.* sur un Avocat, 328. sur un Gascon, 342. sur un *mari* las de sa femme, 361. sur un *efféminé*, 385
Epiſode agréable, 120. *& suiv.*
Epitaphe d'une *chate*, 312
Epithete extraordinaire, voyez *Léon X.*
Epithete triſte & plaiſante, 125
Eponine, voyez *Sabinus.*
Errata des Livres. Pluſieurs traits de ces errata, 256
Eſpagnols. Réponſe naïve faite à un, 184
Evêques. Idée ſinguliere d'un, 280
Eunuques. Plaiſante réponſe d'un ſans barbe, 383
Excuſe d'une belle Demoiſelle, 321. *& suiv.*
Expreſſion baſſe, obſcure, 103. plate, 104. *& suiv.* pleine de feu qui encherit ſur la nature, 109

[F

FABLE. Les deux Rats, 19. *& suiv.* La brebis, 322
Fare. (le Marquis de la) Beaux Vers de lui, 150
Faſte, inconnu dans le dernier ſiécle, 192
Fat. Trait contre un fat, 327

Faveurs. Bon mot sur des faveurs peu solides, 280
Fautes. Source de celles que l'on fait dans la vie civile, 250
Femmes dont les *maris* sont coquets, 179. *& suiv.* Femme hautaine mise à la raison, 186. *& suiv.* Ce qui se passe dans le cœur d'une femme qui aime bien un infidéle, 217. *& suiv.* Quelle est la seule femme vertueuse, 249. En quoi consiste la beauté de la femme, 382. *& suiv.* Voyez *Arlequin* du Théâtre Italien. *Mari. Théâtre* Italien.
Ferté. (la) Plaisanterie heureuse de ce Maréchal, 261
Feuillade. (de la) Trait de ce Duc, 260
Filoux. Tour d'un filou, 170
Foix. (Gaston de) Excès de sa bravoure, 12
Fontaine. (la) Portrait qu'il fait d'un bon ami, 192 *& suiv.*
Fourcroy. (M.) Bon mot de cet Avocat, 312. *& suiv.*
Fourmi. (la) Ce dont elle est le symbole, 14
François (les) voyez *Critique.*
François de Sales. (Saint) Ses bons mots, 353
Furetiere. Allégorie maligne de lui, 261. Vers de lui, 419

G

GASCONNADE, 171. *& suiv.* singuliere, 362. Voyez *Pensées* gasconnes.
Gascons. Trait d'un Gascon Parasite, 174.

Quelques traits de Gascons, 314. 335. 342. 361. Lettre d'un à un Officier, 341
Gelimer. Belle réflexion de ce Roi vaincu, 426
Généalogie. La plus ancienne de toutes, 364
Général d'Armée. Bon mot sur un Général d'Armée, 368. *& suiv.*
Génie. On distingue un grand génie en lui ôtant le titre de Monsieur, 303
Germain. Portrait de son génie borné, 128
Godeau. (M.) Bon mot de lui, 393
Grammont. (le Comte de) Son portrait, 98. *& suiv.* Louange délicate qu'on lui donne, 139. Trait de ce Comte, 376. Voyez *Clélie*.
Grammont. (le Duc de) Harangue sublime & concise de ce Duc, 355
Grands (les) voyez *Malherbe*.
Grands-Maîtres de Malte. Artifice d'un pour faire habiller des pauvres Chevaliers, 342. *& suiv.*
Grégoire. (Saint) Image naturelle qu'il fait de l'*homme*, 17. *& suiv.*
Guerre. Ruse de guerre, 9
Guimené. Plaisanterie de ce Prince, 389

H

HACODE. (M.) Caractére de ce Sçavant, 158
Hamilton. Trait du portrait de l'aîné des Hamilton, 128
Hamilton. (Mademoiselle) Son portrait, 130. *& suiv.*
Henri IV. Son éducation, 10. Traits de ce

Prince, 10. *& suiv.* Bon mot de ce Monarque, 429
Héros. Jugement qu'on doit porter de ceux qui se donnent une mort certaine, 6. *& suiv.* Bel éloge d'un jeune Héros, 313. Voyez *Racan.*
Holstein. Bon mot de cette Ducheſſe, 179. *& suiv.*
Hommes. Pourquoi un homme évaporé l'eſt davantage étant vieux, 249. Plaiſanterie d'un homme à l'agonie, 369. Obligations qu'ils ont aux femmes, 428. Voyez *Dames. Grégoire.* (Saint)
Horace. Combien éloquent le plaidoyer du vieux Horace, 135. *& suiv.*
Houdart de la Mothe. Sa Quête du *Sieur Poiſſon*, 307. *& suiv.*
Huiſſiers. Adreſſe d'un, 288. *& suiv.* Ignorance de quelques-uns, 289. *& suiv.*
Huitres, voyez *Cancre* marin.
Huniade. Bon mot de lui, 371
Hyde. (Mademoiſelle) Anecdote de cette Ducheſſe d'Yorck, 114. *& suiv.*
Hypocriſie, voyez *Rouſſeau.*

I

JA. Signification de ce vieux mot, 148*
Ichneumon. Deſcription & qualités de ce rat d'Egypte, 13. *& suiv.*
Jean, Roi de France. Trait ſingulier de l'hiſtoire de ce Monarque, 426. *& suiv.*
Jean des Vignes. Origine de ce nom; ceux auſquels on l'applique, 427
Jennings (Mademoiſelle) maltraitée, 106. *& suiv.* Son portrait, 135

Jeremie. Expreſſion vive de ce Prophête, 2
Ignorance. Combien il y en a de ſorte, 377
In-promptu, 292. 328
Inſcription latine laconique, 9
Ironie, voyez *Bautru. Permillac.* (M. de)
Juges. Contre des Juges, 386

L

LACEDEMONIENS. Leur ſtile, 8. *& ſuiv.*
Laitiere en pleurs, 312
Lamoignon. (M. le Premier Préſident de) Bon conſeil qu'il donne à un *Plaideur*, 172, *& ſuiv.* Ce qu'il diſoit ſur les procès criminels, 177. Belle repartie de ce Premier Préſident, 303
Leganès. (le Marquis de) Faute qu'il avoue, 179
Léon X. Heureuſe repartie de ce Pape, 177. *Epithete* extraordinaire qu'on lui a donnée, 259
Lerida. Morceau d'hiſtoire de ce ſiége fort curieux, 113. *& ſuiv.*
Leſdiguieres. (Madame la Ducheſſe de) Son amour pour ſa chate, 311
Levi. Prétention de cette Maiſon, 325. *& ſuiv.*
Libelli. Bons mots de ce Vice-Légat d'Avignon, 349. *& ſuiv.*
Liche. (la Marquiſe de) Bon mot de cette Marquiſe, 179
Liévre. Lion. Ce dont ils ſont les ſymboles, 14
Longueil. (M. de) Exemple du luxe qui régnoit de ſon tems, 192

Louis XI. Bon mot de ce Prince, 180. Sa plaisante réponse aux Génois, 429. Voyez *Brezay.* (le Sénéchal de)
Louis XIII. Trait sur ce Monarque & sur le Cardinal de *Richelieu*, 280. Surprise qu'on lui fait à la Comédie, 315
Louis XIV. Vers à la louange de ce Monarque, 231. *& suiv.* 241. 244. *& suiv.* Son caractére, 335. Son éloge, 355. *& suiv.*
Loup & Renard. Ce dont ils sont le symbole, 14
Lucain. Traductions de deux de ses Vers, 20. *& suiv.*
Lully. Son histoire, 21. *& suiv.* Histoire qu'on a contée sur sa conversion, 25. *& suiv.*
Luxe, contre le luxe, 378

M

MACROBIUS. (l'Hermite) Comment il désarma *Théodose* le Grand, 419
Mademoiselle Princesse de Dombes, appellée Madame, 157. *& suiv.* Bon mot de cette Princesse, 592
Madrigaux, 219. 299. 383. 406. *& suiv.* 417. 419
Maine. (le Duc du) Jolie Lettre de ce Prince à l'âge de sept ans, 299. *& suiv.*
Maine. (la Duchesse du) Sa Lettre au Duc de Vendôme, 294. *& suiv.*
Maintenon. (Madame de) Son Epître dédicatoire à la tête des Ouvrages du Duc du Maine, 296. Madrigal d'elle, 299. Lettre de son stile, 300. *& suiv.*

Malherbe. Ses grands Vers sur le tombeau des Grands, 140. Belles images sous lesquelles il nous représente le *siécle* d'or, 278.

Mari. Rolle du mari & de la *femme*, 158. Mari qui raisonne juste, 384. *& suiv.* Voyez *Epigramme. Femmes.*

Mariage, voyez *Bussi-Rabutin. Epigramme.*

Marivaux. (M. de) Sa peinture des mœurs & du caractére des Habitans de *Paris*, 74-93

Marius, Consul. Ce qu'il disoit sur la Noblesse, 12

Masuré (M.) Curé de Saint Paul. Ce qu'il disoit sur la valeur des *Cloches*, 176

Matrone d'Ephése. Sur la Matrone d'Ephése, 392

Matta. Son portrait, 99. *& suiv.*

Maximes, 379

Mazarin. Portrait de ce Cardinal, 127. Il obligeoit de mauvaise grace, 181. Finesse, bons mots & sentimens de ce Cardinal, 332. *& suiv.*

Menuisier de Nevers. Vers de lui, 278

Mesmes (M. de) Premier Présidents, voyez *Damon.*

Midleton. (la) Son portrait, 129

Missionnaires. Lettre singuliere d'un, 322. *& suiv.*

Moineau. (le) Ce dont il est le symbole, 14

Moines. Bon mot d'un, 378. *& suiv.*

Moliere. Vers vrais de ce Poëte, 145. *& suiv.* Caractére de vérité qu'il adresse à des Sçavantes ridicules, 146. *& suiv.* Ses Vers contre un fat, 378

Monde. Peinture vive de la vanité du monde, 355. *& suiv.*
Monnoye. (M. de la) Epigramme de ce Poëte, 390. Autre, 420
Monsery. (la) Narration agréable de son aventure, 112. *& suiv.*
Montmorenci (le Connétable de) voyez *Catherine* de Médicis.
Montmouth. (le Duc de) Trait de son portrait, 138
Montreuil. Ses Madrigaux & Epigrammes, 407. Pour Madame de *Sévigné* jouant à Colin-Maillard, 408. à une jeune Demoiselle qui causoit dans l'Eglise, 413. *& suiv.*
Morale habillée des ornemens de la poësie, 222. *& suiv.* 225
Mort. Ce qu'on doit juger de ceux qui se donnent la mort, 2. *& suiv.* 8. Tout le monde la craint, 182. *& suiv.*
Mouches. Origine de celles que mettent les Dames, 11. L'art de les mettre à ses régles, 11. *& suiv.*
Mulet. (le) Ce dont il est le symbole, 14
Mulet marin (le) plus rusé que le Pêcheur même, 15

N

NAÏVETE'S, 189. *& suiv.* 325. 345. 376. 386. 387
Nanteuil. Idée de ce Graveur, 384
Nation Portugaise, maltraitée, 101. *& suiv.*
Negres. Naivetés de quelques-uns, 189. *& suiv.*
Neufville-les-Dames, voyez *Chanoinesses.*

Noble. (le) Son caractére ; sa peinture du Siflotin, 168. *& suiv.* Voyez *Damon.*
Noblesse. Ses véritables titres, 12. Elle a été souvent usurpée, 259. *& suiv.*
Noces de Campagne. Description d'une, 123. *& suiv.*
Normands. Bon mot d'un, 369. Trajts sur eux, 369. *& suiv.*
Novion. (M. de) Jolie fable de ce Premier Préſident, 312

O

OEUFS, voyez *Egyptiens.* (les)
Officiers. Modestie d'un, 182
Opéra. Sur l'Opéra, 31. *& suiv.* Satyre d'un, 332
Orateurs dont on compose les Harangues, 181. *& suiv.*
Ovide. Vers de ce Poëte qui exprime bien le *déluge*, 389
Ouvrage qui fond sous la critique, 388

P

PALAPRAT. Histoire qu'il met sur le compte de son pere, 175. *& suiv.* Fin du portrait qu'il fait d'un grand Général, 257
Paris, voyez *Critique. Marivaux.* (M. de)
Parodies. Sur les parodies, 277. *& suiv.*
Partisans, voyez *Bons mots.*
Payeurs. Sur de mauvais payeurs, 321
Pays (le) Sonnet de lui, 417
Paysans. Leçon donnée à un, 175. *& suiv.* Leur passion dominante, 211. Naïvetés

d'un, 325. 376. 387. Réflexion sensée d'un, 393
Pédans. Contre les Pédans, 224
Pegazon, Poëte. Son différent avec le Banqueroutier *Tamion*, 284. *& suiv.*
Peintres. Ruses de quelques-uns, 365
Pellisson. (M.) Son aventure avec une Dame, 304. Pourquoi il soutenoit que le *latin* est nécessaire aux Princes, 390
Pensée galante, 256
Pensées gasconnes, 372. 394-406
Pepin le Bref. Action courageuse de ce Monarque, 428
Pere. Nous n'avons tous qu'un pere, 184
Permillac. (M. de) *Ironie* délicate de lui, 260
Perron. (du) Jolie pensée de ce Cardinal, 178
Petits-Maîtres parfaitement caractérisés, 134
Philippes II. Bon mot de ce Roi d'Espagne, 180. Sa jalousie de la gloire de Dom Jean d'Autriche, soupçonné de l'avoir fait empoisonner, 425. *& suiv.*
Phrase belle & usée, 131
Pie. (la) Ce dont elle est le symbole, 14
Pie IV. Bon mot de ce Pape, 176. *& suiv.*
Pièces de Théâtre infortunées, 331. *& suiv.*
Plaideur, voyez *Lamoignon*. (M. le Premier Président de)
Poëtes. Traits satyriques sur un mauvais Poëte, 282. *& suiv.* Contre un mauvais Poëte, 361. 376. Excuse ingénieuse d'un, 388
Poisson (le Sieur) voyez *Houdart* de la Mothe.
Poltron, voyez *Villandry*.

Portraits mêlés, 134. *& suiv.* 136
Pourceau. (le) Ce dont il eſt le ſymbole, 14
Pouſſin trompé par un petit-Maître, 327. *& ſuiv.*
Prédicateur trompé, 210
Prédicateurs, voyez *Boſſuet.*
Procureurs. Sur quelques Procureurs, 312
Prodigues. Bon mot ſur un, 388
Pſeaume touchant & pathétique, 94. *& ſuiv.*

Q

QUATRAIN, 174. *& ſuiv.*
Quinaut: Vers fort naturels & fort tendres, 143. purs & harmonieux de ce Poëte, 149

R

RACAN. Grands Vers de lui, 140. *& ſuiv.* Poëſie naturelle de ce Poëte, 144. Belle image poëtique qu'il donne du bonheur d'un *Héros* dans le Ciel, 391
Racine. Grands Vers de ce Poëte, 141. Voy. *Corneille. Boileau* Deſpréaux.
Raillerie, voyez *Sauverin.* (le Sieur)
Railleur confondu, 386
Récit joliment détaillé, 108. 110. *& ſuiv.*
Réflexion ſenſée, 185
Réflexions diverſes, 371. *& ſuiv.* 381. *& ſuiv.*
Réflexions morales, 380
Regnier le Satyrique. Peinture bien naturelle qu'il fait des Poëtes, 144. *& ſuiv.* Epitaphe qu'il a faite d'une chate, 312
Renard (le) voyez *Loup.*
Réponſe, voyez *Demande.*

Requête des Curés, voyez *Sanleque.*
Richelieu. (le Cardinal de) Ce qu'il disoit du Cardinal *Mazarin*, 332. *& suiv.* Voy. *Louis XIII.*
Robert. (le Prince) Son portrait, 137. *& suiv.*
Rondeaux, 246. *& suiv.* 252. 257. *& suiv.*
Rousseau. Vers vrais de ce Poëte, 146. Sa peinture naturelle & poëtique de l'*amour*, 169. *& suiv.* & de l'*hypocrisie*, 170
Roussel. Portrait du vieux & du jeune, 134

S

SABINUS & *Eponine.* Leur fatale destinée, 430. *& suiv.*
Saint-Evremont. Idée judicieuse du *bel-esprit* qu'il nous a donnée, 267. *& suiv.*
Saint-Germain. (Mademoiselle) Son portrait, 126
Sanleque. Sa *Requête* des Curés, 269. *& suiv.*
Sauverin (le Sieur) entendoit bien *raillerie*, 190. *& suiv.*
Scaramouche. Traits de Scaramouche du Théâtre Italien, 363. *& suiv.*
Scarron. Trait plaisant de lui à l'heure de la mort, 393. *& suiv.*
Sçavant. Caractére d'un Sçavant, 158
Science. Celle qui doit faire notre capitale, 377. Voyez *Art.*
Scuderi. (Mademoiselle) Nom qu'elle donne à l'Ouvrage du P. Bouhours, 306
Segrais. Vers tendres & naturels de ce Poëte, 142. *& suiv.*
Senante. (Madame) Son portrait, 126

Sermens. Sur les ſermens en Juſtice, 343. *& ſuiv.*
Sévigné. (Madame de) Louange qu'elle donne au Pere *Bouhours*, 307. Voyez *Montreuil.*
Sexe. (le) Raiſons pour & contre le ſexe, 317. *& ſuiv.*
Shreesbury. (Madame) Grande idée de ſa coquetterie, 130
Siécle d'or, voyez *Malherbe.*
Siége de Toulon. Vers ſur ſa levée, 390
Sillery (M. de) Chancelier. Accuſé de peculat, comment il ſe défendit, 176
Simoniaques. Traits de quelques-uns, 305. *& ſuiv.*
Soldats. Grande obéiſſance d'un, 8
Sonnet, 383, 417
Stile laconique, 8. *& ſuiv.*
Stuart. (Mademoiſelle) Son portrait, 130
Stuard (Marie) uniſſoit l'éloquence à la beauté, 422. *& ſuiv.*
Suſe. (Madame la Comteſſe de la) Vers & chanſon d'elle, 272

T

TAMION, voyez *Pegaxon.*
Tarteron. (le Pere) Vers que ce Jéſuite applique à *Voiture* & à *Benſerade*, 185
Taſſe. (le) Sa générosité, 9
Tendreſſe conjugale. Bel exemple de cette tendreſſe, 380
Tentyres. Comment ces peuples prennent les crocodiles, 13
Termes précieux, 101. qui friſent le galimathias, 101. *& ſuiv.*

Tertullien. Un de ſes bons mots, 93. *& ſuiv.*
Théâtre Italien. Sa définition bizarre de la *femme*, 159
Théodoſe le Grand, voyez *Macedonius.* (l'Hermite)
Théophile. Epigramme ſatyrique de lui, 392. *& ſuiv.*
Tigre. (le) Ce dont il eſt le ſymbole, 14
Teiras. (le Maréchal de) Bon mot de ce Maréchal, 301
Tortue. (la) *Tourterelle.* (la) Ce dont elles ſont le ſymbole, 14
Traîtres, voyez *Charles IV.*
Turcs. Idée d'un ſur nos uſages, 391

V

VALIERE. (Madame de la) Bon mot de cette Dame, 321
Vaux. (M. le Baron de) Vers de ſa façon, 251. *& ſuiv.*
Verdun. (M. de) Naïveté de ce Premier Préſident, 181. *& ſuiv.*
Vérités ſenſibles, 385
Vie. (la) Peinture de la fragilité de la vie, 344
Villandry. Plaiſanterie de ce *Poltron*, 178
Villars. (M. de) Son éloge, 419
Villeroy. (Camille de) Archevêque de Lyon, nom qu'il donnoit aux Chanoineſſes de Neufville-les-Dames en Breſſe, 290. *& ſuiv.*
Villeroy. (le Maréchal de) Son éloge, 347. *& ſuiv.*
Vivacité. Définition de la vivacité, 250
Voiture. Vers vrais de ce Poëte, 345. Ceux

qu'il adreſſe au Prince de Condé, 148.
Sa généroſité, 352. *& ſuiv.* Voyez *Tarteron.* (le Pere)
Uſuriers. Ils ſont incorrigibles, 370. *& ſuiv.*

W

WARMESTRE. (la) Son portrait, 129
Withnel. (Madame de) Son portrait, 137

Fin de la Table des Matieres du cinquiéme Volume.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE, 125. *ligne* 12. C'eſt termes qui l'emploie, *liſez* ces termes qu'il emploie.
Pag. 385. *lig.* 12. partie chaſſe, *liſez* partie de chaſſe.
Pag. 399. *lig.* 8. Il y en avoit, *liſez* Il en avoit.

76770765